


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME



ÉLOGE
DE
MONTAIGNE.

Extrait du Rapport de la seconde Classe, lu dans sa séance publique du 9 Avril 1812.

Je ne me rappelle que deux passages très-courts : *Cet ouvrage ne pouvait concourir pour le prix..... Dans l'analyse de la philosophie de Montaigne, l'auteur ne le cède à aucun de ses concurrens.*

L'auteur n'a dû se flatter jamais de lutter avec avantage contre les vainqueurs Académiques; son but, après deux ans de recherches et de travaux, était de consulter sur son premier essai l'impartialité de nos grands littérateurs, dont l'approbation est si précieuse, même quand elle semble condamner. Il demande pardon à quelques-uns de ses juges de leur avoir fait lire, sans beaucoup de fruit, un ouvrage de plus.

ÉLOGE

DE

MESSIRE MICHEL,

SEIGNEUR

DE MONTAIGNE,

CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROI,

ET

GENTILHOMME ORDINAIRE DE SA CHAMBRE;

SUIVI DE

LA MORT DE ROTROU, POËME; LA MORT DE ROTROU, CHANT LYRIQUE; BRENNUS, OU LES DESTINS DE ROME, DITHYRAMBE;

Par JOSEPH-VICTOR LE CLERC.

Que sais-je?
ESSAIS, II, 2.

PARIS,

AUGUSTE DELALAIN, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques, n°. 5.

1812.

Je me sers pour les citations de l'édition en 10 vol. *in*-12, Genève et Paris, 1789—93. Le premier nombre indique le tome; le second, la page.

À MADAME

LA COMTESSE

DE RÉMUSAT.

Sire Michel était un grand *douteur*;

Et de nos jours, que sa doctrine est sage !

Pour mieux séduire, ingénieux flatteur

De traits malins sème son verbiage :

Il faut douter. Jeune et timide auteur,

Bon ou mauvais, vous présente un ouvrage :
Il faut douter. Mais si l'on veut savoir
Quelle est des arts l'aimable protectrice,
Qui de nos cœurs, par un regard propice,
Par un sourire, encourage l'espoir,
Loue avec grâce et blâme avec justice ;
De qui la voix a souvent ranimé
Le vrai talent, que son suffrage honore ;
Unique amour de l'époux qu'elle adore,
Et non moins chère au fils le plus aimé :
Bien mal-adroit, qui peut douter encore !

ÉLOGE
DE
MONTAIGNE.

Que sais-je ?
Essais, Liv. II, Ch. 2, T. V, p. 12.
Παντα ὑπόληψις.
Shaftesbury's Characteristiks.

Il fut un siècle où la France, aujourd'hui si éclairée, languissait dans les ténèbres d'une ignorance profonde, ou d'une prétendue science, plus funeste encore ; où mille compilateurs, occupés sans relâche à défricher le champ de la littérature, sans le rendre fertile à leur tour, réservaient le mépris et les injures à quiconque ne suivrait pas servilement les traces de l'antiquité ; où la raison, accablée sous le poids des *in-folio* scholastiques, et enchaînée par la tyrannie du pédantisme, faisait de temps en temps de vains efforts pour élever la voix, et finissait toujours par succomber sous les coups de la sottise ou du faux zèle, qui, pour prolonger leur règne turbulent et sanguinaire, se plaisaient à étouffer le génie, dont la main puissante les aurait démasqués.

Cette époque fut pourtant celle de François Ier, le Père des Lettres, et donna la naissance à

Henri le Grand. Elle avait été précédée d'une longue suite de temps encore plus barbares; et le rayon obscur de lumière, qui commençait à dissiper la nuit de ces âges déplorables, fut le plus éclatant qui jusqu'alors eût lui sur notre France.

Dans ce siècle érudit, mais imbécille, ébloui de tous les prestiges du faux savoir, agité sans cesse par les convulsions politiques, dont une religion mal interprétée fatiguait les peuples, un homme paraît, qui, foulant aux pieds le volumineux amas de toutes les rêveries *subtiles* ou *irréfragables*, dont on se repaissait depuis si longtems, montre à l'ignorance, à l'hypocrisie le miroir de la vérité; qui, formé par les anciens et l'étude de soi-même, jouit de la liberté dans un temps de servitude, du repos et du bonheur dans un temps de guerres civiles et de calamités, des douceurs de la vertu dans un temps de crimes. Seul, tandis que ses malheureux concitoyens, ivres de fanatisme, s'entre-déchiraient en s'écriant, Je sais tout, il disait, *Que sais-je?* il plaignait leur aveuglement, il s'efforçait d'éclairer sa patrie. Cet homme, c'est Montaigne. La plupart des écrivains de la même époque sont ensevelis maintenant dans le plus juste oubli, et il se présente presque seul à la postérité; mais il suffit à son siècle.

Tout devait être extraordinaire dans un tel homme. Entraîné par un élan irrésistible, celui

de la nature, il s'est frayé lui-même une route nouvelle; s'il n'eût pas dédaigné l'étroit sentier que ses contemporains lui traçaient, jamais il ne les eût devancés de loin, et les membres d'une illustre Académie, les juges du mérite et les dispensateurs de la gloire, ne lui accorderaient pas sans doute, en lui décernant un éloge public après plus de deux siècles, un honneur qui n'est réservé qu'aux prodiges du talent ou aux créations du génie. Aucun des écrivains qui brillaient alors (1), ne savait ou n'osait penser; le doute était un crime; l'opinion était armée d'un sceptre de fer : Montaigne saisit avec une audace mêlée d'adresse l'arme du Pyrrhonisme; il ébranla en souriant le trône du préjugé; il leva tous les masques; il fut un grand homme, parcequ'il osa être homme.

Voyez Scaliger ou Juste-Lipse, qui élèvent l'édifice d'un ouvrage : ils rassemblent tous les auteurs qui ont traité le même sujet; ils citent, ils copient avec la plus scrupuleuse exactitude; ils paraissent trembler d'avancer quelque chose qu'un autre n'ait pas encore dit; leurs para-

(1) Les uns se croyaient poëtes pour avoir parlé grec ou latin en français; les autres copiaient Cicéron, en défigurant ses périodes, et ils étaient orateurs; d'innombrables commentateurs citaient et adoraient les anciens; un plus grand nombre encore, non contens de voir le sang ruisseler de toutes parts pour les querelles de Théologie, entassaient contre les ennemis de la foi les argumens inintelligibles, les volumes et les anathêmes.

graphes toujours égaux sont de petits chefs-d'œuvre de patience : on admire leur vaste lecture et leur excellente mémoire : ils compilent à merveille, ils sont savans, mais leur science n'apprend rien à la raison.

Montaigne n'a de règle que sa pensée : il cite, il divise, parcequ'il fallait alors diviser et citer ; mais il oublie presque toujours les titres de ses divisions, et dans ses citations nombreuses, il ne s'occupe ni de la page, ni de la section, ni souvent même de l'auteur. Il n'a pas le dessein de composer un livre ; ses idées le pressent, et font courir sa plume. Point d'ordre, point de transitions, mais surtout point de vaine pusillanimité ; un style vif, précis, mais brusque ; de fortes conceptions exprimées fortement ; des fautes de langage, mais des éclairs de génie : voilà Montaigne.

Loin donc, loin d'ici la gravité compassée, et le froid alignement des Scaliger ! Le bon gentilhomme ne voudrait pas d'un panégyriste, qui le louerait avec tant de dignité. Oh ! comme il rirait de son art pénible, de son élégance étudiée, de ses raisonnemens par chapitres. Que serait-ce, si le ridicule prôneur avait la maladresse
VIII, 114. de le flatter ? Ecoutez-le lui-même : *Je reviendrais volontiers de l'autre monde, pour démentir celui qui me formerait autre que je n'étais, fût-ce pour m'honorer.*

Je tracerai sans contrainte le portrait d'un phi-

losophe, qui n'a jamais connu d'entraves. Pour avoir le droit d'être enthousiaste de son mérite, je me garderai bien de dissimuler les défauts qu'on lui reproche. Peut-être m'écarterai-je un peu des formes d'usage; mais il me semble qu'à un homme si singulier il faut un éloge d'un nouveau genre. Un monument consacré à un bon père de famille, qui, sans penser au métier d'auteur, écrit pour ses parens et ses amis, à un Seigneur Châtelain du seizième siècle, aussi naïf, aussi franc dans sa vie que dans ses ouvrages, doit-il ressembler aux monumens augustes, que les Lettres ont déjà élevés à la gloire de Fénélon et de Racine, de Boileau et de Corneille? Dans un tableau si majestueux, on ne reconnaîtrait pas Montaigne; et peindre fidèlement un homme tel que lui, c'est avoir assez fait pour son éloge.

PREMIÈRE PARTIE.

Sous le règne de Charles IX, un gentilhomme Gascon, dont le cœur et l'esprit avaient été perfectionnés par la meilleure éducation qu'on pût recevoir alors, dégoûté de la charge de Conseiller au parlement, qu'on lui fit d'abord remplir, et des agitations fanatiques d'une Cour où il voyait beaucoup d'hypocrisie et point de vertu, affligé des querelles de religion qui déchiraient la France, de

la perspective des malheurs qui la menaçaient, et de la mort d'un ami, sa seule consolation, renonce à la société de ce monde qu'il n'a que trop connu, et se retire avec sa famille dans le château qui l'a vu naître. Là, tout en partageant ses soins entre ses enfans, qu'il élève avec une tendresse vraiment paternelle, et les infortunés, soit Catholiques, soit Religionaires, qui viennent lui demander un asyle et s'étonnent de trouver en lui le même bienfaiteur, il emploie
VI, 288. ses jours de tranquillité, *lorsqu'une trop lâche oisiveté le presse*, à recueillir sans ordre les idées de morale, de philosophie, de politique et de littérature, qui s'offrent sans ordre à son esprit, les réflexions que lui inspirent ses nombreuses lectures, les souvenirs de sa vie passée, les résultats de son expérience; et il donne le
I, LXXVII. nom d'*Essais* à ce *livre de bonne foi*. Voilà l'origine d'un Recueil, qui depuis plus de deux cents ans charme la France et l'Europe éclairée, et ne peut déplaire qu'à ceux dont il a dévoilé hardiment les erreurs ou les vices. Voilà l'ouvrage dont je vais essayer de donner une idée rapide et juste : c'est l'écrivain que je vais d'abord montrer; j'examinerai ensuite la vie et le caractère du philosophe. Qu'on me pardonne, si trop accoutumé à l'irrégularité de mon auteur, j'oublie quelquefois ma division : l'ouvrage de Montaigne est un autre lui-même, et on ne peut parler de lui sans citer son ouvrage.

La première chose qui frappe quand on le lit, c'est le style. Sa physionomie Gasconne ne lui messied pas; et son air suranné est, je crois, un de ses attraits. Au seizième siècle, au fond de sa province, où a-t-il pris le nerf et la vivacité de ses expressions, l'à-propos et la variété de ses tournures? D'où lui est venue l'idée de cette énergie entraînante, qui subjugue et ne laisse pas respirer le lecteur? Etudiez un chapitre des Essais, et vous direz: Cet homme a deviné l'art d'écrire.

En effet il n'a point eu de modèle; son style naît comme ses idées: il écrit d'original. Et il était difficile qu'un génie aussi fort que le sien, venant à une pareille époque, ne se créât pas une langue. Figurez-vous Montaigne commençant à rédiger ses Essais; jusques-là il avait mis *tous ses efforts à former sa vie:* c'était son VI, 367.
seul *métier*, son seul *ouvrage:* il ne fut jamais *faiseur de livres*. Peut-être n'aurait-il pas été embarrassé s'il eût fallu parler latin: le latin, en quelque façon, était sa langue maternelle; mais il écrit pour sa famille, pour ses amis, c'est dans leur langue qu'il doit s'exprimer. Quel maître va-t-il choisir? D'un côté, il voit de prétendus beaux esprits, qui, négligeant le naturel, courent après les pointes et les gentillesses Italiennes, ou s'égarent en suivant de trop près les anciens. Ils veulent paraître ingénieux, extraordinaires: cette misérable affecta-

tion fait tout leur mérite. Ils se donnent la torture pour enfanter quelque laborieuse fadaise; VII, 214. et *pourvu qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur chault de l'efficace*. C'est à l'efficace que prétendait Montaigne; et malgré toute l'estime qu'il témoigne pour les efforts et la science de Ronsard, il devait quelquefois se moquer du *Prince des poëtes*. D'une autre part, s'offre à lui un langage *artificiel*, celui des Péripatéticiens modernes : les actions, les idées les plus communes ne sont plus reconnaissables sous ce Ibid. 216. déguisement. *On les a couvertes et revêtues d'une autre robe, pour l'usage de l'école*. C'est la robe d'Aristote et d'Averroës (1) : des topiques, des virtualités, des idéalités, des entéléchies etc., quel épouvantail et quel jargon! Ibid. Ibid. Ces docteurs *artialisent la nature*, c'est à dire, la défigurent, l'obscurcissent, et s'en éloignent à mesure que leurs traités et leurs commentaires s'accumulent.

Montaigne les laisse argumenter sans qu'ils s'entendent : il veut être entendu de tout le monde, et il a recours au langage vulgaire. Ne pourra-t-il pas imiter le style coulant et poli d'Amyot? Ces périodes harmonieuses lui plaisent et l'enchantent; mais il veut des choses, et des mots aussi forts que les choses. La Langue fran-

(1) Il ne s'agit encore ici que du langage, nous verrons plus bas que le sujet même des discussions n'était pas moins absurde; mais qui empêchait de parler français?

çaise, encore trop faible, et indigne de lui, s'affaisse et plie sous ses idées; les expressions manquent à son génie; et ses conceptions si nouvelles, si grandes, quand pour la première fois elles ont frappé son imagination, semblent sous sa plume se dénaturer et se retrécir. Que lui reste-t-il donc à faire? Il invente lui-même un idiome, ou plutôt, de la langue usitée, il compose une langue toute nouvelle. Le latin, l'analogie, les figures, la hardiesse viennent à son secours: *il appesantit, il enfonce la signifi-* VII, 213.
cation des termes qui existent; il en forge quelques-uns, sans qu'il s'en aperçoive, car il condamne cette licence; mais il est entraîné malgré lui. Comparaisons claires et justes, images inattendues, hyperboles vigoureuses, répétitions, alliances de mots, proverbes, locutions provinciales, rien ne lui coûte pourvu qu'il rende aussitôt ce qu'il sent. *C'est aux paroles à ser-* II, 113.
vir et à suivre: et que le Gascon y arrive, si le Français n'y peut aller. Il sacrifie tout à son idée, à sa fantaisie même; il néglige et les lois de l'usage, qui ne lui fournirait que peu d'expressions et de tournures, et les lois de la grammaire, dont les règles étaient encore incertaines: il écrit avec son imagination: son style est tout à lui.

De là cette empreinte naïve du génie, qui efface tous les défauts: cette simplicité, cette franchise de langage, qui semble avoir été celle

des premiers hommes, quand ils n'avaient pas encore besoin de farder leurs pensées : cette aimable légereté, ce charmant badinage, cette ironie enjouée, cette force comique, qui saisit avec tant de finesse et peint avec tant de vérité les ridicules; de là, dans les morceaux un peu plus sérieux, ce ton familier, qui nous rend, pour ainsi dire, contemporains et amis de l'auteur, qui nous fait converser avec lui, qui nous le fait voir, tantôt discutant une question morale ou littéraire au milieu de sa petite société, tantôt seul avec lui-même, écrivant ou réfléchissant dans sa *librairie*; de là cette élévation, ce sublime, cette assurance qui n'est donnée qu'à la vertu éloquente, cette impétuosité fière et mâle,
VII, 214. ces *mouvemens inaccoutumés*, dont la *soudaineté* fait tant d'impression sur l'âme qui sait les sentir, cet abandon, cet élan dans la phrase et les idées, cette négligence victorieuse et persuasive, dont les grands effets viennent à l'appui d'un ancien axiome, qui n'est jamais plus évident que lorsqu'on l'applique à Montaigne (1) : *C'est le cœur qui fait l'éloquence*; de là enfin, dans tous les genres, cette fécondité d'images, ces tableaux animés, ces tours originaux et hardis, qui donnent en quelque sorte un corps et une vie à la pensée, ces métaphores pittoresques, si nécessaires à l'écrivain philosophe, lorsqu'il

(1) Pectus est quod disertos facit.
QUINTIL. Instit. Orat. Lib. X, Cap. 7.

n'a pour s'énoncer qu'une langue encore informe, et pauvre d'expressions en même temps abstraites et claires; ces traits piquans, ces plaisantes saillies, qui font toujours sourire parceque la nature les a dictées; cette rapidité pressante dans les récits, cette variété dans les descriptions, cette fidélité dans les portraits : qualités qui toutes réunies forment cette grande qualité de l'écrivain, nommée par les Grecs (1) *Energie*, et par les modernes, *Poésie de style*; dont les subdivisions sont très étendues; dont la perfection est le chef-d'œuvre de l'art d'écrire, et dont Montaigne a donné parmi nous le premier modèle.

Et je n'entends pas par poésie de style, ce jargon précieux, ambitieusement figuré, qui s'arrogeant le nom de style poétique, tandis qu'il n'en a véritablement aucun, déprave et corrompt de jour en jour le beau caractère de la langue française : assemblage monstrueux dans ses prétentions, qui, loin de réunir, comme on veut le croire, les avantages de la versification et de la prose, est également dépourvu de la propriété de l'une et des agrémens de l'autre. J'entends l'heureuse licence d'expression, l'*étrangeté* de formes, l'abondance variée de tons et de tournures, la richesse de comparaisons et d'images, qui nous étonnent sans cesse dans Montaigne,

(1) Ἐνέργεια. Ou mieux encore, Ἐνάργεια, *l'art de peindre à la pensée*. Cicer. de Orat. Lib. III, Quintil. VIII, 3.

soit qu'après avoir convaincu l'homme de sa petitesse, il s'écrie avec un souris moqueur : *Enfle-toi, pauvre homme, et encore, et encore, et encore...;* soit qu'il tourne en dérision un régent de collège, et sa belle harangue *in genere demonstrativo*, ou la bizarrerie de la cour de Rome, qui met à l'Index, comme *verba indisciplinata*, les mots de fortune et de destinée; soit qu'il compare l'homme orgueilleux quand il est ignorant, et modeste s'il est instruit, aux épis de bled *qui vont s'élevant et se haussant la tête droite et fière, tant qu'ils sont vides*, mais qui, *lorsqu'ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, commencent à s'humilier et baisser les cornes;* ou que par une autre comparaison, non moins juste et plus vive encore, il nous représente le philosophe présomptueux, qui s'efforce en vain de saisir notre être, flottant comme une ombre entre le naître et le mourir, sous les traits d'un insensé, qui *voudrait empoigner l'eau*, et qui, *à mesure qu'il la serrerait et la presserait davantage, perdrait d'autant plus* ce qu'il voulait tenir et empoigner; soit qu'avec la touche vigoureuse et ferme du peintre le plus exercé, il nous fasse voir son héros, le héros de Cicéron, l'intrépide et vertueux Épaminondas, qui, *horrible de fer et de sang, va fracassant et rompant une nation invincible contre tout autre que contre lui seul, et gauchit au mi-*

V, 24.
II, 29.
III, 236.
IV, 347.
V, 240.
VI, 411.

lieu d'une telle mêlée, au rencontre de son hôte et de son ami. Quelle vivacité! quelle souplesse! quelle énergie! Voilà cette poésie de style, que Montaigne ne devait qu'à la nature et à la lecture assidue et réfléchie des anciens, don précieux du génie, qui ne se rencontre que dans nos grands classiques, et qui ne ressemble en rien à l'afféterie étudiée, à l'emphase mesquine de nos modernes.

Ces détails feraient penser qu'il était né poëte. S'il ne composa jamais que des vers latins, sans VII, 219.
cultiver les muses françaises, il est vraisemblable qu'il en fut détourné par l'imperfection et la dureté d'une langue presque naissante, qu'aucuns chefs-d'œuvre n'avaient encore rendue plus noble et plus flexible. Ronsard, qu'il était forcé de regarder comme un grand homme, parceque la France le voulait, et que d'ailleurs il ne voyait rien au-delà, Ronsard avait défiguré plutôt qu'ennobli notre idiome. On peut présumer aussi que l'usage Gothique de nos rimes, dont personne n'avait su tirer parti, sembla ridicule et barbare à une oreille encore enchantée de la prosodie majestueuse des Grecs et des Romains.

Mais quoique Montaigne n'ait point fait de vers, et qu'il avoue lui-même, sans fondement peut-être, qu'il ne se sentait pas de talent pour cet art, avouons à notre tour qu'il a rendu lui seul de plus grands services à la langue, que tous les rimeurs insipides, qui depuis Villon

jusqu'à Dubartas ont fait criailler avec tant de rudesse l'archet d'Apollon. Exceptez de la proscription quelques poésies de Marot, quelques petites pièces de St. Gelais, de Baïf, de Dubellay, de Desportes, de Ronsard même, qu'on relit avec plaisir; est-il un seul de ces poëtes, dont la volumineuse collection vaille une bonne page des Essais? N'était-ce pas à eux à enrichir notre langue? Ils ont laissé un prosateur se saisir de cette gloire. Montaigne a fait ce qu'ils ont tenté sans doute, mais ce qu'ils n'ont pu exécuter faute de génie.

Outre plusieurs tournures claires et rapides, qu'il a transportées de la langue latine dans la nôtre, et dont nous avons le malheur de nous défaire tous les jours, nous lui devons une infinité de mots nobles, élégans, sonores. Mais aussi notre langue, qui, suivant un illustre auteur, est *une gueuse fière*, a rejeté dédaigneusement plusieurs des aumônes que lui prodiguait une main généreuse. Si nous avons naturalisé *diversion*, *enjoué*, *enfantillage*, *gratitude*, et beaucoup d'autres mots que nous ferions très-mal d'exiler, nous avons banni de nos dictionnaires un bien plus grand nombre de termes, qui ne sont peut-être ni moins agréables, ni moins expressifs, et dont nous chercherions en vain les synonymes. Nos voisins, qui s'en sont emparés, se gardent bien de les dédaigner comme nous, et recueillent le fruit des heureux efforts

de nos écrivains. Montaigne n'avait rien épargné pour enrichir la langue : nous avons tout fait pour l'appauvrir.

Malgré les services qu'il nous a rendus, je m'étonnerais que certains puristes ne lui reprochassent pas des fautes de grammaire, des mots durs ou mal composés, des constructions vicieuses ou Gasconnes, des phrases mal soutenues et mal cadencées, trop de néologisme, d'indépendance, et même de folie dans le style. Impitoyables et froids censeurs, vous n'avez donc jamais éprouvé ce délire de l'imagination, tourmentée du besoin de produire? Jamais un grand sentiment n'a pénétré votre cœur empressé de l'exprimer? C'est alors que l'on secoue le frein de l'usage; c'est alors que la pensée libre et fière s'élance toute armée du cerveau qui l'a conçue. Si elle frappe, si elle étonne, qu'il y aurait de petitesse à examiner scrupuleusement les vains dehors qui la recouvrent! Vous faites un crime à Montaigne des mots et des tours qu'il invente; mais ne fallait-il pas qu'il exprimât des idées encore neuves parmi nous, d'une manière neuve comme elles? Essayez de parcourir la vaste carrière qu'il a fournie, méditez les instructions qu'il nous laisse. Et malheur au critique minutieux, qui s'occupe encore de questions grammaticales, en admirant le génie du grand homme! Que dis-je? ah! l'homme insensible, qui ne voit pas, qui ne goûte pas le charme du style de Montaigne, n'est pas

digne d'atteindre à la hauteur philosophique de ses idées !

Les Essais, malgré le désordre apparent que l'auteur s'est plu à y répandre, forment en quelque sorte un Code complet de morale et de philosophie. Nous y voyons tous les devoirs de l'homme envers Dieu, ses semblables et lui-même. Nous y voyons Montaigne, tour à tour père tendre sans faiblesse, littérateur sans ostentation ridicule, religieux sans superstition, bon citoyen et politique vertueux, philosophe aussi éclairé qu'énergique, retracer avec une légèreté qui surprend d'abord, mais qui finit par convaincre, et les préceptes de l'éducation, et l'aveuglement du pédantisme, et les erreurs des sectaires, et les abus d'un gouvernement défectueux, et surtout les profondeurs et les mystères de la science de l'homme. Si le plus souvent toutes ces matières sont traitées sans suite, et selon que l'imagination capricieuse de l'écrivain précipite ou arrête sa plume, s'il ne va, comme
VIII, 149 il le dit, qu'*à sauts et à gambades*, je crois cependant qu'il ne faut pas prendre ses expres-
IV, 75. sions à la lettre, quand il nous assure qu'*il n'a point d'autre sergent de bande, à ranger ses pièces, que la fortune*. Du moins suis-je persuadé que la disposition de ses sujets, de ses anecdotes, de ses réflexions, dont il laisse tout l'honneur au hasard, a quelquefois été ménagée par l'auteur lui-même. Il connait l'art des

contrastes ; et c'est avec une adresse admirable qu'il fait ressortir la majesté un peu bouffonne d'un tableau dont il n'est pas permis de rire, par le rapprochement d'un grotesque, dont on peut rire impunément (1). Les citations m'entraîneraient trop loin, et je dois m'occuper du fond de l'ouvrage, sans m'arrêter plus longtems à la forme. Auteur charmant, le style que tu as créé
pour en habiller tes *verves*, est si enjoué, si naïf, II, 346.
si attachant, qu'on serait presque tenté de s'en tenir à l'analyse de ton langage ; mais combien tes pensées elles-mêmes ne sont-elles pas encore plus intéressantes, plus vives, plus *tiennes*, que la manière dont tu sais les rendre !

Les opinions neuves et libérales du philosophe sur l'éducation, vérités bienfaisantes puisées dans la seule nature, ont été soutenues depuis, exagérées peut-être par l'éloquent Genevois. Je ne peindrai donc ni l'attendrissement de Montaigne pour ces enfans malheureux, qui, sous la férule du pédantisme, consumaient longuement dans l'abrutissement et dans les larmes l'âge du bonheur et des plus innocens plaisirs ; ni la

(1) Voyez entre autres endroits, T. V, p. 378, Ch. 15, Liv. II. La plaisante alliance ! De même Liv. I, Ch. 10, T. I, p. 189. *Fortis imaginatio generat casum*, *disent les Clercs :* et là-dessus le conte de Marie Germain, fille devenue garçon ; la sorcellerie que Montaigne met en jeu pour guérir un de ses amis, à qui on avait noué l'aiguillette ; enfin la défense de *monsieur ma Partie*. L'aimable sorcier, l'aimable avocat !

douce sollicitude de cet excellent père, qui, les délivrant du joug servile de la crainte, et de cet appareil terrible des écoles qui les attriste et les rebute, voudrait que l'indépendance, l'alégresse, la confiance les suivissent toujours dans leurs études, et qu'on n'offrît à leurs yeux que les
II, 97. portraits *de Flore et des Grâces*. Je me borne à faire observer sous combien de formes caustiques, il fronde l'ignorance et la morgue des suppôts de la science, qui semaient alors les épines et les ronces sous les premiers pas de l'homme dans la carrière de la vie. La philosophie ancienne, qui n'est déjà suivant lui, même celle de
V, 43. Platon, qu'*une poésie sophistiquée*, devient entre leurs mains plus obscure et plus fabuleuse encore. Fiers de citer, de commenter Aristote,
Ibid. 52. *le Dieu de la science scholastique*, ils en imposent à leurs disciples par un magnifique et
Ibid. 51. bruyant *attelage d'argumens et de preuves*, qu'on doit respecter, et non pas juger. Juger Aristote ! quelle présomption! quel sacrilége ! J'entends déjà le pédagogue, qui, furieux d'une telle audace, court la dénoncer, en criant au blasphême. Mais qui oserait se révolter? On écoute, on admire avec la soumission de la stupidité; on examine logiquement, si le futur de
II, 82. *βάλλω* exige un double λ, si *quanquam* doit
Ibid. 83. se prononcer *kankam*; *Baroco*, *Baralipton*
IV, 408. remplissent l'oreille; *le tintamarre des cervelles philosophiques* étourdit les Bacheliers ineptes

qui croient le comprendre ; et peu à peu la longue éducation s'achève, on soutient sa thèse, on est reçu Docteur ; et mon homme *avec son chaperon, sa robe et son latin*, apprend magistralement à d'autres sots ce qu'il a eu lui-même la sottise d'apprendre. VII, 369.

Ceux mêmes qui s'occupaient simplement de littérature, rivalisaient d'extravagance avec les champions du Péripatétisme. Aristote était le Dieu de ces derniers : les érudits avaient aussi leurs Dieux ; et ceux qui s'entouraient de tant de Dieux, devaient être infailliblement de bien petits hommes. Jules Scaliger, qui d'ailleurs ne manquait pas d'esprit, éleva dans sa Poétique un autel à Virgile, dont il ne parle jamais qu'en lui donnant les titres qui sont les attributs de la Divinité. Paul Jove rapporte que tous les ans un noble Vénitien offrait un Martial en holocauste aux mânes de Catulle. On conservait comme des Reliques sacrées, à Belgrade, le poinçon d'argent dont Ovide, prétendait-on, s'était servi dans son exil ; en Italie, le squelette du chat de Pétrarque ; à Saint-Denys, le miroir de Virgile. Il n'était rien qu'on ne fît pour découvrir ou acquérir des manuscrits précieux : en cela au moins le délire était louable, et les succès du Pogge enflammaient tous les savans. L'un vend sa maison pour acheter un Tite-Live ; l'autre évoque le Démon, pour savoir de lui où il pourra trouver ce qui nous manque de Pé-

trone : folie (1) assez semblable à celle du Grammairien Appion, évoquant l'ombre d'Homère, pour lui demander le secret de sa patrie. Quand on connaît ce zèle effréné, peut-être nécessaire à la renaissance des Lettres, on ne s'étonne plus de l'impudence de tant de faussaires, qui, soit en attribuant leurs ouvrages aux anciens, soit en donnant les ouvrages des anciens sous leur nom, trompaient les érudits toujours crédules, parcequ'ils étaient toujours curieux. Mais ce qui étonnerait, si l'on n'avait pas de plus fortes preuves des excès où l'enthousiasme mal dirigé porte les hommes, c'est que Loyola chassait les démons en prononçant des vers de l'Enéide, c'est qu'on faisait de gros livres sur le salut d'Aristote et de Cicéron : enfin le pédantisme et la dévotion outrée, l'érudition et l'ignorance formaient un mélange si bizarre, si ridicule, que les sarcasmes les plus amers de Rabelais et de Montaigne suffisent à peine pour en faire justice. Tant le sujet est fécond ! tant la France entière, malgré les arrêts et les sentences en faveur du Stagyrite, soupçonnait peu l'existence et les droits *de cette inconnue, nommée la Raison* (2) ! tant nos bons aïeux étaient devenus sots à force d'être savans !

Mais au milieu de ce docte caquet, dont retentissaient les écoles, où l'on apprenait tout,

(1) Scioppius l'attribue à Baudius. *Amphotid.* p. 116.

(2) Boil. *Arrêt Burlesque.*

apprenait-on l'art de bien vivre? Les Docteurs gradués montraient-ils la vraie science, celle de la vertu? *Oh! nous savons décliner vertu, si* V, 509.
nous ne savons l'aimer. Maître Jean Scot nous en a fait connaître la définition, les divisions, l'étymologie. Pauvres savans que vous êtes, vous ne savez que des mots! D'où vous vient votre arrogance, remplie de vide? *On nous admire, on nous honore.* Pédans, vous ne dites que trop vrai : *Criez d'un passant à notre peuple, ô* II, 10.
le savant homme! et d'un autre, ô le bon homme! Il ne faudra pas à détourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudrait un tiers crieur : ô les lourdes têtes!

On voit que *les ordonnances Logiciennes et Aristotéliques* ne plaisaient pas au *bon homme.* Avait-il tort? Ce procès est maintenant jugé. Subtilités dialectiques, profondes arguties, doctes batelages, terribles ergotismes, qui régentiez alors notre patrie en la couvrant de ténèbres, bientôt vous disparaîtrez. Montaigne vous a porté le premier coup; il aura de dignes successeurs : ils tomberont les fers, qui depuis si longtems enchaînaient l'indépendance de l'homme : l'homme interrogera ceux qui le trompaient, les véritables lumières éclaireront la France; mais les disputeurs seront toujours aveugles.

Et qu'on prenne garde que ces plaisanteries sur le pédantisme de nos pères, ne sont pas d'un ignorant, qui tourne en ridicule des sciences,

dont les mystères lui sont cachés, mais du philologue instruit et modeste, qui, par des citations toujours bien placées, quoique nombreuses, souvent même par des traductions fidèles, prouve manifestement à chaque page de son livre, qu'il connaît, qu'il sent, qu'il apprécie mieux que les Scriverius, les Scioppius et les Popma, les ouvrages et le mérite de l'antiquité; du critique
II, 292. judicieux, qui rapproche et compare avec un goût exquis les idées et les vers des cinq Poëtes Latins sur la mort du dernier Caton, et qui, frapppé des grands traits des deux princes de la Poésie Romaine, prodigue à leur génie les éloges de l'enthousiasme, mais de l'enthousiasme éclairé; qui enfin, dans ce fameux Chapitre *des vers de Virgile*, beaucoup trop décrié par des censeurs atrabilaires, nous développant tout le charme de
VII, 140. ce tableau de l'Enéide, où nous voyons le noir Vulcain sourire à la Déesse de la beauté, nous fait admirer le voile séduisant dont le couvre la pudeur savante de la Muse Epique, et lui trouve, sous ce voile qui l'embellit, *je ne sais quel air plus amoureux que l'amour même*. Voilà ce que n'avaient jamais senti les pesans Commentateurs et Glossateurs du seizième siècle, qui cherchaient dans Homère et Virgile des preuves du Nouveau Testament, ou réduisaient à un argument en *celarent* un discours d'Achille ou d'Enée : ils disputaient avec la même grâce sur le temps d'un verbe, sur l'orthographe d'une syllabe,

et souvent alors ils devinaient juste; mais le génie ne peut être deviné que par le génie.

Bon littérateur, Montaigne réprouve le pédantisme scholastique; plein de religion et de vertu (1), il démasque la superstition et le faux zèle. Ne le prenez pas pour un de ces hommes sans frein, qui se jettent dans toutes les extravagances du libertinage d'esprit, parcequ'ils n'ont pas la force d'être vertueux, et dont la seule ressource est *de* VII, 151.
mettre en risée tout ordre et règle, qui n'accorde à leur appétit. Non, il respecte ce qu'un philosophe doit respecter : son système à la main, il ne va pas renversant toutes les opinions reçues; il exclut même la Théologie de son ouvrage; la foi de ses pères est pour lui un monument sacré, qu'il croirait ne pouvoir ébranler sans crime. Il honore du fond du cœur, il préfère à tout autre culte celui de sa patrie : *quant* VI, 361.
aux miracles, il n'y touche jamais, quoiqu'il en ait vu *naître* (2) quelques-uns; mais en même temps ne peut-il pas, sans blesser la religion véritable, prononcer hautement que *la per-* V, 56.
suasion de la certitude est un certain témoignage de folie et d'incertitude extrême, et qu'il est étrange d'être contraint, *par civile autorité* Ibid. 116.
et ordonnance, de défendre ce qu'on croit, sans

(1) *Pour haïr la superstition*, dit-il, *je ne me jette pas incontinent à l'irréligion.* T. VII, p. 151.

(2) *J'ai vu la naissance de plusieurs miracles de mon temps.* T. VIII, p. 236.

savoir ce que c'est que croire? Il reconnaît, avec
V, 36. Varron et Saint Augustin, *qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vraies, et en croie beaucoup de fausses;* mais en même temps ne peut-il pas demander, s'il est besoin qu'on force la conscience des hommes;
IV, 359. s'il ne leur est pas loisible de considérer comme douteux ce qu'on leur propose; si, obligés par la coutume de leur pays, ou par l'institution de leurs parens, de suivre une secte quelconque, ils n'ont pas le droit d'y rester fidèles. Permettez-nous, s'écrie-t-il, d'ignorer ce que nous ignorons; délivrez-nous des rêveries contradictoires, de la tyrannie et des guerres du dogmatisme :
Ibid. 360. *vaut-il pas mieux demeurer en suspens, que de s'infrasquer en tant d'erreurs, que l'humaine fantaisie a produites?*

Ce n'est donc pas contre les vérités éternelles de la religion que le philosophe s'élève; c'est contre la mauvaise foi, le despotisme et la barbarie de ses ministres; c'est contre le délire de la Magie, de la Sorcellerie, de la Divination, de l'Astrologie judiciaire, de la pierre Philosophale, et mille autres erreurs, qu'ils fomentent parmi le peuple en les respectant comme des sciences occultes, ou en les punissant comme des crimes; c'est contre leur cupidité, leur ambition et leurs vices, qu'ils couvrent honteusement du manteau sacré de la dévotion; c'est contre cette multitude innombrable de sectes,

dont ils sont les seuls auteurs, et qui sans se comprendre, sans essayer même de s'accorder, fondent les unes sur les autres les armes à la main, et prouvent l'authenticité de leur mission par des forfaits et des massacres.

A la place de ce vain fantôme de la religion, qui éblouit les peuples, mais qui les abrutit et les tourmente, l'ami de l'humanité propose-t-il un systême? Tout systême est un germe de discorde. Que proclame-t-il? Dieu et sa morale: un Dieu universel, celui que toutes les nations de la terre ont adoré de temps immémorial, mais qui n'a jamais voulu qu'on l'honorât par des argumens et des buchers; une morale claire et pure, également éloignée de la mollesse et du rigorisme, celle dont l'ouvrage de Montaigne présente à la fois et les préceptes et les exemples. Heureux le mortel, qui, fort de lui-même et des leçons naïves d'un si grand maître, se conforme paisiblement et sans courir après de folles chimères, à la religion dont sa patrie et sa famille lui font un devoir! Heureux surtout, s'il peut se bien pénétrer de cette ignorance Socratique, de ce consolant Pyrrhonisme, qui est, pour ainsi dire, le point d'appui de la doctrine de Montaigne, et dont le Théologal Charron, son disciple, a été comme lui le partisan et le défenseur! Comme eux, armez-vous de cette balance philosophique, laissez à l'ignorance doctorale l'orgueil de prononcer, dites aussi, Que

sais-je? et l'erreur ne viendra jamais, sous le nom de vérité, en imposer à vos yeux, et vous
V, 72. rirez des *âneries de l'espèce humaine*, et vous rendrez grâces au sage *douteur*, qui en vous affranchissant de leur servitude, vous aura donné le privilége d'en rire.

Je suis effrayé, disait Fontenelle sur la fin de ses jours, de la certitude que je vois maintenant partout : et ce mot profond vaut une page de l'histoire. Au siècle de Montaigne, on n'avait pas assez d'esprit pour s'élever jusqu'au doute; du temps de Fontenelle, on croyait en avoir trop pour se borner à douter.

C'est le milieu qu'il faut saisir : Montaigne lui-même va peut-être quelquefois trop loin; il
Ibid. 369. ose avancer avec Pline *qu'il n'y a rien de certain que l'incertitude*. Mais ici les excès ne sont point terribles : jamais dans un siècle de Pyrrhoniens, on ne sacrifiera toutes les vertus au fanatisme de l'esprit de parti; jamais on ne s'égorgera pour la prononciation ou le sens d'un mot (1), pour le retranchement d'une lettre; jamais *sur la déposition d'Astaroth, Diable de l'ordre des Séraphins, et d'Asmodée, de l'ordre des Trônes*, on ne condamnera un homme au feu pour avoir ensorcelé des religieuses; jamais un monde entier ne sera jonché de ruines et de cadavres, sous le prétexte de la

(1) *Combien de querelles et combien importantes a* produit *au monde le sens de cette syllabe*, HOC! T. V, p. 11.

vraie foi, et au nom de Dieu; jamais des brigands, armés de poignards et de chapelets, n'extermineront une colonie de Français, leurs alliés, *non comme Français, mais comme Luthériens*.....

Eh! pourquoi, s'écriera-t-on, pourquoi rappeler avec tant de complaisance toutes ces folies sanglantes? Pour faire mieux sentir le mérite de l'homme supérieur, qui écrivit alors un chapitre *sur la Liberté de Conscience*, et dont VI, 19.
l'imagination pénétrante et hardie anticipa de si loin les jugemens sévères de la postérité. Oui, Chrétiens, remettons nous sans cesse devant les yeux ces images déchirantes, mais instructives, ces homicides sacrés, ces tortures, ces supplices infligés à des crimes imaginaires, dont l'idée ferait rire de pitié, si le souvenir des barbares qui les punissaient ne faisait pas frémir d'horreur; voyons s'élever ces autels de l'irréligion, ces bûchers criminels, où les apôtres de l'ignorance, orgueilleux de leur holocauste, font monter la victime en chantant les louanges du Dieu qui pardonne; entendons les gémissemens de l'innocence, qui réclame en vain des vengeurs, et ne trouve que des bourreaux; reportons-nous enfin à ces temps de vertige, où des forcenés, qui brûlaient à petit feu les sujets du Roi de France, décidaient gravement que pour la défense et l'honneur de leur secte, on pouvait se IV, 170.
révolter contre lui, que dis-je? l'assassiner : et

bénissons le philosophe sensible, dont la voix éloquente provoque l'indignation de tous les hommes
IV, 169. contre les scélérats, qui *pelotaient avec une horrible impudence les raisons divines*, pour avoir le prétexte de massacrer leurs frères; bénissons les grands philosophes des deux siècles suivans, qui, en osant marcher sur ses traces, nous ont sauvés depuis des mêmes atrocités; bénissons le gouvernement généreux et sage, dont la puissance bienfaitrice, image de celle d'un Dieu de paix, en proclamant la tolérance universelle, délivre à jamais le monde et des querelles inintelligibles, qui l'ont retenu trop longtems dans les ténèbres, et des guerres religieuses, qui l'ont trop longtems ensanglanté.

C'est en ne craignant pas d'arrêter nos regards sur les maux de nos ancêtres, que nous apprécierons le bonheur de la France éclairée. Nous verrons que, malgré l'opinion paradoxale (1) de quelques écrivains, l'ignorance n'a jamais été un garant de la félicité des peuples, et qu'au contraire ils n'ont pu être vraiment heureux, que dès l'instant qu'ils ont appris à mieux connaître leurs droits. Quels siècles avaient précédé ceux des guerres civiles de religion? Des siècles non moins agités, ceux des Croisades et de l'anarchie féodale. Quelle consistance po-

(1) Montaigne est de cette opinion, mais il avait raison quand il la soutint. L'ignorance *abécédaire* n'était-elle pas préférable à la fausse science, qui produisit alors tant de maux?

litique, quel bonheur pouvaient alors espérer les nations ? Quelles lois pouvaient-elles réclamer contre leurs oppresseurs ? On ne connaissait d'autre loi que la loi du plus fort, d'autre droit que le droit des armes; ou si les Seigneurs suzerains, qui sans doute s'inquiétaient fort peu d'unir la morale à la législation et à la politique, faisaient rédiger quelques formules empruntées des Visigoths, quelque loi Ripuaire, quelque Capitulaire obscur, ces Codes le plus souvent dictés par l'égoïsme, la férocité, ou la superstition, augmentaient les souffrances du peuple au lieu de le soulager. *Des aveugles ont conduit des aveugles*, dit un grand Publiciste (1); *les passions, les caprices, les préjugés et l'ignorance sont les législateurs du monde.* Voilà pourtant les Codes barbares, qui pendant si longtems ont gouverné la France; et nous conservions respectueusement ce honteux et funeste héritage! Montaigne en gémissait : combien de fois ne se plaint-il pas de l'obscurité de ces grimoires (2), source éternelle de procès, et de jugemens arbitraires! Quel déshonneur pour un gouvernement que l'histoire de ce juge, qui, lorsqu'il trouvait *Bartolus* et *Baldus* d'un avis différent, mettait V, 185.
en marge : *Question pour l'ami;* et il aurait pu

(1) Mably. *De la Législation.* IIe partie.

(2) *La plupart des occasions des troubles du monde sont grammairiens. Nos procès ne naissent que du débat de l'interprétation des lois.* T. V, p. 10.

le mettre partout. Le philosophe s'étonne de voir
I, 250. un peuple *obligé de suivre des lois qu'il n'entendit jamais*, et dont l'interprétation n'est pas plus claire que le texte; il s'étonne encore davantage des contradictions dont elles sont remplies, de la vénalité des charges, des priviléges injustes, des brigandages qu'elles autorisent. Il ne peut souffrir le despotisme de cette législation toute féodale; il invoque et ce *Contrat Social* entre le monarque et la nation, et la liberté civile, *ce droit de faire tout ce que les lois permettent* (1). Mais c'est surtout la cruauté qui le révolte : les lois, qui pour être observées par les citoyens, doivent d'abord se faire aimer d'eux, épouvantaient alors la vertu comme le crime; le juge devenait bourreau, et Thémis paraissait armée du glaive de la vengeance. Ce spectacle indigne l'avocat de l'humanité : avec quelle chaleur il en plaide la cause contre les barbares qui l'outrageaient, et qui trop souvent sacrifiaient l'innocent pour découvrir le coupable :
III, 353. *Que peut-il mais de votre ignorance? Etes-vous pas injustes, qui pour ne le tuer sans occasion, lui faites pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il aime mieux mourir sans raison, que de passer par cette information plus pénible que le supplice, et qui souvent par son âpreté devance le supplice, et l'exécute.* Honneur à toi,

(1) Montesquieu.

noble ami de l'homme, qui, sous le règne des préjugés, fis entendre le premier à tes contemporains ces plaintes généreuses, qu'ils condamnèrent sans doute, mais que la France applaudit avec tant de zèle et de reconnaissance, lorsque sous le règne de la philosophie, elles furent répétées par des bouches non moins éloquentes! honneur à toi, philosophe du seizième siècle! honneur à vous, ses modernes émules!

Montaigne, qui blâme comme eux l'inquisition religieuse et civile, les emprisonnemens, les procédures secrètes, les voies arbitraires, nomme aussi *pure cruauté* tout ce qu'on fait IV, 140 et souffrir aux criminels *aude-là de la mort simple.* VI, 114. La plupart de ses opinions ne plaisaient pas en France : celle-ci déplut à la cour de Rome.

Au milieu de tant d'abus sans cesse renaissans, et défendus sans cesse par l'erreur ou l'opiniâtreté, il désespère, pour ainsi dire, de sa patrie. Le mal lui semble avoir trop d'*âge* et de V, 496. *constance*, pour qu'on puisse y porter remède; il désire seulement qu'il n'empire pas de jour en jour. Il planterait de bon cœur une cheville à la roue, pour l'arrêter au point où elle se trouve; et de peur que le moindre ébranlement ne renverse un état sans mœurs, sans principes, et par conséquent sans force, il n'ose même implorer une main bienfaisante, qui relève l'édifice du gouvernement et des lois.

Cette grande révolution paraissait due au génie

de Henri IV, mais les discordes intestines et une mort fatale l'empêchèrent de l'exécuter : Richelieu aurait pu tenter cette noble entreprise ; mais comme il ne pensait qu'à être despote, il conserva toutes les vieilles extravagances (1) ; et sous son règne, et sous les suivans, Montaigne aurait toujours
V, 497. dit : *Nos lois sont monstrueuses et barbares.*

Console-toi, bon citoyen ! La régénération est achevée. Il est passé le temps des Rois faibles. Une nouvelle dynastie s'est élevée, plus glorieuse pour la France : un grand homme l'a fait remonter à son rang, au premier rang des Empires ; elle s'y est assise en souveraine, et fière d'avoir un tel appui, elle a volé, la couronne civique à la main, au devant de son législateur.

Sans vertu et sans énergie, point de législation : mais la vraie politique exige encore plus et cette force invincible, qui peut tout ce qu'elle veut, et cette probité noble, qui ne veut que ce qu'elle doit. Montaigne, sous Charles IX et Henri III, pouvait-il s'élever à ces spéculations sublimes, qui ont fait de nos jours la destinée des nations ? Il est des époques, où les gouvernemens lâches et cruels, parcequ'ils sentent leur impuissance, tourmentés par une anarchie intérieure plus funeste que les guerres les plus sanglantes,

(1) Il suffit de rappeler que c'est du temps de Richelieu, et même à son instigation, qu'on brûla vif le pauvre Urbain Grandier. Avouons aussi que l'année suivante il fonda l'Académie française ; mais l'un n'excuse pas l'autre.

s'endorment sur les bords de l'abyme dans un repos trompeur, et ne se réveillent de leur torpeur imbécille que pour ordonner des massacres. Telle était alors notre malheureuse France : les règnes faibles de Henri II et de François II avaient laissé germer dans le secret les semences des plus affreuses révolutions; et lorsqu'ensuite les peuples sortirent de cette paralysie par des crises terribles, lorsqu'un Roi de France, que Montaigne se contente d'appeler *notre pauvre* VI, 171.
Roi, fit égorger une moitié de ses sujets par l'autre, lorsque les Français à leur tour, saisis d'un esprit de vertige, prirent les armes contre leurs légitimes souverains; était-ce dans ce chaos de guerres civiles, de paix infidèles, de révoltes, de trahisons et de crimes, était-ce au siècle de la Saint-Barthélemy et de la Ligue, qu'un philosophe pouvait donner les préceptes de cette belle science, la plus belle de toutes, puisqu'elle rend heureux les hommes, mais dont les théories bienfaisantes ne seront jamais suivies que par les vrais monarques et les héros? L'auteur des Essais, qui avait passé par toutes ces horreurs et qui entrevit à peine le règne consolant de Henri IV, ose pourtant faire monter jusqu'aux princes la voix de la morale et de la vérité : « Vous n'êtes les maîtres ni de votre temps, ni de vos richesses, ni de vos actions; *un Roi n'a rien* VII, 299.
proprement sien, il se doit soi-même à

autrui (1). Renoncez à de vains plaisirs, à de
III, 92. folles libéralités, à d'inutiles dépenses : *quittez hardiment ces marques de grandeur, vous en avez assez d'autres.* Le peuple alors imitera votre sagesse et vos vertus ; vous lui devez l'exemple : un bon Roi n'est-il pas un père de famille ? Gardez-vous donc, ah ! gardez-vous surtout d'exiger de vos sujets des actions criminelles : vous ébranleriez les fondemens de votre puis-
VI, 389. sance. *Qui est infidèle à soi-même, l'est excusablement à son maître.* Souvenez-vous que
Ibid. Ibid. vous commandez à des hommes libres : *car esclave, je ne le dois être que de la raison.* O qui que vous soyez, qui gouvernez la terre, c'est la bonté, c'est la loyauté, c'est la justice, qui font les grands Rois. Vous en trouverez un *loyer certain* dans l'admiration et le dévouement de
V, 469. vos sujets ; *nulles autres qualités ne peuvent attirer leur volonté comme celles-là* : et quel plus beau spectacle que celui d'un monarque redoutable, entouré de l'amour et de la bonne volonté des peuples ? »

Telle est la substance des idées de Montaigne. N'a-t-il donc pas assez bien mérité de sa patrie, le citoyen courageux, qui, sans parler du gouvernement avec une témérité qu'il réprouve, relève sagement les nombreux abus d'une légis-

(1) *La jurisdiction ne se donne point en faveur du juridiciant, c'est en faveur du juridicié.* Ibid.

lation informe et confuse, s'adresse ensuite aux monarques eux-mêmes, et leur développe avec la franchise de la vertu, l'importance et l'étendue de leurs devoirs? N'a-t-il pas montré assez d'intégrité, assez de pénétration, le citoyen irréprochable et éclairé, qui, à cette époque où le Machiavélisme était en honneur, même à la cour de France, dévoue au mépris et à l'exécration un système pervers, dont les criminels détours et les prétendus coups d'état, en blessant toutes les lois de la morale universelle, sont presque toujours plus dangereux qu'utiles, et toujours odieux? Les petites intrigues et l'adroite scélératesse de Borgia lui paraissent indignes d'une monarchie paternelle, dont l'honneur est la base. Cette fausseté Italienne, si chérie des Médicis, cette dissimulation accréditée parmi les souverains depuis Louis XI, répugne à la candeur, à la bonne foi du gentilhomme : *Je la hais capitalement*, s'écrie-t-il, *et de tous les vices, je n'en trouve aucun, qui témoigne tant de lâcheté et bassesse de cœur*. Il ne pouvait donc figurer alors dans les cours ou dans le cabinet des princes, et cette naïveté n'était plus de mise au temps de Charles IX. Pour qu'il voulût se montrer sur une telle scène, il aurait fallu que l'ambition eût changé son caractère; et nous verrons en examinant ses mœurs et sa vie, qu'il eut toujours, comme il le proteste, *le dos tourné* à

V, 470.

VI, 390.

cette passion. Il aimait à voir rouler le tourbillon du monde, mais il ne voulait pas qu'il l'entraînât avec la foule. Il trouva plus d'une fois l'occasion de s'immiscer dans les affaires publiques, mais il préféra toujours sa liberté, sa conscience et son repos. Avait-il besoin de distinctions importunes, d'honneurs funestes, qui perdent le temps de la vie, et trop souvent l'empoisonnent? Oh! qu'il aimait bien mieux l'employer utilement et sans remords à étudier les hommes, à s'étudier lui-même!

La voilà cette science, dont il est parmi nous le créateur, la science de l'homme qu'il révèle à son siècle. Et quelle science plus profonde et plus utile, que celle qui nous dévoile les mystères d'un être si obscur, ses vices, qui ressemblent quelquefois aux vertus, ses vertus, qui nous font mieux haïr ses vices? Des milliers de savans ressassaient gravement les rêveries antiques sur les
IV, 389. atômes crochus, les idées et les nombres, dont Epicure, Platon et Pythagore avaient ri les premiers; ou bien ils y substituaient des systêmes non moins étranges, et plus combattus parcequ'ils n'étaient pas anciens : mais en s'égarant dans les nues, ils avaient oublié la terre. D'autres voulaient faire revivre l'Académie et le Portique, ou établir sur des principes différens une morale encore plus austère : ils avaient oublié que ce n'était plus le temps des Péripatéticiens et des

Stoïciens, et qu'au siècle des Docteurs et de la Ligue, il fallait être Scotiste ou Thomiste, Manant ou Maheutre (1). Notre philosophe, avant d'écrire, a jeté les yeux autour de lui; et il fait les hommes ce qu'ils sont, non ce que les anciens voulaient qu'ils fussent. Un mérite plus grand encore, c'est que sa manière lui appartient : les moralistes de l'antiquité donnaient des préceptes; ceux de nos jours, pour montrer ce qu'on doit faire, ce qu'on doit éviter, ont tracé des caractères et des tableaux : Montaigne s'est peint lui-même. C'est un homme qui nous découvre tous les secrets de l'homme. Il ne présume pas assez de lui pour donner des leçons; il dit seulement ce qu'il croit, ce qu'il imagine; il ne rappelle une opinion fausse ou vraie, une action bonne ou mauvaise, que pour nous apprendre l'idée qu'il en a, les impressions qu'il en reçoit, et non ce qu'un autre que lui doit en penser. Tout ce qui l'environne se réunit à lui, comme à un centre commun; tout est lui, ou du moins il rapporte tout à lui-même, *il se replie au dedans* V, 502.
de lui-même, il se roule en lui-même, et jamais il ne s'est mieux défini que par ces mots : *Je suis Roi de la matière que je traite.* Mais VII, 417.
comme il est bien différent de ces sophistes qui se guindent toujours parcequ'ils sont petits, comme il n'affiche pas une perfection orgueilleuse, et se

(1) On appelait *Maheutres* les partisans du Roi, et *Manants* ceux de la Sainte Union. Voyez la Satyre Ménippée.

met sans cesse à notre niveau, il est peut-être le seul écrivain à qui l'on pardonne le *moi*. Il est notre ami, notre égal, puisqu'il nous confie tous ses défauts, tous ses secrets, même celui de l'amour-propre, qu'on avoue le dernier. Les nôtres alors ne nous pèsent plus, nous retrouvons nos aveux dans les siens; et le lecteur qui se met si aisément à la place de ce *moi*, l'osera-t-il condamner? Ce n'est pas seulement Montaigne, c'est le lecteur aussi, qui se moque avec finesse et légèreté de la sotte arrogance de l'homme, et des prétentions de ce souverain de la terre, si pré-
V,213-235. somptueux et si faible; qui lui démontre l'incertitude de ses idées et de ses jugemens, en lui fournissant mille preuves des erreurs des sens, qui en sont les organes; qui pour mieux se jouer
I, 234. du pauvre genre humain, se plaît à lui mettre sous les yeux la honteuse énumération de ses usages bizarres, de ses absurdes préjugés, et va
L. II, C. 12. même jusqu'à faire un long parallèle de l'industrie de l'homme et de celle des animaux, sans donner le dernier rang à la brute; qui enfin, bien pénétré de notre petitesse et de la grandeur de Dieu, s'écrie : Atôme, tu n'es rien; oses-tu dire que tu es? Ta vie n'est qu'un instant, un
V, 7. éclair entre deux nuits. *Bourbe et cendre, pour-*
IV, 341. *quoi te glorifies-tu?* Quoi! tu ne peux prouver ton existence, et tu veux analyser ton âme, et
V, 31. tu soutiens que l'univers, les créatures, le créateur, tout est pour toi. Homme vil et méchant, pense à Dieu, et tombe à genoux!

Il est un Dieu, mais un Dieu juste et bon,
puissance incompréhensible, origine et conser- IV, 394.
vatrice de toutes choses. Dans tous les temps il
a puni le vice, récompensé la vertu; dans tous les
temps, tous les lieux l'ont adoré. *Il prend en* Ibid. Ibid.
bonne part l'honneur que les humains lui ren-
dent: Dieu est le Dieu de tous, et dans tes songes
impies, tu en fais le Dieu de quelques-uns. O
homme, sors de ce point que tu crois immense,
et que tu nommes l'univers: Dieu est au-delà,
Dieu seul est grand. Ta vanité veut le circons-
crire, mais *c'est une loi partielle que tu al-* Ibid. 431.
lègues, tu ne sais pas quelle est l'universelle.
Il est encore d'autres soleils, d'autres cieux, d'au-
tres hommes. *Ta raison n'a en aucune autre* Ibid. 432.
chose plus de vérisimilitude et de fondement,
qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des
mondes. Cette idée t'élève: tu en as besoin.
Arme-toi de toutes les facultés de ton âme contre
les préjugés qui te dégradent. Tu es assez petit,
ne t'avilis pas toi-même.

Ainsi parle le philosophe du seizième siècle,
ainsi pensent tous ceux qui le comprennent.
Comme il est toujours de moitié avec son lecteur,
quiconque ne l'entend pas ou ne veut pas l'en-
tendre, n'est pas digne d'être son confident.
Quel meilleur ami? quel conseiller plus utile?
Ses leçons nous ont sauvés des mensonges de la
vie: suivons-le, et bravons avec lui ceux dont
l'homme pusillanime a environné la mort. Rassem-

blons quelques traits épars de ce grand maître en l'art de mourir, pour en former un tableau : et si ce tableau est fidèle, rendons grâces à Montaigne de ses bienfaits (1).

Un jeune enfant, assis près d'un tombeau, sous un cyprès, folâtre avec des fleurs, et rit des figures bizarres, qui couvrent l'urne sépulcrale. Plus loin, un homme déjà sur le déclin, pâle, interdit, égaré, le regarde en frissonnant ; il se désespère, il succombe à l'idée seule de la mort. Soudain la Mort elle-même, fantôme hideux, couvert d'un masque effrayant, armé de sa noire faulx, vient s'asseoir sur la tombe ; et les Terreurs, les Angoisses, les Regrets voltigent à l'entour du cippe funéraire. L'enfant s'étonne, mais ne tremble pas. Le vieillard ne respire plus. Le philosophe, l'ami de l'humanité s'approche du monstre, chasse le cortège lugubre qui l'environne, lui arrache son masque ; il tombe, et laisse voir un front gracieux et brillant de jeunesse. L'auteur du prodige change le crêpe de la divinité en habit de fête, sème des roses sur ses pas, lui donne la Joie et l'Espérance pour compagnes, et sur sa faulx, il écrit : l'immortalité. L'enfant continue de jouer avec plus d'alégresse ; l'homme faible qui tremblait tout à l'heure, partage la tran-
IV, 121. quillité de l'enfant, contemple *voluptueusement* celle qui guérit tous les maux, et lorsqu'elle veut bien l'appeler, il se hâte de courir dans ses bras.

(1) Voyez sur la mort, Liv. I, Ch. 19, et la fin du Ch. 21 Liv. II.

J'ai mieux aimé m'arrêter à ces grandes considérations de la morale, qu'aux portraits et aux caractères, tracés, comme dans Montaigne, dans tous les moralistes. Cet homme qui porte si haut l'éloquence dès que son sujet le soulève, décrit avec autant de délicatesse et de pénétration qu'aucun auteur du même genre, nos passions, nos caprices et nos folies; il tourne gaiement en ridicule les chaînes dont le monde s'entrave, les frivoles conventions de la politesse, les contradictions de l'usage. Toutes ses peintures, fidèles quoique tranchantes, sont dictées par l'expérience, et peuvent en quelque manière y suppléer.

On a pu déjà s'appercevoir qu'il se plaisait à rabaisser ses semblables: il en revient continuellement à leur faiblesse, à leur imbécillité, à leur *bêtise* même; mais qu'on se souvienne quel était VII, 106.
son siècle, on verra qu'il le connaissait bien, et que, s'il prétend que *notre vie est partie* Ibid. 257.
en folie, partie en prudence, et que celui qui n'en écrit que révéremment et régulièrement, en laisse en arrière plus de la moitié, il montre encore beaucoup d'égards pour ses contemporains, qui, dans l'emploi de leur vie, consacraient fort peu de temps à la sagesse. Mais le plus souvent aussi, le satyrique ne les épargne pas: l'ironie amère, le sarcasme adroit, le sel piquant de la critique, et toujours la gaieté, lui fournissent les traits dont il les caractérise. Il aime mieux rire que se mettre en colère à la vue de ces insensés,

III, 188. qui ont moins de *malice* que de *sottise*, et lui paraissent moins à prêcher qu'à mépriser. De tous les philosophes, Démocrite est celui dont il préfère l'humeur, parcequ'elle est plus dédai-
Ibid. 187. gneuse : et *il lui semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite.* Je sais qu'une foule de censeurs, blessés par ces vérités un peu dures, dans la partie la plus sensible d'eux-mêmes, dans leur amour propre, s'érigeront en avocats du genre humain. Leurs plaidoyers sont inutiles : assez d'autres, et le profond Vauvenargues à leur tête, ce Vauvenargues si occupé à rendre aimable la vertu, que le vice lui échappa quelquefois, ont prouvé à l'homme sa force et sa grandeur. Mais qui empêche de lui montrer aussi sa faiblesse? Craint-on que la peinture des vices et des ridicules ne le décourage? La Rochefoucauld, La Bruyère l'ont-ils découragé? Non, l'homme qui vient de les lire, à la fois surpris, affligé, charmé de se voir bien connu, s'efforce par ce même amour propre, qui est dans sa nature, de démentir le peintre trop fidèle; et l'on peut croire que ce tableau désavantageux doit plus contribuer à le rendre meilleur, que celui d'une perfection sublime, bien plus faite pour désespérer. Cependant le premier de ces deux auteurs lui refuse le désintéressement qui fait la vertu; l'autre le métamorphose en marionette : peut-on le déprimer davantage? Montaigne, dont l'ouvrage renferme en quelques endroits le germe

de ces idées, ne leur a pas donné un développement, qui n'entrait pas dans sa manière. La Rochefoucauld examine les mœurs en général, il écrit un traité philosophique : La Bruyère qui ne s'occupe guères que de son siècle, prend un individu, le lance dans la société, l'abandonne à lui-même, et lui laisse jouer son rôle ; il esquisse des scènes dramatiques. Montaigne ressemble peu au premier, dont le genre est trop sérieux pour lui ; comme le second, il met de temps en temps un acteur en scène, mais il se garde bien de le quitter, il le suit partout, il considère attentivement son air, ses paroles, ses actions, et il nous rend compte de toutes les idées que ce spectacle lui fait naître, de toutes les sensations qu'il éprouve, et des jugemens, qui sont le résultat de ces impressions. Que dis-je ? il ne se borne pas à être spectateur, il monte sur le théâtre, et c'est nous qui devenons ses juges ; ou s'il se juge quelquefois ; il nous permet d'en appeler. Ses réflexions nous font réfléchir, et la franchise engageante avec laquelle il dit son avis, nous oblige presque d'avoir le nôtre. Enfin il instruit mieux par son exemple que par tous ceux qu'il pourrait prendre hors de lui ; et il peint l'homme plus fidèlement, en se peignant lui-même.

Mais avant d'étudier sa vie et son caractère, qui sont l'origine et le sujet de la plupart des chapitres de son recueil, j'examinerai s'il ne doit véritablement qu'à lui cette manière d'écrire, et de

présenter la morale, dont l'antiquité n'offre aucun essai; j'indiquerai un court parallèle entre Montaigne et son siècle : on pourra juger alors, si malgré sa naïveté familière, et la modestie de ses prétentions, il n'en était pas en effet le plus grand écrivain.

L'Italie seule pouvait lui nommer un vainqueur, mais dans un genre qui n'était pas le sien. L'Italie, qui depuis le beau réveil des arts et de la gloire sous Léon X, contente d'avoir ouvert la carrière et montré la palme à l'Europe, semblait s'être endormie quelque temps, avait tout à coup reparu altière et triomphante: elle venait d'enfanter le Tasse. Montaigne l'admirait, et je n'ai pas craint de les nommer ensemble. Le premier charma l'Europe, l'autre l'éclaira: ce n'est ni aux poëtes, ni aux philosophes à prononcer. L'Espagne avait aussi son grand homme; et le satyrique aimable, l'habile romancier qui combattit vaillamment à Lépante, l'auteur de Dom Quichotte, se rapproche beaucoup de Montaigne par le but de son ouvrage, l'agrément du style et la finesse de la critique. Mais il ne fronde qu'un ridicule, et ce ridicule est imaginaire, ou du moins il n'existe plus. L'auteur Français écrit pour tous les états, et si vous retranchez ce qui tient aux circonstances qui ont changé, la plupart de ses portraits ont tant de réalité, que tous les jours nous en voyons les originaux. Sans parler de l'Angleterre, que le jeune Bacon n'illustrait pas encore, ni de l'auteur

Hollandais de l'Eloge de la *Folie*, Érasme, que plusieurs bonnes plaisanteries ne peuvent rendre digne du parallèle, passons de la littérature étrangère à la notre, où Montaigne est également sans rival. Qu'on ne me cite pas les Scaliger, les Estienne, Bèze, Aurat, Buchanan, Ramus, Lambin, Muret, Turnèbe, De Thou même, et le nombre infini de ceux qui dédaignèrent à leur exemple de s'exprimer en français. La langue, dira-t-on, était trop faible et trop barbare. Eh bien, il fallait travailler pour elle. Ronsard au moins tenta de l'enrichir, et si on l'a trop vanté de son temps, c'est qu'on sentait le besoin de pareils efforts. Joachim Du Bellay, frère de l'auteur des Mémoires, soutint la gloire de ce nom cher aux lettres. Dès le règne de François I[er], *l'élégant badinage* de Marot avait suffisamment prouvé que notre langue, maniée avec adresse, pouvait devenir coulante et flexible. Plusieurs autres poëtes, qui malgré leur rudesse et leur mauvais goût, ne devraient pas être si arrogamment méprisés d'un siècle plus heureux, ambitionnèrent l'honneur difficile d'épurer et d'ennoblir la langue française; mais quoique poëtes, aucun d'eux ne lui fut aussi utile que l'auteur des Essais. Il fit pour elle ce que firent en particulier pour la poésie Malherbe, dont il put voir les premiers succès, et Racan, disciple de Malherbe. Quant aux prosateurs de cette époque, excepté les historiens qui sont nécessaires, et Amyot,

dont le talent est réel, mais qui n'est que traducteur, ils méritent peu qu'on s'en souvienne. Dans cet amas confus et oublié d'insipides translateurs, de Chroniqueurs pesans et informes, de romanciers éternels, d'ennuyeux moralistes, je distinguerai cependant deux écrivains, qui me semblent appeler l'intérêt, tant par leur valeur propre, que par leurs nombreux rapports avec Montaigne, je veux dire, Rabelais et Charron: l'un fut son ami; l'autre, quoique son devancier, l'était aussi, puisque ses ouvrages faisaient une de ses plus
IV, 79. agréables lectures.

J'avouerai d'abord que le Traité *de la Sagesse*, livre estimé depuis longtems et digne de l'être, n'est qu'une compilation morale: l'auteur, s'entourant de tous les excellens matériaux que lui fournissent les anciens, et quelques modernes, surtout son ami, ne se réserve que le mérite de les disposer; et l'on s'apperçoit facilement qu'il donne tous ses soins à la savante régularité de son ouvrage. Il semble avoir juré de tout diviser et subdiviser; il procède toujours par distinctions, définitions, tables à compartimens égaux. Si différent en celà de son modèle, il lui ressemble par les idées, par la force et quelquefois la licence de l'expression, par la longueur, la minutie et le charme des détails. Il a fondu symétriquement, et aligné en chapitres et paragraphes, les observations et les vérités que son maître avait répandues pêle-mêle. Il

emploie les mêmes comparaisons, les mêmes exemples, les mêmes preuves, souvent les mêmes termes; il lui prend jusqu'à ses citations; enfin, on pourrait sans injustice intituler son livre: *Esprit raisonné de Montaigne*, ou *les Essais mis en ordre*. Son style est ferme, robuste, austère, plus pur et plus soigné que celui de l'auteur Gascon; mais il n'en a pas les grâces: il vous laisse froid et indifférent, les grâces ne se copient pas. Ce Traité doit plaire beaucoup plus à ceux qui n'ont pas lu Montaigne; passez de l'un à l'autre, le mérite de Charron diminue de moitié. Mais on ne peut s'empêcher d'admirer sa franchise et l'indépendance de sa philosophie (1): quoique Théologal, il n'admet point de Théologie dans son ouvrage, et se borne, comme Montaigne, à la philosophie générale. (2). Il dit souvent comme lui, mais plus rarement: *Nescio, Deus scit*; Pauli Epist.
et sur l'état de l'âme après la mort, il renvoie Cor. II, 12.
aux Théologiens, *qui en parlent*, dit-il, *tout* L. I, C. 7.
clairement.

On voit combien ils se ressemblent pour le fond; mais l'exécution de leur plan, leurs

(1) Il ose soupçonner avec Tertullien et plusieurs Pères, que l'âme est corporelle, en même temps qu'invisible, et que Dieu seul est incorporel, etc.

(2) Des écrivains si religieux devaient-ils donc craindre que les raisonnemens de l'une ne fussent pas d'accord avec ceux de l'autre?

moyens de rendre le vice odieux, de faire aimer la vertu, offrent la même différence que les simples traits d'une esquisse, et les couleurs animées d'un tableau.

Dans ces espèces d'ouvrages didactiques où l'écrivain, se chargeant lui-même de la tâche si téméraire de régenter ses semblables, passe en revue leurs mœurs, leurs usages, leurs opinions, et donne des leçons à tous les ordres de l'état, on peut suivre plusieurs routes différentes, adopter divers genres de style : chaque auteur prête à ses écrits la teinte de son caractère. L'un est sec et même dur; sa diction est toujours roide et serrée; son front ne se déride jamais. Il annonce d'un air imposant, mais triste, les vérités de la morale; et s'il daigne prendre le ton familier, il y conserve sa rudesse : il ne cherche qu'à instruire, peu lui importe de plaire. On dirait que du haut d'une chaire sacrée, il s'adresse au troupeau des profanes mortels, qu'il voit ramper bien loin au-dessous de lui; toutes ses paroles sont des avertissemens, des préceptes, des lois; rien ne tempère l'âpreté de son discours; esclave de la plus exacte symétrie, il craindrait de s'écarter un instant du chemin pénible qu'il s'est tracé : les vertus, les vices et leurs résultats se succèdent devant ses yeux, dans le rang que leur ont assigné les moralistes. Partout il ordonne le bien avec sévérité; partout il relève le mal avec ai-

greur. S'il sacrifiait aux Grâces, s'il lui échappait un sourire, il croirait déroger à la majesté de sa mission.

Tel fut Charron. Inférieur au modèle qu'il imitait, il a eu des imitateurs (1), qui sont devenus des modèles : Pascal, dans ses Pensées ; La Rochefoucauld, dans ses Réflexions et Maximes ; Duclos, dans ses Considérations, et nos grands sermonnaires.

L'autre ne parait d'abord qu'un bouffon méprisable : romancier moins curieux qu'extravagant ; écrivain hardi, mais négligé et barbare ; conteur facétieux, mais effronté ; tour à tour philosophe et saltimbanque, il se revêt de toutes les formes, et dévoile avec un plaisir honteux les turpitudes de tous les rangs. L'audace de Thalie, lorsqu'elle ne respectait rien, les hideuses grimaces des Satyres, la marotte et les grelots de Momus, tout lui convient s'il rit et s'il fait rire. Il rappelle quelquefois l'enjouement et la douce raillerie de Lucien (2) ; plus souvent il prodigue sans pudeur et le fiel d'Archiloque et les sarcasmes grossiers d'Aristophane. Il décrit avec une gaieté cynique les mœurs de

(1) Il est facile de voir que ce mot d'*imitateurs* ne doit pas être pris dans son acception rigoureuse, soit ici, soit à la fin de la IIe Partie.

(1) On connait ce distique de Ménage :

Γινώσκειν ἐθέλεις οἷος Ραβελήσιός ἐστιν ;
Λυκιανὸς μιχθεὶς ἐστιν Ἀριστοφάνει.

ÆGID. MENAG. Poëmat.

son siècle ; il parcourt le monde entier depuis le palais jusqu'à la chaumière : mais sous sa main les tableaux les plus sérieux, les plus imposans même, se changent en Calots ou en Téniers. Ne croyez pas cependant que ce Turlupin déraisonne : rien de plus sensé que son délire. Essayez de pénétrer ses allégories, expliquez l'énigme de ses songes, ôtez-lui son masque, et vous ne le mépriserez plus. Non, vous aimerez, vous admirerez peut-être ce Rabelais, si plaisant et si profond ; mais vous conserverez votre aversion et vos dédains pour tous ces compilateurs d'aventures, platement gigantesques, qui, en croyant marcher sur ses traces, n'ont imité que ses innombrables défauts, sans comprendre son mérite, bien loin de l'égaler.

Entre ces deux excès, l'austerité et la bouffonnerie, l'imagination conçoit facilement un juste milieu : combien il est difficile à saisir ! Quel écrivain nous offrira, surtout à cette époque, le modèle que nous cherchons ? En est-il un seul, qui, sans décréditer l'instruction en la déshonorant par des grossièrétés triviales, sache par une gaieté honnête en réchauffer la froideur ; qui fasse rire innocemment, et plaise sans faire rougir ; qui s'écartant, pour être plus utile à son siècle, et de Charron qui ne lui présente que l'image sévère de la Sagesse, et de Rabelais, qui l'amuse plutôt qu'il ne l'instruit par des fantaisies hors de nature, ose se peindre lui-même

à ses contemporains, et, en se dévoilant à eux avec toutes ses imperfections, trouve ainsi l'unique moyen de les éclairer, malgré l'habitude invétérée de l'erreur et les révoltes de la vanité; qui les conduise d'instructions en instructions, sans que la bonhommie, la candeur, la modestie du philosophe leur permettent de s'appercevoir qu'il est leur guide, et combien cet homme simple, cet ami qui parle à ses amis, leur est supérieur dans sa naïveté? Oui, cet auteur existe; oui, Montaigne a presque toujours rempli cette idée, presque toujours il a respecté la borne délicate, qui sépare la dignité de la rudesse, l'enjouement de la bouffonnerie: nuance fine et légère que La Bruyère, Montesquieu, et quelquefois Voltaire ont depuis si bien sentie, et dont le seizième siècle ne se doutait pas; mais en littérature comme en philosophie, Montaigne a tout deviné.

J'ai cru devoir ne pas oublier Rabelais dans un Eloge de Montaigne; mais on pourrait penser que ce serait déshonorer l'un que de le comparer à l'autre. Peu tenté d'essayer une comparaison, qui sans doute ne serait pas avantageuse pour *feu Maître Alcofribas, Abstracteur de Quinte-Essence, Architriclin de Pantagruel;* j'observe seulement que de la lecture attentive de ces deux écrivains, il résulte un rapprochement qui ne manque pas d'intérêt, surtout quand on le fait sans prévention. A travers le fatras et

les froides allusions du Chroniqueur, jaillissent les étincelles du bon sens et du génie. L'arme du ridicule est terrible entre ses mains : en faisant une gambade, en poussant un éclat de rire, il condamne au mépris les sottises les plus respectées. Mais cette arme est la seule dont il connaisse l'usage. Montaigne badine aussi avec son lecteur : et qui le fait mieux que lui? mais il réfléchit, il raisonne; et non content de s'amuser d'une erreur, il en discute, il en montre l'extravagance, et sa dialectique en sappe les fondemens.

Si dans quelques endroits il s'est écarté, comme Rabelais, des bornes de la bienséance, il faut s'en prendre au commerce habituel des anciens, qui trop souvent les ont franchies, et à la contagion du mauvais exemple, toujours pernicieux dans un siècle où le goût n'a pas encore de règles sûres. S'il rapporte aussi mille anecdotes connues, s'il remplit son livre de citations, il suffit encore de le comparer aux écrivains de son temps pour l'excuser et l'admirer même. C'était alors le règne des citations, on jugeait par leur nombre du mérite d'un auteur, et une suite de passages compilés formait souvent un ouvrage. Combien donc ne louerons-nous pas un écrivain, qui, forcé de se plier à cette mode, a trouvé pourtant le
VI, 13. moyen d'être original? *Il effleure, il pince ou par la tête ou par les pieds, tantôt un auteur, tantôt un autre*. Mais comme l'idée lui appar-

tient, il ne s'approprie que leurs expressions ; et la manière adroite et piquante dont il en détourne presque toujours le sens, fait plus de plaisir que s'il se contentait des siennes. Rabelais est un conteur sans goût, qui s'empare de tout ce qu'il trouve, qui laisse échapper de sa plume tout ce que lui inspirent la débauche et la folie : Montaigne est un philosophe qui examine, qui choisit, qui étaye le raisonnement par les faits, éclaircit les faits par le raisonnement. Ces chapitres qu'il écrit à la hâte, quand une idée nouvelle vient le frapper, sont ordinairement, malgré la liberté du style et les citations, des Traités complets de morale ou de philosophie ; et ces Traités sont des chefs-d'œuvre (1).

Quelle que soit la distance qui les sépare comme écrivains, leur conduite diffère encore plus que le ton de leurs ouvrages : celle de Rabelais fut généralement condamnable ; celle de Montaigne a répondu dans tous les temps aux principes d'honneur et de vertu dont il recommande la pratique, et il a fait un livre *consubstantiel à son* VI, 11.
auteur. La licence même que des censeurs pourraient reprocher à son langage, sera démentie par la sagesse et l'intégrité de sa vie. Il nous avertit

(1) Je passe bien rapidement sur deux des principaux griefs, dont se prévalent ses ennemis, la licence des expressions, et la manie de citer. Mais, outre que leurs critiques méritent peu qu'on s'y arrête, on peut voir dans son ouvrage ce qu'il y répond lui-même. Justifier mes citations et mes longueurs ne serait pas moins inutile : Montaigne s'en charge.

IV, 132. le premier que *ses opinions sont plus déréglées que ses mœurs ;* mais ce déréglement passager, dont il s'accuse avec tant de franchise, et qui cependant consiste plus dans les formes de son style que dans ses idées et sa morale, deviendra bien pardonnable aux yeux de ceux qui, après avoir considéré l'écrivain, voudront étudier en lui l'homme, le citoyen, le véritable philosophe.

Je tâcherai de peindre sous ce nouveau point de vue l'auteur du livre des Essais, et j'ose croire qu'on l'estimera encore plus, en le connaissant mieux : on l'admirait, je veux qu'il soit aimé.

SECONDE PARTIE.

Le vrai caractère et la vraie philosophie de Montaigne n'ont pas encore été analysés complétement, parceque ses juges, négligeant l'histoire de son siècle et les monumens qui nous restent de sa vie, n'ont voulu l'étudier que dans son ouvrage, comme si cette maxime, que l'écrivain est tout l'homme, ne pouvait pas être modifiée par les circonstances. Oubliaient-ils en quel temps Montaigne avait vécu ? oubliaient-ils qu'il avait rempli dans l'état une place importante, et qu'il aurait pu prétendre à la faveur de plusieurs princes, dont il avait déjà l'amitié; qu'il avait voyagé

dans la contrée de l'Europe qui exerçait alors la plus grande influence sur toutes les autres, et qu'on avait retrouvé un *Journal* de ce voyage? Oubliaient-ils enfin ce qu'il avait dit lui-même : *Quel que je sois, je le veux être ailleurs* VI, 367.
qu'en papier; j'ai employé *mes études à m'apprendre à faire, non pas à écrire*. C'est à cette idée que je m'attache ; je vais accompagner Montaigne dans la société, comme je l'ai suivi quand il en traçait les devoirs ; je vais le mettre aux prises avec sa morale, le placer entre ses principes et son siècle : et vous conclurez avec moi que le peintre de lui-même, malgré cette vanité prétendue qu'on a eu de tout temps la ridicule manie de lui reprocher, a observé en se dévoilant à ses semblables tous les ménagemens de la modestie, qu'il nous a caché du moins, peut-être sans le vouloir, plusieurs qualités de son jugement et de son cœur, et que, si nous n'avions parcouru sa vie, nous aurions manqué les plus beaux traits de son éloge.

La vie d'un écrivain, laborieuse, paisible et renfermée dans un cercle étroit, ne répond pas ordinairement à la curiosité de ceux qui la lisent; et l'on s'étonnera peut-être que je veuille arrêter sur celle d'un écrivain philosophe les regards de ses appréciateurs. Mais quand on saura que ce philosophe, né plus de deux cent cinquante ans avant nous, vécut à une de ces époques fatales, dont le souvenir est le plus affligeant pour la

France; que des six rois qui pendant sa vie se succédèrent sur le trône, il ne vit que les dernières années de François Ier, et le commencement de Henri IV, les seuls qui eussent pu le consoler des autres princes; et que ce généreux citoyen, effrayé d'abord de l'agrandissement et de l'insolence des Guises sous Henri II, indigné bientôt de l'affreuse politique de Catherine de Médicis, qui, sous François II, *divisa pour régner*, finit par être le témoin et des atrocités de Charles IX et de la bassesse de Henri III, et de toutes les horreurs de ces guerres sacrées, préparées depuis longtems par de cruelles injustices et des assassinats religieux; quand on saura qu'au temps de l'impiété superstitieuse, qui subtilisait pour excuser les crimes, cet homme vertueux, dans une cour sanguinaire et immorale, le plus souvent dans une province agitée par les dissensions civiles, osa donner l'exemple de la franchise, de la probité, de l'indépendance, et se montrer fils respectueux et reconnaissant, bon mari, bon père, excellent ami; on prendra sans doute au souvenir de ses grandes qualités, de ses actions, de ses voyages même, un intérêt qu'on ne lui accorderait pas, si, comme les écrivains des deux derniers siècles, à l'abri d'un gouvernement plus doux et plus tranquille, à une époque où les mœurs s'étaient policées et les lumières étendues, il eût passé dans la vertu des jours sereins, partagés entre la société de quelques amis et les plaisirs de l'étude. Ici tout

doit être considéré sous une autre face ; il faut aller vivre, pour ainsi dire, en ces années d'ignorance, de crédulité, de massacres ; il faut revoir notre France, abandonnée à la merci des factions, couverte de Catholiques et de Protestans, armés sans cesse pour s'exterminer ; et au milieu de ces brigandages contempler un homme, qui, fortifié par l'instruction et la philosophie, tout plein de l'héroïsme de l'antiquité, se préserve de la contagion commune, et s'élève, sans qu'il le sache lui-même, au-dessus de ses malheureux contemporains.

C'est à l'école des anciens qu'il forma son grand caractère : il dut à la connaissance approfondie de leurs ouvrages sa raison pénétrante, sa liberté de penser, son goût exquis, et le principe de ce style énergique et franc, dont il n'aurait trouvé aucun modèle autour de lui. Plus près que nous de la nature, et riches encore de sa simplicité, les anciens, qui ont leurs erreurs aussi, nous offrent du moins rarement le spectacle de l'humanité avilie et dégénérée, de la superstition intolérante, et des extravagances érigées en lois, suites nécessaires de la vieillesse des sociétés. Leur littérature, par la même raison, aura toujours sur les productions brillantes et finies des modernes, l'avantage de la naïveté sublime ; et jamais un homme ne deviendra supérieur, s'il ne les a choisis pour premiers maîtres. Montaigne eut le bonheur d'avoir un père éclairé, qui dès sa plus

tendre enfance l'environna de leurs chefs-d'œuvre ;
II, 118, suiv. les détails qu'il donne sur son éducation, ne sont pas les moins instructifs, ni les moins curieux de son ouvrage. A six ans il sut le latin, qu'on lui avait appris comme sa langue ; et il fut envoyé au collège de Bordeaux, où il désapprit ce qu'il savait. Mais la réputation de ceux qui alors y professaient les lettres, doit justifier son père : c'étaient l'Écossais Buchanan, un des meilleurs poëtes latins modernes, et ce Marc-Antoine Muret, le premier sans contredit de ces Rhéteurs, qu'on nommait *Cicéroniens*, Muret, qui fut ensuite appelé et retenu à Rome par les bienfaits de Grégoire XIII, et qui eut la gloire d'y complimenter Dom Juan d'Autriche, vainqueur des infidèles. Il s'applaudit d'avoir eu de tels
II, 124. maitres ; mais il avoue qu'en sortant de leur classe à l'âge de treize ans, il n'en savait guère plus que ce qu'il avait appris d'abord par les soins et l'affection de son *bon* père. C'est toujours le nom qu'il lui donne : son *bon* père ! On voit que toutes les fois qu'il en parle, il triomphe, il s'anime à ce doux souvenir ; son cœur s'épanche avec l'abandon de la tendresse, et le lecteur, ému de ce respect filial, de cette vive reconnaissance, aime comme lui son bon père. Oh ! combien aussi ne dut-il pas à son tour être chéri de ses enfans, celui qui leur donnait ainsi l'exemple de toutes les vertus d'un bon fils ! Ce vrai philosophe s'efforça dans tous les temps de sa vie de resserrer les

nœuds sacrés de la nature, que l'égoïsme, les préjugés, la défiance et les vices relâchaient tous les jours. Mais dans ce siècle profondément corrompu, où la rage des partis étouffait toutes les passions généreuses, pouvait-il espérer de faire goûter à des âmes stupides et basses, les touchantes étreintes de la paternité, les douces effusions de la tendresse, que lui seul peut-être savait bien sentir? Qui n'aimerait ce reproche naïf qu'il fait à ceux qui ne lui ressemblent pas?
Nous appelons Dieu tout-puissant, Père, *et* IV, 28.
dédaignons que nos enfans nous en appèlent. J'ai réformé cette erreur dans ma famille. Les hommes devraient-ils jamais avoir besoin que la philosophie leur rappelât comme un devoir ces lois morales, dont le ciel, qui les grava dans tous les cœurs, a fait le plus pur des plaisirs?

Montaigne, pour obéir à son père, consacra d'abord à l'étude du Droit quelques années de sa jeunesse. Mais il venait de parcourir les champs fleuris de la littérature ancienne : il ne put souffrir longtems la sécheresse monotone et du texte et des Gloses. Il semble même avoir oublié son excursion dans ce désert aride et scabreux. *Je*
sais grossièrement, dit-il, *qu'il y a une Juris-* II, 34.
prudence : et il avait été Conseiller au Parlement de Bordeaux. Il apporta sans doute dans le monde les idées de vertu, dont le germe était dans son cœur, et que l'éducation avait développées ; mais

il vit bientôt combien était déplacée l'austérité
VIII, 138. de ses mœurs scholastiques. *La vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoignures et coudes, pour l'appliquer et joindre à l'humaine faiblesse.* La sienne pouvait-elle se plier à tant de formes? Son excellent esprit pouvait-il admettre cette probité factice, et ces ménagemens, qui sont des
Ibid. 139. crimes? Il voulait vivre, non *selon les temps, selon les hommes, selon les affaires*, mais selon lui. Il quitta donc la robe pour l'épée, et Cujas pour Sénèque et Plutarque. Désormais indépendant, il se livra tout entier à son caractère, et il ne se souvint de la législation barbare, dont il s'était fatigué trop longtems, que pour en faire voir les abus et les ridicules. Loin d'imiter une jeune noblesse, turbulente ou frivole, il s'appliqua dans la retraite à la littérature et à la philosophie; et il devint l'honneur de l'une et de l'autre. Montaigne Conseiller serait mort inconnu : Montaigne Gentilhomme vivra toujours dans ses écrits.

Avant de mettre au jour ses immortels Essais, il s'occupa de deux ouvrages presque oubliés maintenant; et ce sont deux monumens de son bon cœur, de sa reconnaissance. L'un est le recueil des Œuvres posthumes de son ami La Boëtie; l'autre, une traduction de la *Théologie Naturelle* de Raymond Sebon, travail fasti-

dieux, entrepris par l'ordre de son père (1). Le livre de ce Théologien Espagnol, intitulé aussi *Livre des Créatures, est bâti,* comme dit son traducteur, *d'un espagnol baragouiné en terminaisons latines :* Maître Sebon était une des lumières du quinzième siècle. Une pareille tâche dut sembler assez étrange au philosophe (2); il s'en acquitta pourtant avec la sagacité d'un Sorbonniste. Déjà même on y distingue cette énergique précision, ces tournures vives et nouvelles, cette profusion de figures pittoresques, cette facilité pleine de charmes, qu'on admira bientôt dans les Essais, et qu'on fut bien étonné de trouver alors dans un ouvrage de ce genre. Les Théologiens se croyaient dispensés de parler une langue humaine; et pourvu qu'ils eussent entassé mille subtilités bien profondes, mille ergoteries bien symétriques *de ente et ideâ,* peu leur importait qu'on les entendît. Il faut avouer que dans la compilation de l'Espagnol, il y a beaucoup moins de déraison que dans la plupart des *Sommes,* dont la France était couverte. Sa manière a quelques rapports avec celle de Montaigne, et le titre dut lui plaire. En effet, contre la coutume du docteur *Angélique* et du docteur *Universel,* Raymond Sebon, qui

IV, 157.

(1) A qui il en fait hommage par son Epitre Dédicatoire du 18 juin, 1568.

(2) Il avoue lui-même, T. V, p. 387, *qu'il n'est guère versé en Théologie.*

est un grand faiseur de comparaisons, les tire presque toutes d'objets vulgaires et connus : rapprochemens dont notre auteur a fait un usage si heureux. Mais, comme son original, aurait-il prouvé le Mystère de la Trinité en la comparant au verbe, qui est en même temps actif et passif? Aurait-il expliqué celui des deux natures en une personne par A. E. I. O. V. en démontrant que la voyelle V est la nature humaine, *composée de deux pièces, du corps et de l'âme, comme de deux jambes?* Malgré ces billevesées Théologiques, dont Montaigne, tout religieux qu'il était, devait reconnaître l'impertinence, et qu'il s'est bien gardé d'imiter, applaudissons-nous qu'il ait eu la patience de translater un tel ouvrage, puisque cette traduction a produit le douzième Chapitre du second Livre des Essais, le plus long de tous, et peut-être le plus remarquable, tant par l'importance du sujet, que par la manière dont il est traité.

C. LIV, fol. 53, édit. de Paris, 1581.

C. CCLXIV, fol. 349.

Les Œuvres posthumes d'Etienne de la Boëtie, imprimées aussi par les soins de Montaigne, et qui renferment quelques traductions de Xénophon et de Plutarque, suivies de vers latins et français, bons pour le siècle, mais qu'on ne lirait plus, sont moins intéressantes par elles-mêmes, que par le souvenir qu'elles font naître. A ce nom de La Boëtie, dont celui de Montaigne est inséparable, ne sent-on pas se réveiller dans son cœur l'idée de toutes les perfections de l'homme, de tous les

miracles de l'amitié? N'est-ce pas là, s'écrie-t-on, II, 175.
n'est-ce pas cet ami rare, qui, durant quatre années, embellit les jours de son ami, et dont la mort prématurée changea ces beaux jours en nuit obscure? N'est-ce pas à lui, n'est-ce pas au regret de sa perte irréparable, que nous devons cette magnifique pensée, dictée par la vertu, l'amitié et le génie : *Nous étions à moitié de tout*, Ibid. Ibid.
il me semble que je lui dérobe sa part. Oh! que Montaigne a raison! qu'elles sont *lâches*, Ibid. 174.
toutes les définitions de l'amitié, au prix du sentiment qu'il en a! J'étais si accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à aemi. Est-ce un homme, est-ce un dieu qui parle? Quel est ce langage surnaturel, qui paraît inconcevable à notre faiblesse? L'amitié est-elle donc une vertu céleste, et pour ainsi dire, aërienne? Nous la poursuivons, elle nous échappe. Ah! concevons ce langage, saisissons cette vertu, n'en faisons pas un être fantastique, et soyons dignes d'être les confidens des hauts sentimens qu'elle inspire. Osons même nous la retracer : voyons l'un des deux amis souffrir sur son lit de mort; entendons la voix de son ami qui le console; étudions ce qui se passe dans leur âme, et tâchons de leur ressembler assez pour n'en pas être étonnés.

Ce n'est plus dans un ouvrage destiné à voir le jour, c'est dans un extrait (1) de lettre particu-

(1) *Extrait d'une lettre de monsieur le Conseiller de Montaigne à monseigneur de Montaigne son père.* T. IX, p. 137.

lière, que je vais chercher la grandeur d'âme et le dévouement de ce couple héroïque. Montaigne raconte à son père que son ami expirant le pria de le quitter par intervalles, sa maladie étant *mal plaisante* et peut-être contagieuse. Venez de temps en temps, me disait-il, *mais le plus souvent que vous pourrez*. Il ajoute simplement : *Je ne l'abandonnai plus*, et il ne se doute pas combien cette simplicité est belle. La Boëtie n'appelle jamais Montaigne que *mon ami, mon frère;* Montaigne lui répond de même; souvent ils se taisent, ils ne peuvent se parler, mais leurs regards s'entendent. Ils ne sont affligés tous deux que de la souffrance d'un autre. Leurs mains se serrent avec tendresse; ils jouissent encore, et le malade répète en rendant le dernier soupir : *mon frère, mon ami!* O vous qui connaissez les mystères de l'union des cœurs, lisez cette lettre, vous la comprendrez : elle est sublime.

Et vous, philosophes à syllogismes, froids penseurs, qui condamnez en souriant la vertueuse chimère de la sympathie, que vous devriez laisser aux hommes; vous qui ne pouvez concevoir comment deux âmes sont entraînées l'une vers l'autre par un penchant invincible, comment elles se con-
II, 159. fondent, et *quelle force médiatrice les unit;* par quel enchantement deux personnes faites pour se chérir, s'aiment déjà sans s'être vues, et se sont reconnues quand elles se trouvent : ne raisonnez pas sur ce qu'il faut sentir, mais demandez à Montaigne pourquoi il aimait son ami; Montaigne

vous répondra : *Parceque c'était lui, parceque* II, 159.
c'était moi.

Il ne me surprend pas, lorsqu'au moment où il verse des fleurs sur la tombe de La Boëtie, il condamne les femmes à n'aimer que d'amour. Il ne pensait alors qu'à cette *âme pleine, âme à la* V, 507.
vieille marque, qui montrait un si beau visage à tout sens; il le logeait encore *chez lui si entier et si vif* (1), il lui avait été attaché *d'une couture d'amitié si étroite et si jointe* (2), qu'il ne soupçonnait pas au monde d'autre amitié que la sienne. Son cœur frappé de l'excellence du *plus* Ibid. Ibid.
grand homme qu'il eût jamais connu, encore dans l'enthousiasme et l'extase, devait regarder du moins comme imparfaite, et presque nulle, toute affection qui n'en approchait pas. Il prononce donc sans restriction, qu'un nœud si solide et si durable n'est pas fait pour un sexe frivole et inconstant; il juge impossible qu'il s'élève jamais à la dignité de cette sainte alliance. Mais il devait lui-même, sur la fin de ses jours, opérer ce prodige; et peut-être n'avait-il pas changé d'opinion, quand une femme supérieure à son sexe, à son âge, à son siècle, pénétrée à la seule lecture des Essais du mérite et des grandes qualités de leur auteur, l'adopta (3) pour son père, lui resta

(1) Lettre à M. de Mesmes. T. IX, p. 124.

(2) Lettre à M. de Lansac. Ibid. p. 121.

(3) Adoption consacrée alors par l'usage. Mademoiselle de Gournay devint *la fille d'alliance* de Montaigne, comme La

inviolablement attachée, et lui prouva que les
V, 515. femmes étaient susceptibles *de la perfection de cette très-sainte amitié*, qu'il leur refusait sur la foi des anciens. Il avait trop aimé pour le croire; il était trop vertueux pour ne pas être aimé comme il avait aimé lui-même.

La vie de cet homme étonnant ne nous offre ni actions éclatantes, ni événemens romanesques; mais les détails qu'il nous donne, intéressent plus que des aventures et des intrigues. Il nous apprend des riens; mais il nous plaît par la manière ouverte dont il les conte, par sa franchise à parler de lui, par sa fécondité qui devient alors inépuisable, par son babil même; sa liberté enchante; on sourit à lui entendre avouer ingénuement ses défauts, et ce sourire n'est pas celui de la malignité. On ne peut se détacher de sa compagnie : qui résisterait au charme toujours nouveau qu'on y trouve? Non, Montaigne n'a pas de lecteur qui ne soit bientôt son ami; et quand Madame de Lafayette (1) disait qu'il y avait du plaisir à l'avoir pour voisin, elle disait ce que nous pensons tous en le lisant.

Mais quel temps aurais-je choisi pour vivre *son voisin?* A quelle époque de sa vie aurais-je pu jouir plus agréablement et de ses vertus et de sa

Boëtie avait été *son frère d'alliance*. Il serait à désirer que cette coutume se fût conservée; mais elle a un air antique et naïf, dont nous nous éloignons sans cesse.

(1) *Segraisiana*.

gaieté? J'examine *les trois sortes de conditions*, III, 41.
par lesquelles il passa tour à tour, et je le reconnais dans chacune; dans chacune je l'eusse aimé. La première, depuis le commencement de sa jeunesse jusqu'à son mariage, est peut-être celle qui réunit le plus d'attraits. Ses moyens ne dépendaient encore que du hasard, le hasard réglait sa dépense. Il s'endettait quelquefois; mais il avait tant de plaisir à payer! mais *César s'endetta* Ibid. 44.
d'un million d'or outre son vaillant pour devenir César. On avait de la sagesse et de la philosophie, mais une sagesse *gaie et civile*, une VII, 125.
philosophie *sans âpreté de mœurs et sans austérité*; on était exempt de cette tristesse rébarbative, *sot et vilain ornement dont on habille la* I, 13.
vertu, la conscience; enfin, dit Montaigne, *je ne fus jamais mieux. Ma seconde forme, ç'a* III, 46.
été d'avoir de l'argent. Le voilà riche. Ce fut, je suppose, depuis son mariage, jusqu'à son voyage en Italie. Il a beau nous dire que *tout homme pé-* Ibid. 49.
cunieux est avaricieux, je ne puis croire qu'il l'ait été. Que de bienfaits ne dut pas répandre l'homme sensible, *qui se compassionnait si ten-* IV, 139.
drement des afflictions d'autrui, et qui pouvait à peine retenir ses larmes, dès qu'il en voyait couler! Mais comme la richesse paraît lui avoir déplu, je passe rapidement sur cette époque: elle fut la plus courte. A la fin de ses voyages, qui avaient diminué son trésor, il fallut embrasser un troisième genre de vie, et faire courir ensemble

la recette et la dépense. Cette marche lui sembla plus sage, il ne la quitta plus; elle entrait dans son caractère, ennemi de tout soin, de toute inquiétude ; il s'était retiré chez lui, *pour ne se*
I, 69. *mêler d'autre chose que de passer en repos et à part ce qui lui restait de vie*, et non
V, 458. pour thésauriser. *Extrêmement oisif, extrêmement libre par nature et par art*, il n'était pas fait à supputer la perte et le gain, et nous savons par tradition, qu'il portait en dépense sur son registre : *Item, pour mon humeur paresseuse, mille livres* (1). Sans doute il appelait ainsi son amour pour la tranquillité, la solitude et les rêveries ; heureuse paresse, à qui nous devons les Essais !

Cet amour de la retraite et de l'obscurité doit nous étonner d'autant plus, qu'il avait tous les moyens de plaire, et qu'il aurait pu être l'ornement des réunions les plus brillantes. Il est vrai que son esprit contemplatif le jetait dans
VII, 51. quelques écarts : on faisait de lui cinq ou six contes ridicules. Il préfère donc la solitude, *et*
Ibid. 80. *trouve aucunement plus supportable d'être toujours seul, que ne le pouvoir jamais être ;* mais il ne dissimule pas son goût pour la con-
I, 111. versation ; et quoiqu'il ait lancé plus d'un trait contre l'importune courtoisie *de ces hommes incivils par trop de civilité*, qui font de la politesse une contrainte, il connaissait fort bien ce qu'il

(1) *Menagiana.*

nomme *la science de l'entregent.* Une discussion I, 111.
familière, un entretien sage, mais vif et piquant, lui semble le meilleur exercice qu'on puisse donner à l'esprit; *il veut un roide joûteur, dont les ima-* VII, 356.
ginations élancent les siennes. Voyez-le au milieu d'un cercle d'amis; leur concurrence donne à son génie une force nouvelle. Il pèse les opinions, il dit modestement la sienne, et ne s'effarouche pas d'une contradiction: un sceptique n'est jamais opiniâtre. Il exige même qu'on le jûge avec sévérité; point de vains égards; *que les mots aillent* Ibid. 359.
où va la pensée. Si son adversaire est dans l'erreur, il le combat à son tour; reconnaît-il la vérité, il rend les armes.

Les avantages d'une conférence raisonnée et suivie lui paraissent si évidens et si nombreux, qu'il ne peut s'empêcher de regretter les anciennes Ibid. 355.
Académies, et de proposer (1) à l'Europe l'exemple des Italiens, qui en conservaient quelques vestiges. Ses vœux furent surpassés, on vit bientôt naître l'Académie Française, et de sa naissance date le progrès rapide des lettres et des lumières. Depuis longtems elle devait un hommage public au philosophe qui en désira le premier l'existence, qui l'indiqua peut-être à son fondateur. Ce tribut

(1) Il desire aussi, Liv. I, Chap. 34, l'établissement des gazettes, et il fait honneur à son père de cette idée. On a été depuis au-delà de ce qu'il souhaitait; mais la disette a peut-être fait place à l'abus: il se plaindrait maintenant et de trop de journaux et de trop d'académies.

sera enfin payé : elle s'est souvenue de Montaigne ; elle a proclamé son Éloge. Que n'a-t-il pu l'entendre lui-même dans ce sanctuaire, qui retentit aujourd'hui de son nom !

Ce n'est pas assez d'examiner les affections, les qualités, le génie même d'un si grand homme : ne se demandera-t-on pas quel était véritablement le fond de son caractère, sur quelles principales bases reposait sa philosophie, et si en faisant tout pour le bonheur, il n'a rien négligé pour la vertu ? L'ignorance de Socrate, un peu de l'indifférence Pyrrhonienne, et quelquefois de la rigidité du Por-
IX, 103. tique, tel est, je crois, son caractère. *Il a un Dictionnaire tout à part soi : il passe le temps, quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, il ne veut pas le passer, il le retâte, il s'y tient.* Toute son étude est de goûter la vie, d'en épier les douceurs, de cueillir, en écartant les épines, toutes les roses qui se rencontrent sur son chemin : un des souhaits de sa vieillesse était
VIII, 22. de trouver *un gendre qui sût appâter commodément ses vieux ans, et les endormir.* Voilà sa philosophie pratique. Ses opinions tendent vers le même but. Comme il n'a pas voulu se fatiguer à poursuivre les courtes chimères de la vie, il se dispense également du soin laborieux de choisir un système parmi des milliers de systêmes. Mais il est homme, il conçoit un Dieu, il a une âme immortelle. Rempli de toutes les grandes idées qui ennoblissent notre nature, il se montre digne

d'éclairer les hommes, et son heureuse apathie n'exclut pas l'héroïsme de la morale. Douceur et tolérance, bonne foi et sincérité, constance et mépris de la mort, il n'est point de sentiment généreux qu'il ne fasse aimer. Que dis-je? ne recommande-t-il pas avec plus de rigueur que tous les moralistes la religion du serment? *Ce que* VI, 409.
la crainte, dit-il, *m'a fait une fois vouloir, je suis tenu de le vouloir encore sans crainte.* Mais ce qui le distingue et de son siècle et de tant de sophistes, ce qui l'élève au-dessus des honneurs qu'il méprisa, de la gloire même à laquelle il ne pensa jamais, c'est une simplicité antique, une candeur inaltérable, une conscience pure, une fermeté sublime. Seul, ou presque seul, en ces jours de fraudes et de remords, *il marche partout* Ibid. 380.
la tête haute, le visage et le cœur ouvert. Un tel homme, pour me servir toujours de ses expressions inimitables, *un tel homme est cinq* III, 71.
cents brasses au-dessus des royaumes et des duchés : il est lui-même à soi son empire. Un tel homme n'a-t-il pas le droit de se rendre assez de justice, pour se dire à lui-même : *Si j'avais* VII, 43.
à revivre, je revivrais comme j'ai vécu?

Malgré sa bonhommie, qui ne lui permettait d'être ennemi de personne, parceque le méchant seul peut haïr, il n'aimait pas également tout le monde, et il avait ses raisons. De son temps comme du nôtre, de doctes personnages exerçaient un art vénérable et mystérieux, capable de mettre à

l'épreuve la foi des meilleurs croyans. Le hardi Paracelse prétendit alors démontrer que leur profession, si commode pour les malades qui veulent
V, 150. ruiner leurs héritiers, *n'avait servi qu'à faire mourir les hommes*, et Montaigne croit qu'il peut *le vérifier aisément;* mais quand ce même Paracelse veut en réformer la police, et mettre ses rêveries à la place des anciennes, Montaigne s'é-
VI, 344. crie: *Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient.* Prenez cette mixtion: une des drogues qui la composent est pour rafraîchir le foie; cette
Ibid. 340. autre *par sa propriété occulte* doit dessécher le cerveau; cette autre, humecter le poumon. « Fort bien, disait le satyrique; mais si vos ingrédiens, en circulant au hasard dans mon corps, *échan-*
Ibid. Ibid. *gent leurs étiquettes*? O docteurs, qu'arrivera-t-il? Docteurs, je ne veux pas de votre science.
Ibid, 317. *Suivons, de par Dieu, suivons;* et vous, qui
Ibid. 318. ne voulez pas que Dieu vous mène, *faites ordonner une purgation à votre cervelle: elle y sera mieux employée qu'à votre estomac.* Me guériront-ils de ma gravelle? A les entendre, le
Ibid. 353. sang de bouc est *une manne céleste* envoyée pour la détruire. J'élève un bouc *suivant leur recette:* on le tue, et le bouc avait la pierre. Mais notre érudition! Galien! Avicenne! nos cures admirables! Oui, le malade guérit quelquefois; mais qui lui rend la santé? Est-ce vous? ou la nature? ou le
Ibid. 363. hasard? ou *le mérite des prières de sa mère grand?* » L'auteur, qui parle d'un art si profond

avec tant de licence, finit par dire qu'il n'a fait que le *pincer*. C'est le *pincer* un peu fort; mais VI, 369. que les médecins lui pardonnent: La Boëtie, *qui* Ibid. 342. *valait mieux que tous tant qu'ils sont*, était mort par leur faute; et pendant un espace de près Ibid. 304. de deux cents ans, les ancêtres de Montaigne, mécréans comme lui, avaient tous vécu plus que sexagénaires. Pouvait-il résister lui-même à de si grandes preuves, la perte d'un ami, l'expérience de deux cents ans?

Le penchant à la galanterie était aussi héréditaire dans sa famille: et Montaigne n'a besoin ici du pardon de personne. La politesse et les fêtes du règne de François Ier, les mœurs chevaleresques du jeune Roi (1), avaient introduit peu à peu dans la société une aimable aisance, un ton familier et décent, une délicatesse ignorée jusqu'alors. Montaigne nous représente son bon père, III, 282. qui avait vécu dans les beaux jours de ce prince, comme un seigneur plein de respect et d'amour pour les dames. Le fils ne les aima pas moins; mais le sacrilège ose quelquefois médire de ses idoles. Son chapitre *des trois bonnes femmes* ne doit pas VI, 243. leur plaire: trois bonnes femmes dans toute l'histoire ancienne et moderne! Le trait n'est pas flatteur. Il avait joué les médecins avant Molière; avant Molière il tourne en ridicule les savantes, qui *allèguent à tout propos Platon et Saint-* VII, 59.

(1) *Une cour sans femmes*, disait-il, est *un parterre sans roses.*

VII, 60. *Thomas*, quand il leur suffirait, *pour régenter les régens et l'école*, de cultiver leurs facultés naturelles, de faire valoir leurs propres richesses sans en rechercher d'étrangères, d'être naïves et gracieuses, *d'assaisonner un nenni de rudesse*,
Ibid. 204. *de doute et de faveur*. C'est *à leur tête* surtout qu'il en veut : il n'aime pas les petits caprices, les petites colères ; il leur désirerait plus de franchise et de confiance ; enfin il est si peu content d'elles,
Ibid. 149. qu'il s'oublie jusqu'à dire : *De mon dessein, j'eusse fui d'épouser la sagesse même, si elle m'eût voulu*. Il n'épousa pas *la sagesse*, mais la fille d'un Conseiller, et il fut heureux dans son ménage. Voilà qui réfute victorieusement toutes ses méchancetés indiscrètes. On pourrait croire cependant que sa femme, qui avait toutes les vertus de son sexe, en avait aussi quelques défauts, et
VI, 166. que c'est elle qu'il avertit indirectement *de ménager sa colère, parcequ'il s'y accoutume, et de ne pas crier un siècle après qu'il est parti*. Mais si la conjecture est fondée, cette leçon lui échappa sans doute dans un moment d'humeur ; presque partout il fait de sa compagne le plus parfait éloge : *ils vécurent toujours à la vieille française* (1) ; et le bonheur dont il jouit avec elle nous invite à le féliciter de cette légère contradiction entre ses maximes et sa conduite.

Si on le *déplumait* avec l'acharnement d'un Zoïle (ce qui ne serait pas, comme il le veut, *par*

(1) Lettre de Montaigne à sa femme. T. IX, p. 128.

clarté de jugement) on pourrait lui surprendre IV, 74.
bien d'autres contradictions, qui n'en ont réellement que la forme. Rien ne lui plaît tant que le pour et le contre (2): il examine l'un et l'autre avec impartialité, il compare, il discute, et de ce combat d'opinions jaillit la vérité, ou du moins l'incertitude. Tantôt il justifie, il réprouve le suicide; tantôt il oppose les usages d'un peuple à L. II, C. 3.
ceux d'un autre peuple; les préjugés, aux pré- V, 181, suiv.
jugés; les systêmes, aux systêmes. Jamais il ne décide, ou s'il le fait par hasard, il se joue le premier de ses décisions; il conclut alors, comme on l'a répété depuis, que l'univers entier n'est que contradictions; la science, vanité; l'évidence même, un sujet de doutes. C'est ainsi que *les* VII, 6.
traits de sa peinture ne se fourvoient point, quoiqu'ils se changent et diversifient. Il se Ibid. 7.
contredit bien à l'aventure; mais la vérité, il ne la contredit point.

Après l'avoir accusé d'inconstance, parcequ'on n'entendait pas son hardi scepticisme, qui explique tout, on a voulu attribuer à cette légèreté prétendue, l'erreur de quelques-uns de ses jugemens. Mais s'il a partagé l'aveugle admiration de son siècle pour Du Bellay et Ronsard, qu'il trouve *peu* V, 512.
éloignés de la perfection ancienne; son choix n'a-t-il pas été ratifié par la postérité, quand il

(1) Voyez Liv. I, Chap. 47, T. III, p. 124, sa discussion et ses exemples contradictoires, à l'occasion des batailles de Moncontour et de Saint-Quentin.

met au rang des grands hommes d'alors ce Michel de l'Hôpital, dont le nom seul est un éloge ;
V, 512.
ce Duc de Guise, assassiné par un fanatique au siége d'Orléans, et qui, avec moins d'ambition, aurait été l'exemple des héros ; ce Connétable de Montmorenci, qui, au milieu de l'anarchie et des factions, demandait sans cesse *une foi, une loi, un Roi*, et dont la mort glorieuse est placée avec
Ibid. 513.
raison, par Montaigne, *entre les remarquables événemens de son temps?* N'admirons-nous pas la justesse et la profondeur de ses vues, lorsque,
VIII, 195.
frappé *de l'activité du Roi de Navarre*, il cesse un instant de désespérer de la France, conjure le
Ibid. 278.
ciel de laisser un tel soutien à l'état chancelant, et semble annoncer à l'avenir notre immortel Henri IV? Mais c'est surtout quand il se peint lui-même à son lecteur que son discernement est merveilleux : juge et partie, qu'il est difficile d'être juste! Il parle de lui avec la même liberté que *du*
I, 154.
Pape son voisin ; et s'il avait senti toute la grandeur de son mérite, son portrait ne serait pas resté à faire, parcequ'il l'aurait achevé. Dans les parties qu'il en a tracées, il est si fidèle sur son propre compte, qn'il a presque toujours devancé l'opinion ; enfin, s'il ne juge pas mal ses contemporains, il se juge encore mieux lui-même.

Il se juge, il se peint lui-même, il ne parle que de lui-même, voilà le cri de ces nombreux détracteurs du *parler de soi*, qui veulent qu'un auteur ne soit pas lui, qu'il se cache sous son ouvrage,

qu'il se couvre d'un masque pour mentir au public, qu'il fuie nos yeux comme s'il était coupable: étrange règle, qui admet trop d'exceptions pour être une loi. La politesse, toujours plus raffinée à mesure que les mœurs se corrompent, a fait inventer ces froids préceptes, que les anciens ne connaissaient pas. Gardez vos leçons pusillanimes de civilité: ce n'est pas au génie qu'elles s'adressent. Quoi! voudriez-vous l'astreindre aux chétives bizarreries de l'usage? Le génie est libre, ou il n'est plus génie. Sachez que Montaigne serait oublié, si pour plaire à quelques controversistes scrupuleux, il se fût retranché de son livre. Grâces à l'indépendance de son caractère, il ne s'est le plus souvent occupé que de lui; et voilà ce qui l'a fait un grand homme. Entouré d'extravagances et d'erreurs accréditées, il n'a consulté pour s'instruire ni le Péripatéticien ni le Scotiste; il a eu recours au seul témoignage de sa raison: sa raison était supérieure, et il a été philosophe. Entouré de vices et de crimes, il est descendu au fond de son cœur pour l'interroger, il y a trouvé la nature, la nature lui a répondu, et il a été vertueux (1).

Ce penchant vers soi-même a été donné à tous les hommes. Quelques-uns le dépravent en affectant de le combattre. D'autres le rendent plus vicieux encore, en proclamant qu'ils en ont triomphé: ils font de ce stratagême une vertu, qu'ils

(1) *Car la vertu est la raison du cœur.*

appellent modestie, et que Montaigne nomme orgueil. Enfin, quelques esprits moins timides, sans contrarier le ciel qui veut que nous nous aimions, se contentent de bien diriger un si noble sentiment, et il devient le fondement de leur grandeur. Tel fut chez les Romains l'orateur fameux, dont la vigilance et l'activité vainquirent la scélératesse de Catilina : l'amour-propre éleva son âme, y donna de nouvelles forces à l'amour de la patrie; et les ressorts d'une affreuse conjuration dévoilés, l'ennemi de Rome terrassé, la liberté, la paix assurées à la république, lui acquirent le droit de vanter son consulat. Tel a été parmi nous le Roi de notre littérature au dix-huitième siècle : il l'était, et il avait voulu l'être. Il s'était cru digne de toutes les palmes, et son infatigable ambition les avait cueillies. Dévoré sans cesse du besoin de n'avoir point d'égal, il dut son génie et sa gloire à son extrême sensibilité : si quelquefois elle fut trop irascible, si elle l'entraîna dans des écarts, condamnerez-vous cet amour-propre créateur, qui peut-être nous a donné Voltaire? Montaigne s'égara beaucoup moins; c'est qu'il suivit de plus près la nature, et n'obéit jamais à des passions factices. En un mot, Cicéron parla souvent de lui-même, parcequ'il avait beaucoup d'ennemis et qu'on ne l'estimait pas assez; Voltaire, parcequ'il voulait humilier ses contemporains; Montaigne, parceque parler de soi est naturel. Comparez les temps, et vous verrez que ce philosophe, avec

moins de jactance, avait plus de supériorité sur le seizième siècle, que Cicéron sur celui de César, et Voltaire, sur celui de Montesquieu et de Rousseau.

Mais pour le juger sainement, il ne faut pas s'en tenir à ses aveux : sa naïveté nous abuserait. Il nous dira bien qu'on a toujours remarqué en lui *quelque vaine et sotte fierté*, ce qu'un orgueil- V, 427.
leux ne dirait pas; il s'accusera d'avoir trop peu d'estime pour son siècle, qu'il se contente d'appeler *médiocre*, et que les deux suivans nous forcent Ibid. 505.
de mépriser; je conviens même qu'il lui échappe quelques saillies d'amour-propre, et qu'il ne devrait *nul grand merci à qui le louerait d'être* VII, 135.
bien modeste : mais cet homme à qui l'on fait un crime de parler de soi, qui avait cette prétendue faute, *non seulement en usage, mais en profession*, III, 378.
nous révélera-t-il tout le sublime de son caractère? nous apprendra-t-il comment Bordeaux le choisit absent pour son premier magistrat; par quelle vertu plus singulière encore, par quel ascendant inconcevable il se fit respecter des soldats de son temps, qu'il nomme avec raison *des bourreaux*, Ibid. 368.
et conserva sa maison *vierge de sang et* VIII, 59.
de sac, sous un si long orage, tant de changemens et agitations voisines? Nous dira-t-il par quel rare désintéressement, par quelle grandeur d'âme inouie, déjà Maire d'une des principales villes de France, Chevalier de l'Ordre du Roi, confident et ami des princes les plus puissans, il

eut assez peu d'ambition pour ne pas s'élever aux places brillantes de l'Etat, et préférer à l'éclat et à la fortune l'humble solitude de son château, sa famille et la médiocrité? Est-ce là cet homme si vain, si présomptueux? Pour résoudre ces problêmes, il faut lui supposer bien d'autres vertus que celles qu'il nous laisse entrevoir : le dernier s'explique et par ces mêmes vertus, et par l'époque
VI, 390. de sa vie, époque déshonorante, *où l'innocence même n'aurait pu négocier sans dissimulation,*
V, 468. *ni marchander sans menterie; où l'on était homme de bien et d'honneur, pour n'être ni parricide ni sacrilége.* C'est lui qui fait ainsi le portrait de sa *misérable* (1) patrie, et le portrait est ressemblant. Sa justice serait devenue faiblesse; sa bonne foi, superstition ridicule; sa franchise, un crime. Cependant quelle eût été à sa place la conduite de l'orgueilleux? Il eût sacrifié sa conscience à son orgueil; il eût rampé sans honte aux pieds d'un favori de Charles IX, ou d'un mignon de Henri III, pour briller ensuite au faîte des dignités. Lui, indigné de ces mœurs étranges, qu'*il*
VIII, 33. *n'a pas le courage de concevoir sans horreur, et qu'il admire autant qu'il les déteste*, il s'éloigne de cette Cour, tantôt barbare, tantôt scandaleuse, et content de sauver un coin de la France des tem-
V, 384. pêtes publiques, *comme il fait un autre coin en son âme*, il va chercher, dans la demeure de ses

(1) Il donne cette épithète à la France, dans sa lettre au Chancelier de l'Hôpital. T. IX, p. 131.

pères, le calme et la vertu. Quelle est donc sa vanité, son ambition? Il n'en a point d'autre que d'être utile à ses semblables, d'observer le cœur humain pour mieux les instruire, de vivre ignoré, mais tranquille, au fond de sa retraite (1).

Qu'il est doux pour l'homme paisible et simple comme lui de l'accompagner dans ce séjour, où loin des partis et des guerres civiles, sans inquiétude, *sans querelle ni procès*, il coule des jours VIII, 210.
fortunés entre sa famille et ses livres! Il fait son premier plaisir de l'étude : chasser, jardiner, Ibid. 19.
bâtir, ces amusemens des vieux gentilshommes, sont pour lui sans attraits; et dès qu'il peut se dérober au commerce du monde, aux affaires domestiques, il profite de ces précieux instans pour méditer, lire, ou dicter des *Essais*. Suivons-le dans sa *Librairie :* nous le pouvons, car il nous VII, 77.
y conduit lui-même. C'est le seul lieu qu'il tâche de soustraire *à la communauté et conjugale et* Ibid. 79.
filiale et civile; c'est là que, charmé d'être à soi, il passe *la plupart des jours de sa vie et la plu-* Ibid. 78.
part des heures du jour à s'étudier en silence, à converser avec lui seul ou avec ses auteurs chéris. Remarquez-vous sur le premier *pupitre* ce livre *qui nous a relevés du bourbier*, ce livre dont il III, 339.
remercie plus d'une fois Jacques Amyot, son ami, de lui avoir facilité la lecture, et qui porte à son frontispice : *c'est mon homme que Plutarque?* IV, 100.

(1) *Toute la gloire que je prétends de ma vie, c'est de l'avoir vécue tranquille.* T. V, p. 398.

Il a rempli ses Essais de la substance de cet auteur, et si les pédans l'injurient, c'est sur
IV, 74. le nez de Plutarque que tomberont leurs *nazardes*. Sénèque est toujours à côté de lui, Sénèque qu'il aime à lui comparer (1). Viennent ensuite les Mémoires de César, Tacite, les œuvres philosophiques de Cicéron; et ces poëtes, dont il cite avec tant de goût les idées morales ou riantes, Catulle, qui devait lui plaire par sa touchante simplicité; Lucrèce, dont il nous entretient souvent, parceque son poëme fait penser; Virgile, qui l'enchante par son style; Horace, qui lui ressemble par son penchant à jouir de la vie. Il rencontre moins de richesses parmi les modernes; mais le génie des auteurs du Roland et de la Jérusalem, le sel de Boccace, la véracité de Guichardin, la naïveté du sire de Joinville et de Philippe de Commines, les Mémoires du bon Froissard, de Monstrelet et de Brantôme, l'enjouement satyrique de Rabelais et de Marot lui font passer quelques heures d'amusement : et c'est l'amusement surtout qu'il cherche dans l'étude. Il ne prétend pas à la doctrine, il n'a pas l'ambition
II, 316. *d'apprendre à la postérité la mesure des vers de Plaute, ou la vraie orthographe d'un mot latin*. Il ne veut point pâlir sur les livres; il vole

(1) Voyez le parallèle de ces philosophes, T. IV, p. 90, et leur apologie, T. VI, p. 171. Il s'indigne qu'un protestant ait comparé à Sénèque le cardinal de Lorraine, et que Bodin ait soupçonné la bonne foi de Plutarque.

de l'un à l'autre, il les parcourt, il les effleure; mais il revient toujours aux anciens : il y trouve bien mieux ce qu'il désire, il s'y trouve lui-même.

De cette *Librairie* solitaire, où il goûtait une satisfaction si pure, transportons-nous avec lui dans l'intérieur de sa famille : nous le voyons, longtems après la mort de son père, rendre encore à sa mémoire les hommages reconnaissans de la piété filiale; nous le voyons, chez un peuple où l'on commençait à rougir d'aimer sa femme, *aimer* (1) *la sienne à la simple façon du vieil âge;* nous le voyons élever sa fille Léonore (2) avec la tendresse éclairée et *la sévère douceur* II, 95.
qu'il recommande. Il méritait d'être heureux; il le fut, tant que les discordes intestines n'arrivèrent pas jusqu'à lui. La naissance de la Sainte Ligue aurait pu l'effrayer; mais elle n'annonça pas d'abord ce qu'elle fut par la suite. Il était accoutumé à ce conflit des religions; comme il n'y avait jamais pris part, jamais il n'en avait souffert; et les édits de pacification réitérés par le Roi de France, l'autorisation même du faible Henri III, qui se déclara le chef du parti, contribuèrent sans doute à le rassurer. Il ne craignit donc pas de s'éloigner de sa famille; il espérait que les eaux minérales guériraient peut-être, ou du moins soulageraient la maladie, qui le tourmentait depuis

(1) *Lettre de Montaigne à Madamoiselle de Montaigne, sa femme.* T. IX, p. 128.

(2) Ses autres enfans moururent jeunes.

longtems; il avait surtout le plus vif désir de voyager, et il partit pour l'Italie. Tous les hommes étaient ses compatriotes : affligé des mœurs qu'il avait sous les yeux, il voulait examiner celles de ses autres concitoyens; et bien différent de ces
VIII, 123. voyageurs sans idées, *qui ne prennent l'aller que pour le venir*, il répondait à ceux qui lui deman-
Ibid. 80. daient la raison de son départ : *Je sais bien ce que je cherche*. Il cherchait des hommes : nous allons voir s'il en trouva. Mais lorsqu'il abandonnait ce qu'il avait de plus cher avec tant de sécurité, dans un moment où l'on paraissait devoir jouir d'une paix stable et profonde, pouvait-il se douter qu'un jour ce même château, qu'il laissait sans défense,
V, 382. serait environné des troupes des factieux, et, toujours ouvert à tous les partis, ne serait respecté qu'à cause de la vertu du possesseur; que le voisinage entier, en proie aux cruautés et aux brigandages de la guerre, viendrait y demander un asyle
VIII, 76. mal assuré; que lui-même *il serait pressé jusques dans son ménage et repos domestique?* Heureusement cette époque était encore éloignée, sa province fut tranquille pendant son absence.

On savait de Montaigne qu'il aimait passionnément les voyages (1) et qu'il avait voyagé; on

(1) Consultez le Chap. 9 du Liv. III, T. 8, *passim*, mais spécialement pag. 84, jusq. 124. On y voit que la première chose dont il s'inquiétait en arrivant dans un endroit quelconque, c'était, s'il pourrait *y mourir à son aise*. Diutiùs nemo philosophatus est.

s'étonnait qu'un homme qui aime tant à observer, et surtout à rendre compte des impressions que les objets font sur lui, n'eût laissé aucun monument dans un genre si analogue à son génie. Enfin cent quatre-vingts ans après sa mort, on découvrit parmi les vieux papiers de sa maison le manuscrit de son *Journal*. Il n'a pas été reçu avec la sensation qu'aurait dû produire le Journal d'un Voyage de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne; et cet ouvrage informe, mis au rebut par l'auteur, ne semble pas d'abord mériter un autre accueil. C'est une suite de détails fastidieux sur sa santé, qui l'occupe entièrement, et sur des eaux minérales, dont il décrit les effets avec un soin minutieux. Cependant, au milieu de ce fatras en mauvais style, dicté d'abord très-négligemment à un valet, continué ensuite non moins négligemment par l'auteur, qui le finit en italien souvent fautif, on admire, dans quelques morceaux épars, l'énergie du grand écrivain; et ces détails mêmes, trop puérils et trop multipliés, nous font connaître, avec son esprit, les coutumes et les préjugés de son temps; on y remarque aussi des passages qui intéressent la politique, l'histoire et les arts. Si j'en parle donc, ce n'est pas comme d'un ouvrage de Montaigne, qui n'avait pas besoin de ce nouveau titre, c'est comme d'une source de renseignemens utiles sur son caractère et sa vie. En voyant ce qui appelait son attention, ce qu'il

louait, ce qu'il blâmait, on voit ce qu'il était lui-même.

Je me garderai bien, en le suivant dans sa route, de l'accompagner fidèlement aux eaux de Plombières, de Bade et *della Villa* (1). Ses boissons, ses douches, ses précautions diététiques ne sont du goût de personne. J'aime à voir le voyageur philosophe, et non le voyageur malade; j'aime à le voir, au milieu des bons Helvétiens, franc et modeste comme eux, se faire un plaisir
VIII, 121. d'embrasser leurs usages : *car chaque usage a sa raison.* Il se croyait volontiers dans sa patrie sur le sol de la liberté. Il passe en Allemagne, et ne s'y trouve pas plus étranger qu'en Suisse : le nom de *Cosmopolite*, qu'on a tant prodigué, ne peut convenir qu'à de tels hommes. Dans le pays de la simplicité, loin de mépriser, ainsi que beaucoup d'autres, la pauvreté vertueuse, il en imite les façons et les coutumes, et soupe gaiement avec les bourguemestres de Schaffouse; dans le pays de la controverse, il dispute, il argumente avec des docteurs *Martinistes*, Zuinghiens, Calvinistes, Ubiquitaires : car tout alors était docteur. Il ne voyage pas froidement, ce qui est nouveau le frappe; et comme il se hâte de nous apprendre ce qu'il sent, nous sommes de moitié dans son enthousiasme.

Les nouvelles inventions dans les arts méchaniques, les découvertes utiles fixaient principale-

(1) Près de Lucques. On les nomme seulement, *i Bagni.*

ment l'attention d'un voyageur, qui, en se moquant des travers de ses semblables, aimait à rencontrer des preuves de leur industrie. Sa pensée généreuse embrassait l'humanité toute entière : combien devait-il admirer ce qui pouvait contribuer au bonheur des hommes et diminuer leurs besoins! Mille objets, qui nous paraîtraient maintenant peu remarquables, l'étonnent et l'intéressent; la moindre découverte était alors un bienfait.

A Florence, l'imprimerie des Juntes n'attira pas moins ses regards que le palais Pitti et les prodiges de Michel-Ange; il y trouva le Testament de Boccace, triste monument de sa pauvreté. Celui qui avait reproché à son siècle l'indigence et la mort II, 273.
de Lilio Giraldi et de Sébastien Castalio, ne put s'empêcher de verser des larmes sur le sort de l'auteur charmant du *Decamerone*. Une course de chars, dont il fut témoin dans la même ville, l'émut et l'attendrit en lui rappelant de grandes idées : il crut revoir les jeux antiques de la Grèce et de Rome. On s'efforçait en Italie de faire revivre tous les usages des beaux siècles, et ce goût devait être celui de Montaigne.

Durant son séjour dans la petite République de Lucques, dont il aime mieux la simplicité que le luxe et la corruption de Venise, on partage l'intérêt qu'il prend à la pauvre *Divizia*, paysanne improvisatrice, qui faisait des vers en son honneur; on rit avec lui de la plaisante maladie de cet homme, qui rendait du vent par la bouche et par les oreilles;

mais on rit encore plus, lorsque, dans une grave consultation de médecins, les Docteurs viennent prier l'auteur des Essais de vouloir bien entendre leurs avis, résolus de s'en rapporter à sa décision. *Mene rideva fra me stesso*, dit-il; nous n'avons pas de peine à le croire. Si la Faculté avait consulté Molière, Molière s'en serait-il fâché? Il aurait donné, je pense, une de ses bonnes scènes, pour jouir d'une pareille comédie.

Mais c'est à Rome surtout qu'il faut étudier la surprise et les sensations de Montaigne; c'est dans cette ville, si féconde en souvenirs, que pendant un séjour de cinq mois, il put considérer à loisir le vaste ensemble des arts et des mœurs. Cependant, malgré la Bibliothèque du Vatican et ses précieux manuscrits, parmi lesquels il distingue son cher Plutarque, malgré tous les chefs-d'œuvre, qui commençaient à embellir de nouveau cette vieille reine du monde, le majestueux monument de Saint-Pierre, la pompe des cérémonies religieuses, et tout l'éclat d'une cour, si brillante sous le pontificat de Grégoire XIII, Rome ne lui inspire que des regrets, et ce qu'il y trouve est effacé par ce qu'il aurait vu quinze cents ans auparavant: la vraie grandeur de cette ville est dans le passé.

Qu'on se représente Montaigne, un philosophe
II, 128. dont *les remuemens* étaient si *fermes* et l'imagination si puissante, Montaigne, mûri par l'expérience et les années, qui, l'oreille encore étourdie des magnifiques descriptions des auteurs an-

ciens et des voyageurs modernes, plein de Tite-Live, de Cicéron, de Plutarque, mais pénétré bien plus de l'effrayante pensée des vicissitudes humaines, vient s'asseoir au déclin du jour sur les débris de Rome (1). Il parcourt d'un regard les sept monts qu'elle enferme dans ses murs, et ils ne sont plus pour lui que d'humbles collines : les siècles en ont abaissé la hauteur. Les ruines d'un seul temple (2), *dont on voit encore la chûte toute vive*, lui paraissent remplir la moitié d'une de ces montagnes ; et sur cette montagne, s'il en croit l'antiquité, s'élevaient vingt-cinq ou trente temples. La montagne s'est-elle donc affaissée, ou Rome était-elle moindre que la pensée du contemplateur ? Non, Rome était grande : *c'est le monde*, selon lui, *c'est le monde ennemi de sa longue domination*, qui, après avoir *brisé et fracassé toutes les pièces* d'un si vaste corps, par horreur pour ce cadavre, tout *renversé*, tout *mort*, tout *défiguré* qu'il était, *en avait enseveli la ruine même*. D'un côté, ses regards s'étendent sur le *Monte Savello, qui n'est autre chose que la ruine du théâtre de Marcellus* ; de l'autre, sur le Mont Testacé, formé d'un immense amas de tuiles et de débris d'édifices. A trente pieds sous terre, on trouve encore des restes d'anciennes

(1) Voyez sur cette ville, *dont la ruine même est glorieuse et enflée*, le Chap. IX du 3e Livre, T. VIII, p. 154-158.

(2) Celles du temple de la Paix, bâti par Vespasien.



rues, et c'est *sur les brisures mêmes des vieux bâtimens*, comme les a dispersés la fortune, qu'on assied les fondemens des palais modernes. Quelle image! L'observateur, qu'une foule de réflexions vient assaillir, s'arrache au présent, et n'admire que ce qui n'est plus. Son âme s'élève, et tout ce qu'il voit lui semble petit: les bâtimens, quelque beaux qu'ils soient, que cette *Rome bâtarde* va sous ses yeux *attachant aux antiques mesures*, il les compare à ces nids que *les moineaux et les corneilles vont suspendre aux voûtes et aux parois* des temples ruinés. Comme cette idée est glorieuse pour Rome antique! Partout il essaye d'en saisir quelques vestiges: mais Rome, dit-il, *n'a plus rien qui tombe sous les sens; et cette science qu'il en a, est une science abstraite et contemplative*. Il cherche le Capitole, et il ne le trouve pas; il voit le Vatican, et il cherche Rome. A ses pieds coule ce Tibre, ce fleuve de mystère et de prodiges, à qui le destin a donné et retiré l'empire du monde: il lui demande où sont les héros qu'il a vus sur ses bords. Le Tibre roule tristement ses flots esclaves, et le philosophe regarde autour de lui: l'ombre même de Rome, le Tibre, sa gloire, tout disparaît. Il ne voit plus qu'une ville superstitieuse et pusillanime, sans activité, sans commerce, sans énergie; où tout est palais et jardin de plaisance; *une ville toute cour et toute noblesse, où chacun prend*

sa part de l'oisiveté ecclésiastique..... et je l'entends s'écrier : Rome toute entière a péri, il n'en reste pas même le tombeau.

Et moi, ne puis-je pas dire : Rome toute entière se relève. O Scipion ! O César ! que vos mânes longtems affligés se consolent : le Génie Romain vient de renaître dans un autre vous-même, et votre patrie sera encore digne de vos grands noms. Le torrent des siècles et des barbares en avait *enseveli* jusqu'à *la sépulture :* un seul homme, un héros a parlé, Rome est debout (1).

Montaigne, livré à ses regrets sublimes, indique très-rapidement les statues, les tableaux, les édifices ; mais vous en concluriez à tort qu'il manquait de goût. Cet appareil fastueux, ces simulacres inanimés ne satisfont point un voyageur comme lui : peu lui importe *combien de pas a Santa* II, 56.
Rotonda ; il veut *frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui ;* c'est l'esprit des nations, c'est la nature elle-même qu'il veut contempler.

Dans cet examen réfléchi qu'il faisait des peuples, ses premiers regards se tournaient presque toujours sur les femmes. Il était Français. Aux bains *della Villa*, il donne un bal et distribue des prix aux jeunes Lucquoises, avec toute la délicatesse et la galanterie de sa nation. Ce n'est pas sans plaisir qu'on retrouve dans les mœurs et les manières du Chevalier de Saint-

(1) Ecrit au commencement de 1810.

Michel (1), quelques traces de cette ancienne chevalerie, qui servait avec un égal amour Dieu, le monarque et les dames (2).

De plus hautes spéculations l'appellent. En traversant l'Allemagne, il avait observé déjà l'adresse cauteleuse des Jésuites, et le pouvoir excessif qu'ils commençaient à s'arroger (3). A Rome, il avance hardiment, que si les desseins de cet ordre continuent, jamais aucune société, aucune confrérie n'aura produit d'effets semblables : *c'est*, dit-il, *une pépinière de grands hommes en toute sorte de grandeur; ils possèdent tantôt toute la chrétienté*. Et l'évènement a justifié ses craintes. Rome était soumise au joug de ces heureux tyrans, ou de ceux qu'ils gouvernaient. A peine y a-t-il mis les pieds, on examine, on confisque ses livres. Il crie à l'injustice, et s'é-

(1) Il fut nommé Chevalier de cet ordre par Charles IX. Les Guises l'avaient tant prodigué, qu'on finit par l'appeler *le Collier à toutes bêtes*. Montaigne s'en plaint Liv. II, Chap. 7, T. III, p. 386 et suiv.

(2) Il étudie surtout à Venise, à Rome, à Florence, cette belle moitié du genre humain; mais il y voit peu de femmes qui lui plaisent. Il préfère aux beautés d'Italie cette grâce, ce charme secret, ce *je ne sais quoi*, qui ne se trouve qu'en France.

(3) Les Foulcres, fameux négocians d'Augsbourg, après la mort d'un de leurs parens, leur avaient donné trente mille florins comptant, à condition qu'ils le tireraient du purgatoire. Dernièrement encore, ils avaient obligé les prêtres de Kinief à chasser leurs concubines; en vain ceux-ci avaient réclamé l'autorisation de l'usage, qui rendait tout légitime : il fallut obéir.

tonne d'être forcé de regretter la liberté despotique du gouvernement Vénitien; mais il est consolé, quand il voit traîner en prison le général des Cordeliers, qui, trop véridique pour le siècle et le pays où il vivait, dans un sermon en présence du Pape et des Cardinaux, avait accusé le faste et l'oisiveté des prélats de l'Eglise. Il jette aussi un coup d'œil sur les Juifs. Les Juifs, les ordres religieux, les prélats, les hommes enfin étaient à peu près de son temps ce qu'ils ont toujours été; mais il n'y avait peut-être que lui, qui les vît ce qu'ils étaient.

Une cérémonie, quelle qu'elle soit, est le tableau vivant des mœurs : d'une circoncision, comédie très-grimacière et très-longue, il se rend à un exorcisme. Le possédé tout transi, retenu fortement par un licou, est à genoux devant l'autel. Le prêtre, à côté de lui, tantôt lit des oraisons, tantôt donne au patient des coups de poing, ou lui crache au visage : et Montaigne est auprès d'eux, qui pense à plus d'un chapitre des Essais. *Lo spiritato*, dès qu'on lui présentait *la Custode* (1), ne manquait pas de grincer les dents et de tordre la bouche. Il déraisonnait, il disait mille extravagances; les unes étaient de lui, le Maudit lui inspirait les autres. *Il ramachait parfois ce mot*, si fata volent (2), *car il était notaire, et savait un peu de latin*. Enfin, après maintes folies de

(1) Le Saint Ciboire, ou *Corpus Domini*.

(2) Quel mot diabolique! *Non conceditur*. V. les notes p. 1.

l'ensorcelé, après maintes conjurations de l'exorciste, celui-ci, qui connaissait à ne s'y pas tromper, les noms, les divisions, les priviléges des diables, et sans doute aussi le moyen de les chasser, déclare à l'assemblée que l'esprit malin est parti. Le peuple Romain croit, et s'en va; mais Montaigne ne vit pas sortir le diable (3).

Combien de fois, entouré de si étranges scènes, de dut-il pas s'écrier : O homme, dis-moi donc ce que tu es? Lui seul pouvait se répondre à lui-
VIII, 167. même : *le badin de la farce.*

Je passe les excommunications du Jeudi saint, *qui faisaient rire bien fort*, dit Montaigne, *les Cardinaux de Médicis et Caraffa;* la cérémonie de la *Sainte-Face*, où il vit aussi une *spiritata*, qui criait et se tordait les mains; la sanglante procession des Pénitenciers, qui se déchiraient à coups de fouet pour de l'argent, barbare singerie, qu'il est bien loin d'approuver, et que même il n'entend pas : je me hâte d'arriver à sa présentation au Pape, cérémonie plus imposante, dont il n'oublie aucun détail. Quoi de plus intéressant pour l'histoire que le portrait de Grégoire XIII, tracé par un contemporain, par un témoin oculaire? Au milieu des grandes qualités qu'il lui accorde avec justice, on démêle assez clairement que ce Pape était trop docile à Hugues Buoncompagno, son fils, et trop zélé fauteur du Népotisme. Sa Sain-

(1) S'il l'avait vu, assurément il en aurait fait le portrait dans ses Essais, où il parle de tout.

teté, peut-être par considération pour un gentilhomme (1), haussa un peu le bout du pied, quand Montaigne le baisa : en faveur auprès d'elle, et nommé bientôt citoyen Romain par son *autorité*, il ne tarda pas à recouvrer ses livres. Les Essais avaient été *châtiés selon l'opinion des Docteurs Moines*. Le maître du sacré palais (2), qui ne sachant pas notre langue, n'avait pu entendre l'ouvrage, ne l'avait jugé que sur le rapport d'un *frater* Français, qui probablement ne l'entendit guère plus. Outre certaines expressions mal sonnantes, les principaux griefs étaient d'avoir loué l'empereur Julien (3), d'avoir cité des poëtes *hérétiques*, d'avoir condamné (4) comme une cruauté les supplices *au delà de mort simple;* enfin, après quelques autres animadversions, d'avoir usé du mot de *fortune* (5), spécialement défendu. Mais lorsque Montaigne partit de Rome, le dit *Maestro* le pria lui-même de n'avoir point égard à la censure de son livre : conseil que l'auteur censuré a très-bien suivi; seulement il lui recommanda de retrancher le mot de *fortune* : ce que Montaigne

(1) Il lui fut présenté par l'ambassadeur de France, avec M. d'Estissac, son compagnon de voyage.

(2) Dominicain, nommé *Sisto Fabri*.

(3) Liv. II, Chap. 19. Shaftesbury, et après lui Voltaire, ont fait le plus grand éloge du même empereur.

(4) C'est l'opinion de Beccaria, *Des délits et des peines*.

(5) Montaigne consacre à la Fortune des chapitres entiers. Liv. I, Chap. 33. Voyez aussi sur le *fatum* et le fatalisme, T. VI, p. 135, et T. VII, p. 38.

a oublié. Ils se quittèrent contens l'un de l'autre; et Montaigne trouvait le dit *Maestro* fort *cardinalable*.

Il se plaisait à Rome, dont l'air lui était propice, lorsqu'on lui fit savoir (1) que pendant son absence il venait d'être élu Maire de Bordeaux. Les Italiens pleurèrent son départ; les Français leur étaient chers depuis longtems : à Florence, dit-il, *leur mémoire est en si grande affection, qu'on ne leur en fait guère souvenir que les larmes ne leur en viennent aux yeux*. Montaigne, d'après l'idée que nous nous sommes formée de lui, devait être adoré de quiconque l'approchait. Il fut lié avec tous les personnages illustres qu'il trouva dans ces contrées (2); et c'est en écrivant des bains de Lucques au célèbre d'Ossat, depuis Cardinal et habile négociateur, qu'*il tomba, en un pensement si pénible de M. de la Boëtie, et y fut si longtems sans se raviser, que cela lui fit grand mal.* Il y avait dix-huit ans que La Boëtie n'était plus! Mais leur amitié subsistait, puisque Montaigne vivait toujours. Non, excellent ami, je ne traiterai pas

(1) De Thou se trompe en écrivant : *Dùm Venetiis esset.* Hist. Lib. CIV.

(2) Il vit à Venise M. de Ferrier, ambassadeur du roi Henri III; à Rome, M. d'Elbène, ambassadeur du même prince; le fameux jésuite Maldonat, Marc-Antoine Muret, son ancien précepteur, dont il ne parle qu'avec admiration et respect; à Pise, le médecin Cornacchino, inventeur de la poudre Cornachine ou *Pulvis de tribus*.

de roman ton beau chapitre sur l'amitié : ta vie entière nous prouve que tu l'as puisé dans ton cœur (1).

Montaigne était un de ces hommes rares, que les honneurs viennent trouver. Il préférait aux honneurs le repos et la jouissance de soi-même. *On peut*, disait-il, *se prêter à autrui, mais il* VIII, 168.
faut ne se donner qu'à soi, et il sentait qu'on doit se sacrifier quand on gouverne. Il voulut donc refuser d'abord la charge de Maire, qui était *la première de la province* (2), et qui fut exercée avant et après lui par des Maréchaux de France; mais un ordre exprès de Henri III le força de l'accepter. Je ne m'arrêterai pas à cette partie de sa vie, qui nous le montre d'ailleurs tel que nous le connaissons : *toutes actions publiques* Ibid. 218.

(1) Je me suis étendu sur les voyages de Montaigne ; mais j'ai cru que l'analyse d'une relation authentique, dictée ou écrite par lui-même, et dont peu de personnes ont maintenant le courage de dévorer les longueurs, intéresserait les amis de la philosophie. La retrancher ou la négliger, c'est, je pense, ne le faire connaître qu'imparfaitement. Il faut juger un écrivain par tous les monumens qui nous restent de lui, bien plus encore par ceux où il a dû se trahir davantage. Or un ouvrage informe, écrit sans art, sans étude, et qui n'a pas été fait pour être publié, est le plus fidèle portrait de son auteur : c'est là qu'on *le surprend en son à tous les jours*. Qui ne vou- VI, 126.
drait avoir toute la vie de Montaigne écrite de la sorte, même avec plus de radotage et de négligence? Je serais le premier à la lire, sauf à m'ennuyer quelquefois.

(2) ... *Quæ dignitas primaria provinciæ proceribus atque adeò præfectis defertur.* Thuan., *loco citato.*

sont sujettes à incertaines et diverses interprétations; car trop de têtes en jugent (1). A une
VIII, 220. époque de malheurs et de troubles, *où tout le monde était convaincu de trop faire*, il s'occupa de la *chose* plus que de l'*apparence*, et se contenta de maintenir dans la ville la paix et le bonheur. Cette administration paternelle déplut
Ibid. 221. sans doute aux turbulens et aux factieux; *s'ils n'oyent du bruit, il leur semble qu'on dorme.* Mais cette modération prudente, ce calme ferme et inébranlable, qui avait préservé les Bordelais des horreurs d'une guerre civile, les remplit de tant de vénération pour Montaigne, qu'ils le continuèrent dans sa charge après ses deux années de gestion, et ne le virent enfin s'éloigner d'eux qu'avec tous les regrets de la reconnaissance et de l'amour.

C'est environ ce temps qu'il partagea lui-même de plus près les maux de l'Etat. Jusqu'alors il avait joui d'une vie tranquille; mais on eût dit que le ciel eût voulu lui faire expier sur la fin de ses jours et cette félicité, qui semblait insulter à l'infortune générale, et les honneurs dont ses concitoyens l'avaient comblé. Le poison de la Ligue avait fermenté dans les cœurs, et le fanatisme, qui tout à l'heure allait armer Jacques Clément contre Henri III, et qui peut-être méditait de

(1) On peut voir dans son ouvrage (Liv. III, Chap. 10.) les reproches qu'on lui fit de son temps sur sa conduite pendant sa Mairie, et les sages réponses qu'il y oppose.

loin l'assassinat du Roi de Navarre, ensanglantait déjà toutes les parties de la France. Les monstres, qui s'appelaient alors les Zélés, portèrent leurs vues hostiles jusques sur la retraite de l'homme généreux, qui plus d'une fois avait été leur bienfaiteur. Amis, ennemis se réunirent, pour l'inquiéter sans cesse; il fut tour à tour le jouet de toutes les factions (1) : *au Gibelin, j'étais* VIII, 283.
Guelphe; au Guelphe, Gibelin. Triste exemple des calamités qui affligeaient notre aveugle patrie! *Il est de la Ligue,* disait le Réformé, *car il ad-* Ibid. 195.
mire la grâce de M. de Guise. L'activité du Roi de Navarre l'étonne, disait le partisan de la Sainte-Union, *il est Huguenot. Il trouve ceci à dire aux mœurs du Roi,* ajoutait un protégé des *favoris* (2), *il est séditieux en son cœur.* Tels étaient les vains prétextes dont chaque parti colorait ses brigandages; et le père de ses vassaux, l'ami et l'apôtre de l'humanité, *se coucha* Ibid. 75.
mille fois chez lui, imaginant qu'on le trahirait, qu'on l'assommerait cette nuit-là, et composant avec la fortune que ce fût sans effroi et sans langueur. Tous les fléaux semblaient conspirer contre lui : la peste vint affliger les environs de sa demeure, il s'enfuit avec sa famille; mais les fléaux qui ne venaient que du ciel, étaient moins à craindre que les fureurs des hommes.

(1) Voyez surtout T. VIII, p. 330, jusqu'à la fin du chapitre.

(2) On sait que le règne de Henri III fut appelé *le règne des favoris*.

Croirait-on qu'au milieu de ces troubles et de ces revers, il composa une partie du troisième livre de son immortel ouvrage? C'est peut-être dans ce livre qu'il pense le plus souvent à lui: il vieillissait, et il était malheureux. Mais quelle étonnante variété! quel homme et quel caractère! Il vient d'écrire ces pages, remplies de l'indignation et de la douleur d'un bon citoyen; et soudain il change de ton, il raille avec son enjouement inconcevable nos sottises et nos ridicules, il s'abandonne à sa gaieté naïve, et il oublie que les Ligueurs ou les Huguenots sont à ses portes.

C'est à son retour de Paris, où il avait donné au public ce nouveau livre, et adopté la demoiselle de Gournay sous le nom de sa fille d'alliance, qu'il s'arrêta quelque temps à Blois, où se tenaient les États-Généraux. Mais s'il n'avait vu à Paris que des séditions, il ne vit à Blois que des assassinats. L'année suivante, Henri III fut assassiné lui-même: les crimes ne coûtaient rien à la lâcheté, au fanatisme. Montaigne dut être épouvanté de l'avenir qui semblait menacer la France, et il n'eut pas le temps de voir se réaliser le juste espoir qu'il avait conçu de Henri le Grand: il mourut la troisième année de ce beau règne. Il n'est pas besoin de dire que sa mort fut digne de lui.

Embrassons maintenant d'un coup d'œil et cette vie philosophique et les ouvrages qui l'ont illustrée. Au commencement du seizième siècle, il naît

un génie extraordinaire : étonné de la scène où il paraît, il n'y trouve que des hommes masqués, des opinions et des mœurs factices ; il voit ses concitoyens se plonger dans tous les vices qu'entraîne la superstition, se battre pour des chimères, s'efforcer de ne pas ressembler à des hommes. Le philosophe veut être lui-même ; il se délie, autant que l'honneur le permet, de tout ce qui l'attache à une patrie imbécille et coupable. En vain l'ignorance et le faux zèle l'entourent de leurs forfaits ; en vain les clameurs des factions retentissent à ses oreilles : il se recule dans l'antiquité, il vit avec les grands hommes qui ne sont plus, il se fait une patrie idéale, où il puisse être vertueux et paisible. Il n'a donc que les vertus de la nature ; et ses ouvrages qui renversent, avec l'unique secours du bon sens, toutes les erreurs de convention, toutes les folies de son siècle, en sont à peine entendus : c'est pour l'avenir qu'ils sont écrits, et pour un avenir éloigné ; car les fausses idées ne se dissipent que lentement. Tant que leur règne a duré, on a dû regarder Montaigne comme un *ignorant hardi* (1), comme un sophiste captieux, et même comme un ennemi de la religion. Il y a eu des temps où l'on n'aurait pu faire que la moitié de son éloge ; mais l'époque est venue, où nous pouvons ajouter au titre de grand écrivain, qu'on lui accordait, le titre plus glorieux de grand philosophe.

Cependant il a si bien réussi à ne paraître ni

(1) Ainsi l'appelle Joseph Scaliger.

imposant ni sérieux, que tout le monde prétendait le juger; mais ses plus illustres critiques avaient bien des raisons pour le juger mal. L'auteur profond de la *Recherche de la Vérité*, le R. P. Mallebranche est peut-être celui de tous qui a le moins saisi son mérite: comment un Cartésien décidé, un penseur subtil à systêmes et à méthodes, qui, par suite de ce même esprit d'illuminé, dont il était la dupe, proscrivit l'imagination en se livrant à la sienne, ne se serait-il pas élevé contre un philosophe téméraire, qui secoue à chaque instant le joug de la méthode, qui foule aux pieds toute espèce de systême, qui enfin n'a d'autre loi que sa raison? Il l'accuse (1) de persuader, non par ses argumens, mais par son imagination, et *de ne pas faire avec ordre les déductions de ses principes*. Sans doute il suivrait cette marche pour mieux s'entourer de ténèbres, s'il élevait un systême; mais il ne s'occupe qu'à renverser ceux qu'on a faits, ceux mêmes qu'on pourra faire : voilà son tort auprès du censeur. Avait-il aussi besoin de l'accuser de pédantisme? Montaigne pédant! On ne s'y attendait pas. Il prouve l'absurdité des erreurs de son temps, par des raisonnemens clairs et faciles, par des anecdotes bien choisies, par des citations originales, et laisse là toutes les formules scholastiques: le pédant! Il a une imagination libre et vigoureuse, qui ne peut souffrir les

(1) *Recherche de la Vérité*, Liv. II, Part. 3, Chap. 5.

chaînes de l'ignorance : le pédant ! *Le tour* (1) *vif et naturel qu'il donne à ses pensées* entraîne et séduit le lecteur qui a le malheur de l'entendre ; il écrit bien, mais il persuade encore mieux : le pédant ! Je ne reviens pas sur le reproche de vanité ; mais ce n'est pas le dernier de l'Oratorien. Lui qui voyait *tout en Dieu*, était-ce en Dieu qu'il avait vu que les Essais ne sont qu'*un tissu de traits d'histoire, de petits contes, de bons mots, de distiques et d'apophthegmes ?* Avouons qu'on y trouve autre chose, et que, lorsqu'on s'aveugle au point de travestir en *ana* un recueil de Traités philosophiques, on ne peut s'égarer davantage en *recherchant la vérité*.

Si l'autorité de Balzac, autrefois si respectable, était de quelque poids aujourd'hui, j'examinerais les jugemens de cet auteur, qui (2) reproche à Montaigne de se livrer à de trop longs écarts, *de quitter souvent le bon pour rencontrer le meilleur ;* et surtout d'avoir mal gouverné la ville de Bordeaux, qui semble avoir été d'un autre avis, puisqu'elle le choisit pour Maire une seconde fois ; je rapporterais aussi les éloges mérités qu'il fait de notre philosophe, qui, selon lui, *a porté la raison humaine aussi haut qu'elle peut s'élever, soit dans la politique, soit dans la morale :* mais je dois me souvenir qu'on oppose à Montaigne un plus grand adversaire.

(1) Propres termes de Mallebranche.

(2) *Dissertations* 19, 20.

Les pieux solitaires de Port-Royal ne pouvaient l'aimer, car il n'aurait pas aimé les Jansénistes; mais copier Balzac, et faire (1) un crime à l'auteur des Essais, de n'avoir pas nommé son clerc, de peur qu'on ne sçût qu'il avait été Conseiller au Parlement; le calomnier sans honte, et lui prodiguer les épithètes de malhonnête homme et d'homme odieux, quoiqu'il ne fût pas Moliniste; donner le nom de *sot* (2) *projet* à l'ouvrage utile et charmant où il nous raconte avec tant de complaisance son histoire domestique, tout ce qui se passe en lui, les qualités qu'il croit avoir, les défauts dont il s'accuse; lancer, pour ainsi dire, les foudres de l'anathême contre ces belles réflexions sur la mort, dont l'étude assidue nous fera comprendre qu'elle n'est rien pour quiconque s'y est préparé, qu'il faut *se dénouer* soi-même de la
I, 166. vie, et que *les plus mortes morts sont les plus saines;* soutenir que celui qui nous donne ces généreuses leçons *ne* (3) *pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre*: n'est-ce pas porter un peu trop loin le délire du rigorisme? Et, quand on apprendra que le sublime, l'infortuné Pascal est l'auteur de ces dernières critiques,

(1) *Logique de P. R.* IIIe Part. Chap. 20. Il n'a pas cité son clerc; mais a-t-il donc tout cité? Il a parlé de son page; mais c'était le nom du moindre domestique, pourvu qu'il fut jeune. On en trouve la preuve dans plusieurs passages de Rabelais. Quelles misérables chicanes!

(2) *Pensées* de Pascal.

(3) Expressions de Pascal, ibid.

ne regrettera-t-on pas qu'au lieu de déclamer contre Montaigne, il n'ait pas corrigé la roideur et l'âpreté de son caractère par l'aimable flexibilité du Pyrrhon moderne, et que cet enjouement délicat, cette philosophie en même temps sage et douce, n'aient pas égayé sa tristesse mystique et sa lugubre mélancolie?

Les plus sévères censeurs de Montaigne ne lui ont jamais refusé la vivacité du génie, le charme et l'originalité du style; quelques-uns d'entre eux, en le blâmant de copier les anciens, l'ont copié lui-même sans scrupule. Mais ses opinions formaient un contraste trop frappant avec les idées reçues, pour être généralement approuvées. La gloire de ces grands hommes supérieurs à leur siècle, qui s'élançent si avant dans la postérité, augmente en vieillissant: plus on s'éloigne d'eux, plus on est à portée de les juger.

Il est vrai qu'il fut à peu près senti par un petit nombre de ses contemporains: Juste-Lipse (1), qui le connaissait mieux que tout autre, fait le plus sincère éloge de sa philosophie, et le surnomme *le Thalès français;* l'estimable de Thou (2) ne craint pas de lui promettre l'immortalité; le théologal Charron s'identifia, en quelque sorte, avec lui, et son amitié fut si vive, son admiration si

(1) Justi Lipsii Epist.

(2) « Vir libertatis ingenuæ, quam Conatus ejus (sic enim *immortalia* sui ingenii monumenta indigitavit) ad omnem posteritatem testabuntur. » THUAN. Hist. Lib. CIV, anno 1592.

désintéressée, que Montaigne lui permit par son testament *de porter*(1) *les pleines armes de sa noble famille*. Le Cardinal du Perron appelait, dit-on, les Essais, *le Bréviaire des honnêtes gens*. Enfin la vertueuse Gournay, qui, sur la lecture du livre de Montaigne, voulut devenir sa fille adoptive, soigna une édition de cet ouvrage, où elle mit une préface qu'elle écrivit elle-même, et elle en offrit la dédicace à Richelieu, qui se fit un devoir de l'accepter. Malgré ces brillans témoignages, malgré l'enthousiasme de ses admirateurs, Montaigne avait encore peu d'influence ; il lui manquait, depuis Charron, ce qui met le sceau à la gloire d'un auteur, l'honneur d'être imité.

Sous Louis XIV, on le lut avec plus de soin, et les écrivains s'enrichirent dès lors par son étude. Je ne parlerai ici ni de La Fontaine, qui a saisi avec autant de bonheur la philosophie naïve de Montaigne dans ses fables, que le sel et la finesse de Rabelais dans ses contes ; ni de Molière, qui, en peignant la morgue et la vanité des érudits, l'ignorance et le pédantisme des médecins, les sottes prétentions des femmes savantes, et plusieurs autres ridicules, semble vouloir rivaliser de sagacité et de profondeur avec le pinceau du philosophe : mais je n'oublierai pas deux écrivains, qui l'ont choisi évidemment pour modèle. Bayle a développé son scepticisme, La Bruyère s'est emparé de son style. L'auteur du *Dictionnaire*

(1) Eloge de Charron, à la tête du livre de la Sagesse, 1607.

Critique suit presque la même marche : il prend une opinion, et, la montrant sous toutes les faces, il la défend, il la détruit ; il élève tour à tour objections contre objections, doutes contre doutes ; ici il discute avec la véhémence et la solidité du meilleur Dialecticien ; là des anecdotes plaisantes ou malignes viennent égayer ou appuyer ses preuves ; et quand il vous a enveloppé d'incertitudes, tirez-vous de ce labyrinthe, il vous y laisse. Comme Montaigne, il se rit de l'homme présomptueux qui veut tout savoir, et lui apprend qu'il faut douter. Il a sa pénétration, son jugement, son adresse. Quelquefois il paraît aussi converser avec son lecteur, il ne dédaigne pas ces petits détails qui nous plaisent toujours parcequ'ils nous font connaître l'homme, il se familiarise, il badine ; mais c'est ici qu'on remarque son infériorité : son style, quoique libre et spirituel, n'a pas la légèreté, la concision, ni surtout l'énergie de celui des Essais. Ce style, aussi flexible que nerveux, c'est dans La Bruyère qu'il faut le chercher, c'est là qu'on en trouvera la perfection. Mais s'il a sur son modèle l'avantage de l'élégance et de la pureté, s'il embellit sa composition de cette régularité savante, de cette finesse d'expression, que la langue n'avait pas et ne pouvait avoir sous Charles IX et Henri III, s'il profite habilement des nouveaux trésors qu'elle lui fournit, il est obligé de regretter ceux que lui interdit l'usage. Enchaîné par les lois arbitraires de l'Académie et par d'autres considérations plus

puissantes, il ne peut se livrer à lui-même ni dans son style, ni dans ses idées; il peint avec art, mais on voit trop qu'il compose. Où sont les grandes conceptions, la liberté, l'abandon de Montaigne? Et quand même l'Académicien, pensionné par M. le Duc, si inférieur sous le rapport de la philosophie, parlerait un langage plus brillant et plus travaillé, Montaigne serait toujours l'original, il serait toujours vrai que La Bruyère est né de Montaigne. Cet ingénieux moraliste ne fut pas ingrat envers son maître, dont il était sans contredit le meilleur juge, et il le défendit contre les plus acharnés de ses critiques, le P. Mallebranche et Balzac. *L'un*, dit-il, *ne pensait pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup : l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles* (1). Il est glorieux pour La Buyère que nous lui devions cette apologie de Montaigne; il est glorieux pour Montaigne de l'avoir méritée de La Bruyère.

Bientôt parurent *la Pluralité* (2) *des Mondes*, et *l'Histoire* (3) *des Oracles:* le prudent Fontenelle s'était mis à couvert derrière les tourbillons dans le premier ouvrage, et dans le second il avait traduit Van-Dale. S'il fut persécuté par des Jésuites, les mêmes idées avaient été soutenues par Montaigne.

(1) Caractères, Chap. I. *Des ouvrages de l'esprit.*
(2) Montaigne, T. IV, p. 432.
(3) Id. T. I, p. 90.

La renommée de ses imitateurs dut augmenter la sienne : car ce n'est pas ordinairement le mérite personnel qui fait les réputations, c'est le mérite de ceux qui disent que vous en avez. On commençait à se fatiguer des querelles sur le Jansénisme et le Quiétisme, et, à travers le nuage des préjugés, on croyait entrevoir que Montaigne avait raison; mais on était encore loin de l'apprécier : trop d'obstacles s'opposaient à son triomphe. L'esprit de parti avec toute sa fureur l'attaquait ouvertement; l'impartialité le défendait en silence. Alors commence un nouveau siècle. Y trouvera-t-il des juges aussi aveugles que ses contemporains, ou des hommes de génie, éclairés par le bon sens? La liberté de penser, depuis longtems captive, va-t-elle reconquérir ses droits? Qui dirigera l'opinion publique? La France balançait encore. Paraissez, grands hommes du dix-huitième siècle! Je remets Montaigne entre vos mains; vous êtes chargés de sa gloire : sa gloire est la vôtre.

Ce changement fut d'abord peu sensible, et ce fut par degrés que le siècle de la philosophie se distingua de tous ceux qui l'avaient précédé. Mais il avait reçu l'impulsion; les esprits se portèrent avidement vers tout ce qui pouvait les instruire. L'homme se demanda compte de ses opinions, il osa s'étudier lui-même : Montaigne devait être son guide. Aussi ne fut-il jamais ni mieux senti, ni plus admiré; il avait enfin des philosophes pour juges.

De tous côtés on invoque l'autorité de ces lois naturelles, dont il avait fait le premier la bâse de ses raisonnemens, et dont on avait trop longtems méconnu la voix. Dignes de marcher sur les pas du vieux moraliste, Vauvenargues et Duclos, dans un style fort et précis, tracent le véritable portrait de l'homme, et lui montrent ses travers et ses devoirs.

L'historien de la nature, Buffon lui-même, développe les pensées de l'écrivain qui se rapproche le plus de la nature. Après lui (1), sa philosophie persuasive nous apprend à ne pas redouter le vain fantôme de la mort, ce dernier présent de Dieu ; et il partage avec Montaigne le beau titre de bienfaiteur de l'humanité.

Les idées vertueuses de Mably sur la politique, les leçons que l'auteur Italien du traité *des Délits et des Peines* donne aux nations sur leurs lois criminelles, sont couronnées par une République amie des lettres, et l'Europe entière applaudit : avant eux, Montaigne avait mérité la couronne.

Que dis-je ? Est-il un homme qui ne l'admire pas s'il connaît *les Lettres Persannes* et l'*Esprit des Lois?* Montesquieu, quel nom, quel défenseur ! Style énergique et hardi, qui ne se nourrit que de choses, métaphores vives et justes, délicat badinage, railleries fines et légères, satyre enjouée, allusions piquantes, voilà ce qu'il a dû sans doute à la lecture de son compatriote. Nous

(1) Montaigne, T. III, p. 360 et suiv.

croyons entendre encore les confidences du gentilhomme, quand nous entendons Usbek et son ami. Et dans cet autre ouvrage de notre grand Publiciste, dans cet ouvrage imposant et immense, où se réunissent pour éclairer les peuples tant de vues neuves et profondes, tant de principes féconds et d'importantes vérités, ne retrouvons-nous pas quelques traces de cette élévation de sentimens, de cette politique sage, de cette morale noble et universelle, qui nous remplissaient à la fois d'admiration et d'amour pour le devancier de Montesquieu? Oui, s'écrierait-il lui-même, c'est de Montaigne que Voltaire et la France auraient dû dire: *Le genre humain avait perdu ses titres; Montaigne les a retrouvés pour les lui rendre.*

Mais quel est ce philosophe modeste, entouré d'enfans, et de mères qui allaitent leurs enfans? Quelle simplicité! quelle noblesse! Il fuit les suffrages du monde, il veut jouir de sa retraite et de lui-même; et sa gloire le poursuit, et de toutes parts on a répété: Honneur à l'homme généreux qui délivra l'enfance des liens qui l'enchaînaient, et réveilla l'amour des plus saints devoirs; à l'auteur d'Émile, à celui dont les leçons éloquentes ont opéré dans le sort du premier âge une révolution salutaire, et fait succéder à la barbarie du pédantisme, le raisonnement et la douceur; à l'auteur d'Héloïse, à celui qui nous dévoila tous les secrets de l'âme des femmes, et nous força d'admirer ce que nous aimions, en peignant avec

tant de feu l'énergie et les grâces de leurs vertus, les grâces mêmes de leurs défauts ; au génie original et sublime, qui ne craignit pas de se montrer tout entier et sans voile aux regards de ses contemporains, hardiesse étrange dont l'auteur des Essais avait donné le seul exemple, et qui ne peut entrer que dans le cœur d'un homme vertueux ; au citoyen de l'univers, au moraliste de tous les temps et de tous les lieux, qui, brisant les trônes injustes, et renversant l'autel ensanglanté de la superstition, proclama sur leurs débris le code impérissable de la loi naturelle ; ajoutons : à l'admirateur, à l'imitateur de Montaigne !

Il semble qu'il n'est rien au-dessus de ces grands témoignages, mais il en est un plus grand encore, ou qui du moins les égale ; et c'est l'homme le plus étonnant que le monde ait admiré, c'est Voltaire (1), l'illustre Pyrrhonien du dernier siècle, que j'ose faire parler pour rendre justice à celui du seizième :

Philosophe aimable, pourrait-il lui dire, console-toi de tes ennemis ; ils n'ont fait qu'augmenter ta gloire. Ton siècle n'a pu t'entendre, le suivant ne l'a pas voulu ; mais tu as préparé, tu as in-

(1) J'exclus toujours la Théologie, c'est le principe de Montaigne. Sans cette restriction forcée, l'intervention de Voltaire, philosophe qu'on ne peut trop blâmer sous tant de rapports, paraîtrait scandaleuse à bien des personnes. Il ne s'agit donc pas ici de la foi divine, mais des spéculations humaines : et il était bon d'en avertir.

struit le mien ; je te dois plusieurs de mes couronnes, et je les partage avec toi. Oui, si après avoir brillé sur la scène et dans tous les genres de la littérature française, j'ai tourné vers l'étude et la satyre des chimères abstraites mon esprit avide de toutes les renommées, si j'ai défendu avec autant de sel que d'audace les droits de l'humanité, de la philosophie ; c'est dans tes écrits surtout que j'avais puisé mon enjouement et ma liberté. J'ai été comme toi Gentilhomme de la chambre et seigneur Châtelain. La France était alors plus éclairée et plus paisible, qu'à l'époque où les docteurs t'accusaient d'hérésie, pour avoir loué les vers latins d'un (1) hérétique, où les Ligueurs te pillaient comme un rebelle, parceque tu aimais cet admirable Henri que j'ai chanté ; cependant notre siècle de fer conservait encore quelques habitudes du bon vieux temps, et j'ai été persécuté comme toi, non par les ennemis du *Béarnais*, mais par ceux de la vérité. Comme toi, je me suis moqué des chaperons et des longues robes, et des *quiddités*, et des *secondes intentions*, et *de l'universel de la part de la chose ;* j'ai fait sentir les abus de nos codes barbares, et l'inhumanité des tortures judiciaires. Je n'ai pas *jugé les opinions par les ans*, VIII, 239.

(1) Théodore de Bèze. C'est la seule accusation grave qu'ait essuyée Montaigne de son vivant : ce qui prouve encore qu'on ne l'entendait pas. Il est vrai qu'on lui reprocha aussi d'être un peu de l'hérésie de *Baïus*, à cause de son Chap. *des Prières*, III, 219 ; mais l'Inquisition n'en sut rien.

mais par leur vraisemblance; et j'ai répété après
VIII, 248. toi qu'*à tuer les gens il faut une clarté lumineuse*
Ibid. 252. *et nette*, et que *c'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif.* J'ai prêché *la tolérance*, et sans me perdre dans les discussions dogmatiques, j'ai loué comme toi l'empereur Julien qui avait des vertus. Indigné de la lecture de vos histoires, où je vous voyais à chaque page vous égorger pour des mots, je me suis prononcé contre les folies du meilleur des mondes possibles avec une chaleur, que tu avais été plus sage de contenir. J'avoue même que je fus quelquefois *songe-creux*: et le plus souvent, que sommes-nous autre chose ici bas? Mais je reprenais ton livre, et je rougissais de ma légèreté, et je jurais de ne plus vouloir pénétrer ce qui est impénétrable, et frappé de l'incertitude des jugemens de l'homme, je disais comme toi: Je ne sais rien, et vous, docteurs, vous tous, mes semblables, que savez-vous? *Pauvres* (1) *marionettes de l'éternel Démiourgos, répétons sans cesse avec Aristote: tout est qualité occulte.* Mais tu n'en conviens pas, *homme chétif*, tu répètes sans cesse: Je sais tout; tu disputes sur les attributs du créateur, sur l'origine et l'essence de l'âme. *Ces questions* (2) *te paraissent sublimes: que sont-elles? Des questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles: qu'est-ce que la lumière?*

(1) Questions sur l'Encyclopédie.

(2) Ibid.

Moins de vanité, plus de scepticisme. Voilà, Montaigne, quelle fut ta doctrine: Bayle après toi en fut le plus grand défenseur, je voulus à mon-tour la faire embrasser à mon siècle; des philosophes se formèrent, dont la main courageuse, armée de ta devise et de ta morale, terrassa l'ignorance et l'hypocrisie. Peut être alors pour la première fois ton mérite fut apprécié; on te rendit toute la gloire dont l'esprit de corps t'avait jusques-là frustré; et ton nom, respecté par l'Europe entière, comme celui du fondateur de la vraie philosophie, fut désormais inséparable du nôtre. Quelque temps encore tu seras poursuivi comme nous par les vaines attaques de l'erreur ou de la calomnie; mais déjà les cris de tes accusateurs ne sont plus écoutés, un jour même leurs imputations mensongères tomberont dans l'oubli, et tes ouvrages vivront avec les miens autant que la langue française et la raison.

SOMMAIRE

DE

L'ÉLOGE DE MONTAIGNE.

Exorde.

PREMIÈRE PARTIE. *L'écrivain.*

1°. Style de Montaigne. Originalité. Verve. Poésie de style. Services rendus à la langue.

2°. Ses idées sur l'éducation et le pédantisme,
sur la religion,
sur la législation,
sur la politique :
Science de l'homme.

3°. Montaigne comparé aux écrivains de son siècle. — Rabelais, Charron.

SECONDE PARTIE. *L'homme.*

1°. Son éducation. Ses premiers ouvrages : Théologie de Raymond Sebon; Œuvres posthumes de La Boëtie, son ami.

2°. Caractère. Vertus. Inconstance et vanité qu'on lui reproche. Sa retraite.

3°. Ses voyages et sa Mairie.

4°. Détracteurs de Montaigne. — Admirateurs et imitateurs.

NOTES

ET

PREUVES.

Pag. 2. ...*toutes les rêveries* subtiles *ou* irréfragables...

COMME les Docteurs figurent souvent dans cet ouvrage, j'indique ici une fois pour toutes le nom et le surnom des plus fameux : *Scot*, Docteur Subtil; *Bonaventure*, Docteur Séraphique; *Thomas d'Aquin*, Docteur Angélique; *Alain de Lille*, Docteur Universel, qui a composé six livres *sur les ailes des Chérubins*, traité burlesque, mis en vers par Alain Chartier; *Alexandre de Halès*, Docteur Irréfragable, et fontaine de la vie.

PREMIÈRE PARTIE.

Pag. 12. ...*la cour de Rome, qui met à l'Index, comme* verba indisciplinata, *les mots de fortune et de destinée.*

DANS les pays où il y avait inquisition, à Rome surtout, il était défendu d'employer le mot *fatum* ou *fata* dans les livres. Un auteur fit imprimer *facta*, et dans l'errata il fit mettre, *facta*, lisez, *fata*.

Un inquisiteur ayant examiné un livre que Naudé voulait faire imprimer à Rome, y censura ces paroles : *Virgo fata est*, et mit en marge : *Propositio hæretica, nam non datur* fatum. La Mothe le Vayer dit tenir cela de Naudé même. MENAGIANA.

La défense était si sérieuse qu'Addisson, dans son voyage d'Italie, lut à Florence, en tête d'un opéra, cette

protestation solemnelle, dont il ne put s'empêcher de sourire : (*I could not but smile*).

PROTESTA. *Le voci Fato, Deità, Destino, e simili, che perentro questo dramma troverai, son messe per ischerzo poetico, e non per sentimento vero, credendo sempre in tutto quello, che crede, e comanda santa madre Chiesa.*

Pag. 14. *Diversion, enjoué, enfantillage, gratitude....*

Une preuve que cette dernière expression vient de
IV, 270. Montaigne, c'est le correctif qu'il y ajoute : *Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre ce mot en crédit)....*

Sur la langue de Montaigne.

Les auteurs du siècle dernier et même ceux du dix-septième (1) ont souvent regretté des expressions de Montaigne, approuvées par le goût, mais réprouvées par l'usage. Nous en avons recouvré plusieurs depuis une quarantaine d'années : la langue, durant cet intervalle, a pris un essor plus libre, et fait de nombreuses acquisitions; mais comme en tout genre la liberté excessive est dangereuse, il serait nécessaire de donner au langage un frein qui le fixât : c'est le travail dont s'occupe l'Académie française.

Parmi les mots qui ne se trouvent plus que dans les Essais ou dans nos vieux auteurs, on pourrait regretter encore :

Abominer, ahanner, anonchalir, appercevance, apoltronir, artialiser, assagir; condiment, conjouissance, courtement; embrouillure, empirement, équanimité; forclos; se gorgiaser; imprémédité, improvidence; inanité, inéloquent; magnifier, mécroire, méfait, mé-

(1) La Bruyère, Chap. XIV, *De quelques usages*; Fénélon, *Lettre à l'Académie sur l'Eloquence*; etc.

morieux; *nihilité*; *pâlissement*, *préambulaire*, *préordonnance*, *procérité*; *ravisement*; *tournebouler*, etc.

Je ne parle pas des tournures vives et originales, qu'il faudrait rajeunir. Ce mérite est presque tout entier de l'écrivain, mais les mots sont de la langue.

Que direz-vous de l'étrange projet d'un M. de Plassac, qui s'avisa, il y a plus de cent ans, de traduire en français un chapitre de Montaigne, le 51e du 1er Livre : *De la vanité des paroles*. Je serais curieux de savoir si le puriste moderne a revêtu de ses belles expressions cette phrase roturière sur le métier de rhéteur : *C'est un cor-* III, 190.
donnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied. A-t-il trouvé un style assez fort pour valoir la faiblesse de celui-ci : L'*éloquence a fleuri le plus à Rome*, *lorsque* Ibid. 193.
les affaires ont été en plus mauvais état, *et que l'orage des guerres civiles les agitait* : *comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes*. Petits grammairiens, gardez-vous de toucher aux productions du génie, qui se flétriraient sous vos mains, et souvenez-vous de ce quatrain de Lainez, qui trouve souvent son application :

Je crois que je deviens puriste,
J'arrange au cordeau chaque mot.
Je suis les Dangeaux à la piste :
Je pourrais bien n'être qu'un sot.

Détails sur les excès du pédantisme et de l'érudition au seizième siècle.

Pag. 18. ... *si* quanquam *doit se prononcer kankam*....

1°. Le savant Ramus fut taxé d'hérésie pour avoir soutenu qu'il fallait dire *quanquam*. Il porta même l'audace jusqu'à rire du péripatétisme. Aussi fut-il une des victimes de la Saint-Barthélemy.

Pag. 18. Baroco, Baralipton *remplissent l'oreille*....

On avait renfermé dans ces vers techniques les dix-neuf modes du syllogisme :

Barbara, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*,
Cæsare, *camestres*, *festino*, *baroco*, *darapti*,
Etc., etc.

Pag. 19. *Jules Scaliger, qui d'ailleurs ne manquait pas d'esprit*....

2°. Il se nommait monsieur Jules César de l'Escale de Bordoms ou Bordonis. V. Bayle, au mot *Vérone*, patrie de Scaliger. Montaigne le cite avec Fernel,
IX, 27. comme médecin, sous le nom de l'Escale. Il n'était pas permis d'être savant sans donner à son nom un air latin ou grec. *Turnebus* avait nom *Tournebœuf* ou *Tournebu*; *Budæus*, Budé; *Philander*, Filandrier; l'*Aretin* (*Aretinus*) Pierre Bacci d'Arezzo; *Hortibonus* ou *Hortusbonus*, Casaubon. *Casau* en Dauphiné veut dire *jardin*. Celui-ci reprit son vrai nom, *Casaubonus*. Le vrai nom du fameux Philippe Melancthon (*μέλαινα χθών*) était Schwartzerd (terre noire). *Sans-malice*, médecin de François Ier, se fit appeler en grec Akakia (*ἀκακία*). Plus récemment, deux Jésuites changèrent leur nom, qui leur semblait ridicule : le Père Annat se nommait le P. Canard (*Anas*), et le P. Commire, le P. Commère.

J. Scaliger appelle toujours Virgile *divinitas Maroniana*, et l'Enéide, *divinum opus*. En récompense, il traite Homère indignement. Il ne déifie que les poëtes latins, il se croyait du nombre; et Stace lui paraît préférable à l'auteur de l'Iliade. Virgile n'ayant plus alors de rival que Stace, l'adorateur donne sans difficulté la première place à son idole. Quand il en vient à ce poëte dans son *Hypercritique*, il recule devant l'idée de juger son Dieu, et lui élève un autel à la tête d'un court chapitre, qu'il intitule : *Aræ Virgilianæ*. Malgré cet aveuglement d'érudit et cette partialité marquée, on

trouve dans sa Poétique des parallèles assez justes de Virgile avec Homère, Théocrite, Apollonius, etc. (1). Rollin y a copié presque mot pour mot son développement du discours de Junon, Enéide, I, 37 (2). Cet ouvrage mérite d'être lu, ne serait-ce que pour juger du goût et des folies de cette époque. Ainsi l'on y verra Scaliger (*Divus* Julius Cæsar Scaliger) dansant la Pyrrhique devant Maximilien :.... » Hanc nos et sæpè et diù coram Divo Maximiliano, jussu Bonifacii patrui, non sine stupore totius Germaniæ, repræsentavimus. Quo tempore aliquandò vox illa Imperatoris : *Hic puer aut thoracem pro pelle, aut pro cunis habuit* (3).

Pag. 19. *Paul Jove rapporte que tous les ans....*

3°. » Andreas Naugerius, nobilis Venetus, quotannis recurrente geniali die, scripta Martialis solemnibus flammis solebat ustulare, Manibus Catulli annuum sacrificium ». *Jovius*, in Elog.

Ibid. *On conservait comme des Reliques sacrées, d....*

4°. Sur le poinçon ou stylet d'Ovide, consultons *Hercules Ciofanus*, vie de ce poëte : « Isabella, Pannoniæ regina, circiter annum 1540, Ovidii calamum ex argento Tauruni, quæ est urbs inferioris Pannoniæ, ostendit Petro Angelo Bargæo, qui hoc ipsum mihi narravit, cum hâc inscriptione : *Ovidii Næsonis calamus*; qui, non multò ante id tempus, sub quibusdam antiquis ruinis fuerat repertus. Eum regina ipsa plurimi faciebat, et, veluti rem sacram, carum habebat ».

» Sic Virgilii speculum, et quidem inter sacra monumenta, Dionysiani in agro Parisiensi Monachi non sine risu visendum præbent. Sic Itali Petrarchæ sui non

(1) Poëtic. Lib. V, qui et Criticus, à pag. 214 ad 294. Edit. in-fol. 1561. *Apud Antonium Vincentium.*

(2) Ibid. Lib. III, Cap. 24, p. 109.

(3) Ibid. Lib. I, Cap. 18, p. 28.

modò tumulum ædesque, sed et urceum et sedile, imò et domesticæ felis σκελετὸν cadaver, aliasque nescio quas ejusdem farinæ quisquilias, magnâ pompâ peregrinantibus ostentant ». Præfatio ad *Scaligerana IIª*. 1667.

Pag. 19. *Les succès du Pogge enflammaient tous les savans,...*

5°. Ce fut en 1416 et 1417, pendant la tenue du concile de Constance, que le Pogge fit ses plus heureuses découvertes. Il ramassa Quintilien sous le comptoir d'un charcutier. Il déterra dans une vieille tour le poëme de Silius Italicus. Il trouva aussi dans le monastère de Saint-Gall les Argonautiques de Valerius Flaccus. Du moins Vossius, *de hist. Latin.* p. 550, cite un manuscrit de cet auteur, où on lisait de la main du Pogge : « *C. Valerii Flacci Argonauticon*. Hoc fragmentum repertum est in monasterio Sancti Galli propè Constantiam XX millibus passuum, unà cum parte Q. Asconii Pediani. Deus concedat alteri, ut utrumque opus reperiat perfectum : nos, quod potuimus, egimus. *Poggius Florentinus*. » C'est dans la même abbaye de Saint-Gall qu'il trouva encore huit discours de Cicéron, les livres du même auteur *de Finibus et de Legibus*, le traité de Frontin sur les Aqueducs, et d'autres ouvrages, dont il fait mention dans une de ses lettres : *Constantiæ*. XVII Kal. Januar. Ann. 1417. Poggii opera, Basileæ, p. 272.

On découvrit environ cent ans après les cinq premiers livres des Annales de Tacite. V. *Annal. Lib. II*, *Cap*. 9, le commentaire de Juste-Lipse sur ces mots : *Flumen Visurgis interfluebat*. « Mutuâ Romanorum Germanorumque clade nobilis amnis, cui famam præcipuè Tacitus dedit, et ipse Tacito (mirum fatum) vitam. Nam quinque Annalium primores libri inventi Corbejæ, quod monasterium ad Visurgim est. Atque illinc depromptum verè hunc thesaurum Quæstor quidam Ponti-

ficius ad magnum Leonem detulit, donatus ab eo aureis quingentis. Editi primùm sunt Romæ, anno 1515, curâ Phil. Beroaldo à Pontifice commissâ. »

P. 19. *L'un vend sa maison pour acheter un Tite-Live.*

6°. Ce savant, qui était poëte, se nommait *Antonius Panormitanus*, ou si l'on veut, Antonio de Palerme. Voici le fragment d'une de ses lettres au Roi Alphonse : (1541.) « Sed et illud à prudentiâ tuâ scire desidero, uter ego, an Poggius melius fecerit : is, ut villam Florentiæ emeret, Livium vendidit, quem suâ manu pulcherrimè scripserat ; ego, ut Livium (120 aureis) emam, fundum proscripsi. » Le trait suivant caractérise encore mieux l'engouement d'un amateur. Scioppius prie Gifanius de lui prêter son Symmaque. Me demander mon Symmaque, répond Gifanius, c'est me demander ma femme. *Symmachum à me petere perindè est, atque uxorem utendam postulare.*

Pag. 20. ... *de l'impudence de tant de faussaires*, ...

7°. Parmi ceux qu'on accusa de s'attribuer les ouvrages des anciens, on nomme surtout François Philelphe, qui ayant trouvé, dit-on, les deux livres de Cicéron sur la Gloire (*de Gloriâ*) en inséra plusieurs fragmens dans son ouvrage *De contemptu mundi*, et brûla le vieux manuscrit. Selon d'autres, ce fut Pierre Alcyonius qui orna de ces fragmens son livre *De Exilio*, et anéantit celui de Cicéron. Mais ces savans ne manquaient pas d'ennemis, et de telles imputations auraient besoin d'être prouvées. Elles devaient être assez communes ; mais on accusait, on disputait, on disait des injures, on ne prouvait pas.

Les faussaires de l'autre genre, c'est-à-dire, ceux qui forgeaient d'anciens ouvrages, sont beaucoup plus nombreux : j'en citerai quelques-uns (sans m'astreindre à l'ordre chronologique.

Jean Annius de Viterbe, Dominicain du quinzième

siècle, fut le plus célèbre et le plus laborieux. Il supposa des ouvrages de Bérose, de Manéthon, de Xénophon, de Myrsile de Lesbos, d'Archiloque, de Métasthènes et de Philon. Voilà pour les Grecs. Quant aux Latins, il mit au jour : *M. Catonis duodeviginti fragmenta ex libris Originum; C. Sempronius, de divisione et chorographiâ Italiæ; Grimoaldi, Volturnæ sive Hetruriæ præfecti, excerpta decreti à rege Desiderio ad eum scripti; Q. Fabius Pictor, de aureo sæculo, de origine urbis Romæ, ejusque descriptione; Marci Aretii, viri patricii Syracusani, de situ Siciliæ, et Dialogus in quo Hispania describitur.* Tout cela parut à Rome en 1498, avec un ample Commentaire. Plusieurs érudits ont été la dupe du bon Dominicain.

En 1500, de prétendues lettres de Q. Curce, écrites en mauvais latin souvent inintelligible, et divisées en cinq livres, furent publiées à Reggio, in-4°, par Ugo Ruggiere.

Curtius Inghiramus (*Curzio Inghirami*) fit paraître en 1636 à Florence un ouvrage in-fol. intitulé : *Antiquitates Hetruscæ*, qu'il dit avoir trouvé près de Volaterra, et qu'il attribue à un certain *Prosper Fesulanus Augur*.

Alfonsus Cicarellus avait supposé de même, au seizième siècle, une foule de manuscrits, d'Actes, d'Antiquités, etc. Il en fut sévèrement puni par Grégoire XIII.

Raguenellus. V. le Dict. de Moreri : *Ragueneau*.

Hermico Cajad ou Charad, Portugais, élève d'Ange Politien, fit enfouir à l'extrémité du Cap Finisterre, et en retira peu de tems après, à la grande admiration des doctes, un oracle de je ne sais quelle Sibylle, qui prédisait en mauvais vers latins les conquêtes des Portugais dans l'Inde. (1505.)

Jérôme Romain de la Higuera, et Antoine Lupian de Zapata imaginèrent aussi de fausses Chroniques, pour

reculer l'antiquité de l'Espagne, leur patrie. On cite encore plusieurs faussaires de ce genre, entre autres, J. Tamajo, Christoph. Butken, etc. etc. V. Bruchard Gothelf Struvii dissert. *De doctis Impostoribus.*

Le fragment de *Trabeas*, supposé par Muret, précepteur de Montaigne, trompa même le *Divin* Jules Scaliger, qui s'en vengea par une épigramme; pour l'entendre, il faut savoir que dans ce bon siècle où on brûlait tout, Muret avait été brûlé en effigie à Toulouse :

Qui rigidæ flammas evaserat antè Tolosæ
Rumetus, fumos vendidit ille mihi.

Il y avait encore une espèce de falsification, celle des interpolateurs. Dès le douzième siècle, l'Angevin Marbodus, voulant faire figurer dans Lucain la Mayenne et la Loire, ajouta, dit-on, au premier livre de la Pharsale ces vers qu'on y voit encore : . . . . . .

In nebulis, Meduana, tuis marcere perosus
Andus, jam placidâ Ligeris recreatur ab undâ. I, 438.

Edit. de Farnabe, 1643. D'autres lisent, *ab amne.*

Pag. 20. ....*c'est que Loyola chassait les démons*..... *C'est qu'on faisait de gros livres*...

8°. Il employait pour chasser le diable un vers qui me semblerait plutôt fait pour l'attirer:

Speluncam Dido, dux et Trojanus eamdem
Deveniunt. . . . . . Æneid. IV, 165.

Les livres sur le salut d'Aristote et de Cicéron, doivent être connus de tout le monde. Les Théologiens de Cologne furent les premiers qui firent d'Aristote un bienheureux. Parut ensuite un ouvrage de Lambert Dumont, professeur en philosophie, ouvrage fort plaisant, dont voici le titre : *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le salut d'Aristote, tant par des preuves tirées*

de l'écriture sainte, que par des témoignages empruntés de la plus saine partie des Théologiens.

Probus, dans sa vingtième Epitre, n'hésite pas non plus à sauver Cicéron, Virgile, et les autres payens qui en méritent la peine. Erasme lui-même dit sérieusement dans la préface des Tusculanes : « Ubi nunc agat anima Ciceronis, fortasse non est humani judicii pronunciare. Me certè non admodùm adversum habituri sint in ferendis calculis, qui sperant apud superos illum quietam vitam agere.... »

Ces questions me rappellent d'autres facéties du même genre : J.-C. avait dit à Paul, Act. IX, 5, Σκληρόν σοι πρὸς κέντρα λακτίζειν : *Grave tibi adversùs stimulum calcitrare.* Térence de son côté avait dit dans son *Phormion*, Act. I, Sc. 2, v. 28 :

> .... Nam quæ inscitia èst,
> Advorsùm stimulum calces ?...

et voilà qu'on imprime à Hambourg une dissertation, non en 1500, non en 1600, mais en 1701 : *Rev. D. Jos. Frid. Mayeri Exercitatio*, Utrùm Christus legerit Terentium ?

On pouvait fort bien ignorer tous ces mystères ; mais comment résister au plaisir de disputer et de faire un *in-folio ?* Connaissez-vous par exemple un ouvrage en vers de Gratian Dupont, sieur de Drusac, intitulé : *Les Controverses des Sexes masculin et féminin ?* Celui-ci du moins parut en 1537. L'auteur prétend qu'à la résurrection toutes les femmes redeviendront côtes, à l'exemple d'Eve, côte d'Adam. Le syllogisme est aisé à faire : Eve n'est-elle pas côte d'Adam ? Or toutes les femmes sont de la même nature que la première femme : donc elles ne sont de même que des côtes ; donc elles ressusciteront côtes. Cette découverte résout bien des questions.

P. 22. ...*les idées et les vers des cinq poëtes Latins*...

9°. Après tant de sottises littéraires ou scholastiques, je ne puis m'empêcher de mettre sous les yeux cette preuve du goût exquis de Montaigne. Comment possédait-il alors une science dont tous nos petits critiques se targuent aujourd'hui, mais qui ne fut jamais plus rare? C'est qu'il y joignait la science du grand écrivain.

Voici les poëtes qu'il fait lutter ensemble :

Martial, Lib. VI, Ep. 32 :

Sit Cato, dùm vivit, sanè vel Cæsare major.....

Manilius, Astronomic. L. IV, v. 87 :

..... *Et invictum devictâ morte Catonem.*

Lucain, Phars. L. I, v. 128 :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Horace, Lib. II, Od. 1 :

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catònis.

Virgile, Æneid. L. VIII, v. 670 :

.... *His dantem jura Catonem.*

« Or devra l'enfant bien nourri, *dit Montaigne*, II, 292. trouver au prix des autres les deux premiers traînans : le troisième, plus verd, mais qui s'est abattu par l'extravagance de sa force. Il estimera que là il y aurait place à un ou deux degrés d'invention encore, pour arriver au quatrième, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration. Au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il jurera ne pouvoir être remplie par nul esprit humain, il s'étonnera, il se transira. »

Si l'on voulait d'autres garans de la justesse des sentimens de Montaigne en littérature ancienne, on pourrait lire encore ce paragraphe du Chap. 10 du Liv. Ier :

IV, 82. « Il m'a toujours semblé qu'en la poésie, Virgile, Lucrèce, Catulle, Horace tiennent de bien loin le premier rang; et signamment Virgile en ses Géorgiques, que j'estime le plus accompli ouvrage de la poésie, etc. »

VIII, 4. Ses idées sur la littérature en général n'étaient pas moins saines; il ne peut souffrir l'*écrivaillerie* : « Il devrait y avoir quelque coerction des lois contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et fainéans. »

VII, 406. Cet axiome littéraire mérite aussi l'attention de nos compilateurs, ils l'ont oublié trop souvent : *Tout abrégé sur un bon livre est un sot abrégé*. On a voulu faire un abrégé des Essais; mais *le sot abrégé* n'a pas vécu.

~~~~~~~

Excès d'un autre genre.

Pag. 23. ....*quoiqu'il en ait vu* naître *quelques-uns*...

1°. Malgré le témoignage de ses yeux, voici un exemple des ménagemens qu'il emploie, et qu'en effet il était obligé d'employer pour éviter la censure et les fureurs

IX, 9. de ceux qui répétaient à grands cris : *Point de vérité, si elle n'est d'âge compétent*. Præstantius raconte dans

VIII, 253. Saint-Augustin que son père, *assoupi et endormi bien plus lourdement que d'un parfait sommeil, fantasia être jument, et servir de sommier à des soldats : et ce qu'il fantasiait il l'était. Quod ita, ut narravit*, dit le Père de l'Eglise, *factum fuisse compertum est*. Et le Père de l'Eglise assure que c'était le démon, qui, sous la forme d'une jument fantastique, avait porté les soldats pour leur faire illusion. Montaigne dit naïvement qu'il ne peut ajouter foi à un conte de cette force. Quelle audace!

VIII, 254. il faut la justifier. *Je ne serais pas si hardi à parler*, ajoute-il, *s'il m'appartenait d'en être cru... Dieu tient vos courages, et vous fournira le choix*. Suivent l'histoire
~~~~~~~

de la Boiteuse, autre miracle, et l'examen de l'adage : *Claudus optimè virum agit.* VIII, 255.

Pag. 24. ... *de la Divination...*

2°. Que dis-je? Montaigne lui-même est *pronostiqueur.* Il venait de voir un enfant monstrueux, qui en portait un autre sans tête, collé à son nombril; et il s'écrie avec un ton de prophète : « Ce double corps et ces membres divers, se rapportans à une seule tête, pourraient bien fournir de favorable pronostic au Roi, de maintenir sous l'union de ses lois ces parts et pièces diverses de notre état. » On voit de qui il se moque; mais il ajoute qu'il vaut mieux cependant *deviner à reculons*, c'est-à-dire, après l'événement. L'allusion n'est pas non plus difficile à saisir. VI, 147. Ibid. Ibid.

Pag. 26. *Jamais...... on ne sacrifiera toutes les vertus au fanatisme de l'esprit de parti....*

3°. On le portait si loin que des femmes protestaient sans rougir qu'*elles aimeraient mieux charger leur conscience de dix hommes que d'une messe.* VII, 132.

Ibid. ...*jamais... on ne condamnera un homme au feu...*

4°. « La Diablerie de Loudun. Le 18 août 1634 (remarquez bien la date), sur la déposition d'Astaroth, diable de l'ordre des Séraphins, et le chef des diables possédans; d'Easas, de Celsus, d'Acaos, de Cédron, d'Asmodée, de l'ordre des Trônes; et d'Alex, de Zabulon, de Nepthalim, de Cham, d'Uriel et d'Achas, de l'ordre des Principautés (*ce sont les termes du procès-verbal*); c'est-à-dire, sur la déposition des Religieuses de Loudun, qui se disaient possédées par ces démons : Maître Urbain Grandier, prêtre, curé et chanoine, fut déclaré duement atteint et convaincu de crime de magie, de maléfice et possession, arrivée par son fait ès personnes d'aucunes Religieuses Ursulines de la ville de Loudun, et autres séculières, mentionnées au procès (*ce sont les*

termes du jugement) : pour la réparation duquel crime, il fut condamné à faire amende honorable, et à être brûlé vif, avec un livre manuscrit contre le célibat des prêtres, trouvé parmi ses papiers, et dont on l'accusa faussement d'être l'auteur. Voy. Bayle, au mot *Grandier*; et l'histoire des Diables de Loudun, Amsterd. 1693, in-12. »

Ibid. ...*jamais un monde entier ne sera jonché de ruines*...

5°. Voyez dans Montaigne, Tom. VII, p. 316 et suiv. l'éloge des malheureux Américains. Quelle horreur il témoigne pour leurs lâches bourreaux! Avec quel attendrissement il plaint le triste sort de ce monde simple
VII, 322. et vertueux, *si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son A B C.... Tant de nations exterminées pour des perles et du poivre! Méchaniques victoires!* etc. etc. On disait alors que le bon effet du quinquina venait d'un pacte que les Américains avaient fait avec le diable. Rien ne doit plus étonner. L'extermination des amis de Lucifer était *un acte de foi* pour les pélerins de Saint-Jacques. Montaigne raconte avec indignation tant de prodiges de cruauté, et verse à pleines mains l'opprobre et la haine sur les Espagnols et leur or. Mais l'oppression ne peut durer, quand elle est si tyrannique et si étendue : on avait prédit dans le dernier siècle l'affranchissement de l'Amérique, le nôtre en est témoin, les Espagnols eux-mêmes l'ont accéléré. Cette nation, qui s'est déshonorée trop souvent, peut faire de grandes choses; mais il lui faut un grand Roi.

Pag. 27. ...*jamais des brigands, armés de poignards et de chapelets*.....

6°. « Sous ce règne (celui de Charles IX) il se passa en Amérique une chose mémorable. L'amiral de Coligny y avait envoyé une colonie, qui s'établit dans la Floride. Les Espagnols ne voulaient point de voisins, s'imaginant avoir des droits exclusifs sur cet immense hémisphère.

Ils surprirent les Français, et les massacrèrent tous, quoiqu'il n'y eût point de guerre entre les deux nations. La cour de Madrid approuva cette injuste cruauté; celle de Paris ne pouvait ou ne voulait pas en tirer vengeance. Un gentilhomme Gascon, nommé Dominique Gourgues, entreprit de le faire sans secours. Il vendit son bien en 1567, équipa quelques navires, attaqua les Espagnols, s'empara de leurs forts, et fit pendre ceux qui tombèrent entre ses mains. On trouva un monument de leur expédition, où ils se vantaient d'avoir exterminé les habitans de l'ancienne colonie, *non comme Français*, *mais comme Luthériens*. Gourgues fit graver de même le récit de sa victoire, en marquant qu'il avait ainsi traité les Espagnols, *non comme Espagnols*, *mais comme traîtres*, *brigands et meurtriers*. Loin d'être récompensé à son retour, il courut risque de perdre la vie. Les Guises, par ménagement pour Philippe II, demandèrent qu'on lui fît son procès. L'injustice ne fut pas poussée si loin. Elisabeth, qui savait mieux employer le mérite, offrit à ce brave capitaine le commandement d'une flotte Anglaise. Il se disposait à partir, lorsqu'il mourut. Peut-on ne pas observer combien ce mot, *mais comme Luthériens*, peint au naturel l'esprit d'un siècle où la religion fut le prétexte des plus monstrueuses horreurs? »

Millot, Hist. de France, T. III, p. 49, 4e édition.

Pag. 41. .... *les contradictions de l'usage*....

Le Français a été dans tous les temps l'esclave de la mode; Montaigne lui fait la guerre sur cet article, Liv. I, Ch. 49. Entre plusieurs particularités notables, le passage suivant nous prouve que les révolutions continuelles des modes nous ramènent quelquefois les vieux usages: *Les anciens Gaulois, dit Sidonius Apollinaris*, III, 178. *portaient le poil long par le devant, et le derrière de*

la tête tondu, qui est cette façon qui vient à être renouvellée par l'usage efféminé et lâche de ce siècle. Avis au nôtre.

Pag. 45. ....*Aurat, Buchanan....*

Aurat. Montaigne l'appelle ainsi; mais on dit plutôt *Daurat* ou *Dorat*, en latin *Auratus.* Ces formes latines ont mis de la confusion dans les noms propres. Dorat, le poëte léger, descendait de ce poëte érudit, qui avait fait, suivant Joseph Scaliger, plus de cinquante mille vers, français, grecs ou latins.

Buchanan était Ecossais; mais comme il passa une grande partie de sa vie en France, il y fut presque naturalisé.

CHARRON.

Pag. 46. *J'avouerai d'abord que le Traité* de la Sagesse.....

Pierre Charron, Théologal et Chantre de l'Eglise cathédrale de Condom, mort à Paris, sa patrie, le 16 Novembre 1603. Sa devise était : *Paix et peu.* Il y joint celle de son ami. Mais le gentilhomme du château de Montaigne était un autre philosophe que le chantre de la cathédrale de Condom. Il ne dédie pas comme
Edit. 1604. lui son ouvrage à *Monseigneur le duc d'Epernon, Pair et Colonel de l'infanterie de France.* Il ne lui dit pas que *justement et très-à-propos ce livre de sagesse lui est dédié et consacré : car au sage la sagesse; que son nom mis ici au front est le vrai titre et sommaire de ce livre; que c'est une belle et douce harmonie, que du modèle oculaire avec le discours verbal, de la practique avec la théorique.* Le duc d'Epernon, *cette idée vive, ce patron animé de la sagesse,* dut être bien étonné de toutes ces belles phrases.

La morale de Charron, toujours pure et judicieuse, comme celle de Montaigne, n'est pas toujours de la plus grande austérité, quoiqu'on pût le croire au premier abord : « La continence, *dit-il,* Chap. 41 du 3e Livre, est une chose très-difficile et de pénible garde; il est bien malaisé de résister du tout à la nature : or c'est ici qu'elle est plus forte et ardente. Aussi est-ce la plus grande recommandation qu'elle ait (la continence) que la difficulté; car au reste elle est sans action et sans fruit, c'est une privation, un non faire, peine sans profit : la stérilité est signifiée par la virginité. Je parle ici de la continence simple et seule en soi, qui est chose du tout stérile et inutile et à grand peine louable, non plus que le non gourmander, ivrogner; et non de la Chrétienne, qui a, pour être vertu, deux choses, propos délibéré de toujours la garder, et que ce soit pour Dieu. *Non hoc in virginibus prædicamus, quòd sint virgines; sed quòd Deo dicatæ.* » Un peu après cette citation de Saint Augustin, vient une réflexion très-comique, dont Charron est, je crois, le seul auteur, et que je ne me souviens pas d'avoir trouvée même dans le Chapitre *des Vers de Virgile* : « .....et l'expérience nous fait voir en plusieurs femmes, combien elles vendent cela cher à leurs maris; car délogeant le diable du lieu, où elles voguent et établissent le point d'honneur comme en son trône, le font monter plus haut, et paraître en la tête, pour faire croire qu'il n'est point ailleurs plus bas. » Il continue sérieusement : « Si toutefois cette flatterie du mot d'honneur sert à les rendre plus soigneuses de leur devoir, je le trouve bon. A quelque chose sert vanité. Aussi l'incontinence simple et seule en soi, n'est pas des grandes fautes, non plus que les autres purement corporelles, et que la nature commet en ses actions par excès ou défaillance sans malice. Ce qui la décrie et rend tant

dangereuse, c'est qu'elle n'est presque jamais seule, mais ordinairement accompagnée et suivie d'autres plus grandes fautes, infectée de méchantes et vilaines circonstances des personnes, lieux, temps prohibés, exercée par mauvais moyens, menteries, impostures, subornations, trahisons, outre la perte du temps, distractions de ses fonctions, d'où il advient après de grands scandales. »

Sans doute cette morale est facile : et remarquez qu'il n'y a point ici d'escobarderie, de direction d'intention, de restriction mentale, enfin de stratagême Jésuitique; tout est clair, tout annonce la franchise, et, chose rare dans un théologien, l'auteur écrit ce qu'il pense. Mais il cite Saint Augustin.

Nouvelles preuves de l'indépendance de ses idées sur une question plus importante : *Sagesse*, Liv. II, Ch. 2, Partie 1, paragraphe 2. « Le sage jugera de tout; rien ne lui échappera qu'il ne mette sur le bureau et en la balance : c'est à faire aux profanes et aux bêtes se laisser mener comme des buffles. Je veux bien que l'on vive, l'on parle, l'on fasse comme les autres et le commun; mais non que l'on juge comme le commun, voire je veux que l'on juge le commun. Qu'aura le sage et sacré par-dessus le profane, s'il faut encore qu'il ait son esprit, sa principale et héroïque pièce, esclave du commun? Le public et commun se doit contenter que l'on se conforme à lui en toutes les apparences : qu'a-t-il affaire de mon dedans, de mes pensées et jugemens? Ils gouverneront tant qu'ils voudront ma main, ma langue, mais non pas mon esprit s'il leur plaît, il a un autre maître. Empêcher la liberté de l'esprit l'on ne saurait; le vouloir faire, c'est la plus grande tyrannie qui puisse être : le sage s'en gardera bien activement et passivement, se maintiendra en sa liberté et ne troublera celle d'au-

trui. » *Et même Ch.*, paragr. 6, sect. 3 : « ...Je dirai ici, que j'ai fait graver sur la porte de ma petite maison que j'ai fait bâtir à Condom, l'an 1600, ce mot : *Je ne sçay*. Mais ils veulent (les Dogmatistes) que l'on se soumette souverainement et en dernier ressort à certains principes, qui est une injuste tyrannie. Je consens bien que l'on les emploie en tout jugement, et que l'on en fasse cas; mais que ce soit sans pouvoir regimber, je m'y oppose fort et ferme. Qui est celui au monde qui ait droit de commander et donner la loi au monde, s'assujétir les esprits, et donner des principes qui ne soient plus examinables, que l'on ne puisse plus nier ou douter, que Dieu seul, le souverain esprit et le vrai principe du monde, qui seul est à croire pour ce qu'il le dit? Tout autre est sujet à l'examen et à opposition, c'est faiblesse de s'y assujétir. Si l'on veut que je m'assujétisse aux principes, je dirai comme le curé à ses paroissiens en matière du temps, et comme un prince des nôtres aux secrétaires de ce siècle en fait de religion : accordez-vous premièrement de ces principes, et puis je m'y soumettrai. Or y a-t-il autant de doute et de dispute aux principes qu'aux conclusions, en la thèse qu'en l'hypothèse, dont y a tant de sectes entre eux. Si je me rends à l'une, j'offense toutes les autres. »

Qu'on ne croie pas qu'il attaque la religion; il démontre finement qu'il n'a pas ce dessein, et il termine par ces mots : *Ibid.* section 5. «...Jamais Académicien ou Pyrrhonien ne sera hérétique, ce sont choses opposites. L'on dira peut-être qu'il ne sera jamais aussi Chrétien ni Catholique, car aussi bien sera-t-il neutre et sursoyant à l'un qu'à l'autre : c'est mal entendre ce qui a été dit, c'est qu'il n'y a point de surséance, ne lieu de juger,

ni liberté, en ce qui est de Dieu. Il le faut laisser mettre et graver ce qu'il lui plaira, et non autre. »

Shaftesbury, Rousseau, Voltaire et consorts, n'ont jamais parlé avec une hardiesse aussi adroite. Mon cher Théologal, vous n'êtes guères théologien. Charron est bien plus hasardeux que Montaigne : sur beaucoup d'autres sujets encore, il a des idées franches qui ne devaient pas plaire aux docteurs de son temps.

Mais il était cependant Théologal et Chantre de l'Eglise cathédrale de Condom. Voici sa réponse, Liv. II, Chap. 2, Part. 3, paragr. 13 : « Il faut bien savoir distinguer et séparer nous mêmes d'avec nos charges publiques ; un chacun de nous joue deux rôles et deux personnages, l'un étranger et apparent, l'autre propre et essentiel. Il faut discerner la peau de la chemise. L'habile homme fera bien sa charge, et ne laissera pas de bien juger la sottise, le vice, la fourbe, qui y est. Il l'exercera, car elle est en usage en son pays ; elle est utile au public, et peut-être à soi ; le monde vit ainsi, il ne faut rien gâter. Il se faut servir et se prévaloir du monde tel qu'on le trouve, cependant le considérer comme chose étrangère de soi, savoir bien de soi jouir à part, et se communiquer à un sien bien confident, au pis aller à soi-même. »

On voit de là pourquoi il répète ce vers, qu'il copie dans Montaigne, Tom. VIII, p. 191, et qui est, je crois, de Plaute, ou des fragmens de Pétrone : *Exercet orbis totus histrioniam.* Il est à présumer que Montaigne était le *sien bien confident* ; car il savait discerner *la peau de la chemise.*

RABELAIS.

Pag. 51. *J'ai cru devoir ne pas oublier Rabelais....*

François Rabelais, né en 1483, à Chinon en Touraine; mort en 1553, âgé de 70 ans; d'abord Cordelier, haï et tourmenté de ses confrères parcequ'il savait le grec; puis Bénédictin; puis, après avoir quitté le froc, Docteur en médecine à Montpellier; enfin curé de Meudon. Les curieux lisent encore son *Gargantua* et son *Pantagruel.*

Pag. 51. *....feu maître Alcofribas....*

Maître Alcofribas Nasien, Abstracteur de Quinte-essence, Architriclin de Pantagruel, nom qu'il s'était supposé par anagramme. Comme il était encore Moine quand il publia ses deux premiers livres, il n'osa pas y mettre son vrai nom.

Considérations sur Rabelais.

Ce n'est que par ignorance ou par prévention que l'on peut mépriser un écrivain, dont les imaginations comiques annoncent souvent le génie de Molière; dont la lecture faisait les délices de La Fontaine (*a*), qui cite son Picrochole, qui lui doit son Raminagrobis (1), son Rodilardus, son Grippeminaud, quelques traits de ses fables, et plusieurs de ses contes; un auteur commenté par des personnages très-sérieux du seizième et du dix-septième siècles, et bien connu de plusieurs phi-

(1) Rabelais en fait un vieux poëte.

losophes du dix-huitième, qui n'y voyaient pas que des sornettes et des bagatelles; un auteur, qui sous le plus gai badinage, cache adroitement la satyre des erreurs et des folies contemporaines, et dont les plaisanteries sont aussi instructives que joyeuses. Il est vrai qu'il faut avoir la patience d'en étudier quelques-unes (*b*); mais je peux dire que l'on regrette rarement sa peine. On aurait tort de s'en tenir au terrible arrêt de La Bruyère, qui l'a sans doute condamné trop légèrement (1). Ne devait-il pas du moins juger avec plus de circonspection cet homme que Montaigne lisait avec plaisir, qu'il n'a pas dédaigné de citer, et que certaines personnes lui opposent? Il est facile de conjecturer que leurs opinions différaient peu; la conduite de Rabelais a prouvé manifestement, quoique avec trop de scandale et d'éclat, quelle était sa philosophie : et le *grand peut-être* (*c*), attribué au curé de Meudon, ne ressemble pas mal au *Que sais-je?* du gentilhomme.

Rabelais n'est pas le rival de Montaigne, mais quelle gloire ne lui reste-t-il pas encore? Il était venu avant lui, et comme lui, il avait aperçu, ce qu'on voyait à peine de son temps, (*d*) les abus de l'ancienne législation, qui de plus en plus obscurcie par le bavardage pédantesque d'Accurse, d'Alciat et de mille autres glossateurs, dont il imite fort bien l'inintelligible jargon, n'était plus, pour ainsi dire, qu'une doctrine occulte; la frivolité de

(1) Caractères, Chap. I; *Des ouvrages de l'esprit.*

la Scholastique, dont les visions du docteur Séraphique, les argumens *pro et contrà* du docteur Irréfragable, et les dix-sept *in-folio* du docteur Subtil avaient épaissi les ténèbres; l'insuffisance et la vanité de l'éducation ridicule qu'on recevait dans tous ces repaires d'ignorance, appelés Collèges, plus faits pour abrutir l'humanité, que pour l'instruire; et surtout, les dangers de la prépondérance excessive qu'on avait laissé prendre au clergé, qui, s'autorisant d'une foule de priviléges qu'on n'osait lui disputer, parcequ'il s'était armé de la puissance la plus redoutable, de celle de l'opinion, secouait insolemment le joug de la subordination et de la morale, et commençait à exercer sur les affaires publiques cette influence effrayante, qui depuis causa tant de malheurs et fit répandre tant de sang. De telles extravagances devaient frapper les yeux de tout homme qui n'avait pas renoncé à la raison; mais il ne fallait pas être un homme ordinaire, pour oser élever la voix au milieu des tortures et des bûchers, qui menaçaient la moindre pensée nouvelle : on sait que plusieurs des ancêtres et des parens de Rabelais avaient été brûlés à Chinon, sa patrie. Luimême il fut sur le point d'être condamné au feu par les Sorbonnistes, qui trouvaient des hérésies dans *Gargantua* : l'aventure de Panurge, à moitié rôti par les Turcs, pourrait du moins nousle faire croire; car il est presque sûr qu'il s'est peint quelquefois sous le nom de ce plaisant

personnage. Heureusement il échappa, et nous pouvons rire de ses contes sans nous indigner de sa mort.

Mais si pour avoir soutenu qu'il avait raison, il vit de si près les saintes flammes, il ne devait peut-être en accuser que lui : le cynisme de sa vie et de ses ouvrages avait soulevé contre sa personne ceux même que ses satyres avaient respectés. Ne pouvait-il pas relever les abus sans attaquer en face le gouvernement et les mœurs, et se moquer à son aise des *matérialités*, des *eccéités*, des *Polycarpéités* et des autres enfans de Jean Scot, sans insulter ouvertement l'ordre le plus puissant du Royaume? Cette conduite audacieuse, ce mépris déplacé de tous les usages, et dans ses écrits, ce libertinage téméraire d'expressions et d'idées, qui doit toujours choquer même dans la meilleure cause, (*e*) ces injures sanglantes, qui n'en sont pas moins atroces pour être dites en riant, cette accumulation étudiée d'obscénités et d'infamies, que *la purée de Septembre* (1) ne peut faire excuser, voilà ce qu'on blâme justement dans Rabelais, et ce que je n'essaierai pas de défendre.

Observez en outre qu'il est bien moins original qu'on le croit, et que ses bouffonneries, ses turlupinades sont presque les seules choses qui soient à lui; qu'il doit la plupart de ses meilleurs contes à Lucien, au Pogge, à l'Arétin, aux vieux Fa-

(1) Le vin : périphrase de *Maître François*.

bliaux, aux vieilles Chroniques, aux *Mystères* et aux *Diableries à personnages*, qu'on jouait *aux Poids pilés* (1) : vous sentirez alors bien mieux qu'il n'y a point de parallèle à faire entre Rabelais et Montaigne.

(1) C'était l'enseigne du théâtre des Diableries et Mystères, à la porte duquel pendait une *pile de poids*.

Considérations sur Rabelais. (Notes.)

(*a*)...*dont la lecture faisait les délices de La Fontaine*...

1°. A La Fontaine, on doit joindre Racine : cette idée de Rabelais, en parlant d'un huissier, Liv. IV, Ch. 16 : *Si en tout le territoire n'étaient que trente coups de bâton à gagner, il en emboursait toujours vingt-huit et demi*.... a été fidèlement imitée dans les Plaideurs, Acte Ier, Scène 5 :

. . . . Et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon père pour sa part en emboursait dix-neuf.

Voltaire, en écrivant un des plus charmans prologues d'un poëme trop *Pantagruélique*, se ressouvint de cet endroit de Rabelais, Liv. I, Ch. 27 : *Les uns criaient Sainte-Barbe, les autres Saint-George, les autres Sainte-N'y touche*, etc.

(*b*). *Il est vrai qu'il faut avoir la patience d'en étudier quelques-unes*....

2°. « L'habit ne fait pas le moine, *dit-il lui-même dans son Prologue.* C'est pourquoi faut ouvrir le livre, et soigneusement peser ce que y est déduit. Lors connaîtrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur, que ne promettait la boîte ».

(*c*)... *et le* grand peut-être, *attribué au Curé*....

3°. On peut voir les anecdotes vraies ou fausses sur Rabelais, dans les relations assez incertaines qui nous restent de sa vie. L'histoire des *poisons pour faire mourir le Roi*, *pour faire mourir la Reine*, est probablement controuvée; mais ce qu'il y a de remarquable, ce sont les paroles qu'on lui prête à l'heure de sa mort : ...*Je m'en vais chercher un grand peut-être... Tire le rideau, la farce est jouée.* Si ces paroles n'ont pas été imaginées par quelque conteur, comme beaucoup de celles qu'on lui attribue, voilà l'idée la plus juste qu'il ait pu donner de lui-même.

(*d*)...*les abus de l'ancienne législation... la frivolité de la scholastique.... l'insuffisance et la vanité de l'éducation*, etc....

4°. *Voyez*, Liv. III, Ch. 37 et suivans, l'interrogatoire et la défense du juge Bridoye, *lequel sentenciait les procès au sort des dés;* et cela, dit-il, *comme vous autres, messieurs;* ensuite, Liv. V, la description de la Tapinaudière des Chats fourrés (*le Parlement*), où le pauvre Panurge fut obligé de laisser sa bourse; et celle de l'île des Apedeftes aux longs doigts et aux mains crochues (*la chambre des Comptes*) où *Messieurs* sont assemblés dans un pressoir, et ne vivent que de parchemins.

Les Théologiens ne sont pas mieux traités. Frère Jean des Entommeures, le fidèle portrait des moines de ce temps-là, se disculpe ainsi de son ignorance : « Notre feu Abbé disait que c'est chose monstrueuse voir un moine savant. Par Dieu, Monsieur, mon ami, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.* » Mot cité par Mon-
II, 2. taigne, Liv. I, Ch. 24. Souvenez-vous aussi du titre de ce livre imaginaire, que son héros trouve dans la bibliothèque de Saint Victor : « Quæstio subtilissima,

Utrùm Chimæra in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones : et fuit debatuta per decem hebdomadas in Concilio Constantiensi. » Je ne doute pas qu'il n'ait trouvé sur la même tablette les Œuvres de Jean Scot, Cordelier anglais, docteur Subtil, ou selon Rabelais, *Jehan d'Ecosse, docteur Decretalipotens ;* lesquelles Œuvres sont à la lettre en 17 vol. *in-folio*. On les réimprimait encore en 1659.

Comme il se moque adroitement de tous les ignorans qui se mêlaient d'enseigner avant la renaissance des lettres, et de leurs sottises *cum commento !* La belle harangue de maître Janotus de Bragmardo, pour redemander à Gargantua les cloches de Notre-Dame, qu'il avait mises au cou de sa jument, n'est qu'une critique exacte des harangues et surtout des sermons d'alors. Nous avons ceux du fameux Olivier Maillard, et nous pouvons juger.

L'île des Lanternes est l'image du Concile de Trente, où, comme dans tous les autres, on ne faisait que *lanterner*. La description de l'île Sonnante offre aussi plus d'une allusion ingénieuse; mais ce qu'on a peut-être jamais dit de plus fort sur la cour de Rome, ce sont les plaisanteries au sujet de ces sacro-saintes Decrétales des Papes, *lesquelles*, dit-il, *tirent par chacun an de France en Rome quatre cent mille ducats et davantage, et rendent le Saint Siége apostolique de tout temps et aujourd'hui tant redoutable à l'univers, qu'il faut ribon ribaine, que tous Rois, Empereurs, Potentats et Seigneurs pendent de lui, tiennent de lui, par lui soient couronnés, confirmés, autorisés, viennent là bouquer et se prosterner à la mirifique pantophle*. Ces vérités étaient fort mal reçues des *Papimanes*, des *Papelards* et des *Papegots ;* mais les Rois de France avaient bien des raisons pour les pardonner.

(*e*)..*ces injures sanglantes.. cette accumulation étudiée..*

6°. Quant aux injures, peut-être l'excuserait-on en disant que c'était l'usage. Il eut des disputes avec Jules Scaliger au sujet de l'Entéléchie; et Scaliger, toujours civil et poli, le traite d'athée et de goinfre dans la CCCVII de ses Exercitations contre Cardan, n°. 15 : « Hæc quidem, *dit-il*, risui sunt atque contemptui novis Lucianis atque Diagoris culinariis. » En effet Rabelais, dans son cinquième Livre, a l'audace de se moquer de Scaliger et de l'Entéléchie : il aborde au royaume de cette grande Reine, dont les sujets, que l'impossible n'effraie pas, savent *par engin mirifique jeter les maisons par les fenêtres*, et qui le nomme lui-même son *Abstracteur de Quinte-essence*. Ch. 19 jusqu'au Ch. 25. Rien de mieux que ces railleries facétieuses. Mais la grossière licence de Rabelais n'est pas excusable. Aussi, dans son voyage de Rome avec le cardinal Jean Dubellay, fut-il obligé de demander l'absolution du Pape pour les péchés de son Pantagruel. Montaigne, qui avait été plus réservé, n'eut pas besoin d'absolution.

Rabelais composait toujours le verre à la main : il faut s'en souvenir quand on le lit. On doit aussi avoir égard au motif. Comme il était médecin de profession, il inventait tant de folies pour guérir ses malades en les égayant. Cette médecine en vaut bien une autre; et ce n'est pas sans raison que les médecins, lorsqu'ils étaient reçus à la Faculté de Montpellier, portaient sa robe verte et sa grande barbe grise le jour de la cérémonie.

SECONDE PARTIE.

Pag. 55. *La vie d'un écrivain....*

Epoques de la vie de Montaigne.

Né en 1533, le 28 février.

Environ 14 ans à la mort de François I[er].

26 ans à celle de Henri II.

27 à celle de François II.

Il perd La Boëtie en 1563, et commence les Essais vers cette époque.

Se marie en 1564 à Françoise de la Chassagne, fille d'un Conseiller au Parlement.

Il traduit la Théologie de Sebon en 1568.

Mort de son père en 1569 : il était né en 1490.

Montaigne fait paraître en 1571 les Œuvres posthumes de son ami.

41 ans à la mort de Charles IX.

Première édition des Essais à Bordeaux, en 1580.

Voyage en Allemagne et en Italie pendant les années 1580-1581. Il avait 48 ans.

Maire de Bordeaux depuis 1581 jusqu'en 1585. En 1582, il va à la cour pour les affaires des Bordelais; il avait reçu de Charles IX, quelques années auparavant, le Collier de Saint-Michel.

Il passe à Blois pendant la tenue des Etats en 1588; il avait 55 ans. (Henri III.)

Même année, nouvelle édition des Essais, à Paris. Il y joint un troisième Livre.

56 ans à l'avénement de Henri IV.

Il meurt en 1592, âgé d'un peu moins de 60 ans.

Montaigne avait eu cinq frères : 1°. Le capitaine Saint-Martin, qui fut tué à 23 ans d'un coup d'éteuf. Essais, Liv. I, Ch. 19. 2°. Le sieur d'Arsac, possesseur d'une terre en Médoc, ensevelie sous les sables de la mer. Liv. I. 3°. Le sieur de la Brousse, indiqué Liv. II, Ch. 5. 4°. Le sieur de Mattecoulon, qui l'ayant accompagné dans son voyage de Rome, y resta pour apprendre l'escrime, et y fut tué en duel. 5°. Le sieur de Beauregard, qui s'était fait protestant, comme nous le savons par la lettre de Montaigne sur la mort d'Etienne de la Boëtie, T. IX, p. 160.

Pag. 56. ...*effrayé... de l'agrandissement des Guises...*

Quatrain attribué au Roi Charles IX :

Le roi François ne faillit point,
Quand il prédit que ceux de Guise
Mettraient ses enfans en pourpoint,
Et tous ses sujets en chemise.

Satyre *Ménippée*.

Pag. 58. ...*son* bon *père! On voit que toutes les fois qu'il en parle.....*

Il fait son portrait, Tom. III, p. 282. « Il parlait peu et bien, et si mêlait son langage de quelque ornement des livres vulgaires, surtout Espagnols : et entre les Espagnols lui était ordinaire celui qu'ils nomment *Marc-Aurèle*. Le port, il l'avait d'une gravité douce, humble et très-modeste ; singulier soin de l'honnêteté et décence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval ; monstrueuse foi en ses paroles ; et une conscience et religion en général, penchant plutôt vers la superstition que vers l'autre bout. » Il se maria en 1523,
III, 285. à l'âge de 33 ans, *sur le chemin de son retour d'Italie,*

où il avait fait longtems la guerre. L'auteur en parle encore, T. VI, pag. 303, etc.

Pag. 60. ...*l'autre, une traduction de la* Théologie...

Sur la Théologie Naturelle, ou Livre des Créatures.

Le Théologien Sebon ou de Sebonde parle quelquefois le langage de la raison; mais il répète alors ce qu'on avait déjà répété avant lui : « Nous tenons un seul Dieu, et maître de toutes choses. S'ils étaient beaucoup, ou ils seraient discordans et contraires, ou accordans et bons amis. Si discordans, il ne pourrait être un seul ordre de choses, ni le monde ne se maintiendrait ainsi joint et uni comme il est : si bons amis, ou tous ensemble seraient nécessaires, ou un seul suffirait. S'ils étaient nécessaires l'un à l'autre, l'un ne se pourrait passer de son compagnon : et à ce compte, ils ne pourraient donner à aucune chose ni l'être, ni le vivre, ni le sentir, ni l'entendre, ni ne pourraient conserver le monde en son état, parcequ'ils seraient eux-mêmes défectueux et indigens, ne se pouvant passer l'un de l'autre. Et si un seul suffisait, pour néant y serait l'autre sans besoin : et l'ordre des choses ne peut recevoir cela, comme il n'y a pas deux soleils, parcequ'un seul suffit, etc. etc. »

Ch. VI, fol. 13. Edit. de Paris, 1581.

Généralement ce qu'il dit de l'existence d'un Dieu est bien pensé, et assez fortement exprimé. Le style de Montaigne s'y fait sentir, parcequ'il a l'intime conviction de ce qu'il écrit. En revanche, Sebon est parfois plaisant. Avant de comparer les trois Personnes au verbe, actif et passif, il les compare à Pierre, Jean et Guillaume : *La nature humaine est réallement en eux, et si est une en espèce.* « Le vin, dit-il dans un autre endroit, par sa mutation de son premier état devient vinaigre : même

Ch. LIII, fol. 52.

proportion qu'il y a entre le vinaigre et le vin, est entre l'homme d'à cette heure, et l'homme en sa pureté originelle, etc. » Ch. CCXXVII, fol. 274. Plus loin : « Le Diable se sert des Anges ses sujets comme de ses propres membres et naturelles parties de son corps; mais eux et lui se servent de l'homme comme d'un faquin et porte-faix, ou pour mieux dire, comme d'un cheval et d'un âne, qu'ils piquent et montent à leur besoin. Car de même que ces bêtes ne connaissent pas le maître qui les chevauche, aussi ne connaît pas notre volonté ces mauvais esprits qu'elle a toujours à dos, et qui, comme sur leur propre monture, vont, viennent et se conduisent sur elle partout où bon leur semble, etc. » Chap. CCXLVII, fol. 315.

C. CCCXIII. fol. 468. Veut-on connaître *la très-artificielle échelle*, ou *les marches par lesquelles on monte des choses inférieures aux suprêmes, et descend-on des choses suprêmes aux inférieures?* « La première marche, c'est la tonsure cléricale; la seconde, c'est le psalmistère;...... en la tierce marche, est le portier; en la quatrième, le lecteur; en la cinquième, l'exorciste; en la sixième, l'acolyte; en la septième, le sous-diacre; en la huitième, le diacre; en la neuvième, le prêtre. Le sacerdotat ou la prêtrise, c'est le dernier but et fin des ordres; mais on leur surajoute par manière d'embellissement et d'accomplissement l'épiscopat, l'archi-épiscopat, le patriarchat, le cardinalat et le papat, par lequel les ordres se dispensent et en viennent. De ceux-ci nous pouvons faire le reste des marches de l'échelle, etc. etc. »

Il accumule ainsi des comparaisons sans nombre, plus ou moins *naturelles*, comme l'annonce son titre. Il les prend partout où il les trouve. Il en est même plusieurs qui respirent encore le cynisme du bon vieux temps, et qu'on n'oserait pas citer dans le nôtre.

Il est souvent naïf : « L'âme de l'homme n'est pas

visible, car elle est sans couleur : n'est pas oüible, car elle n'a pas de son : n'est pas flairable, car elle est sans odeur : n'est pas goûtable, car elle n'a nulle saveur : et n'est pas touchable, comme étant exempte de toute quantité et des qualités qui répondent à l'attouchement : vu qu'elle n'est ni chaude ni froide, ni moite ni sèche, ni âpre ni polie, ni longue ni courte, ni large ni étroite, ni haute ni profonde, ni épaisse ni tenue, ni légère ni pesante, etc. »

Plus souvent encore il est d'une profondeur, ou si l'on veut, d'une hauteur d'idées, qui ne se laisse point *aveindre.* Quand il s'agit d'un ouvrage de cette nature, je crois que les preuves sont inutiles.

Ce qui est plus digne de remarque, c'est que beaucoup d'idées de Sebon, scrupuleusement traduites par son interprète, ont été réfutées dans la suite par l'auteur des Essais. Lorsqu'il intitula un de ses meilleurs chapitres, *Apologie de Raymond Sebon*, il avait sans doute oublié IV, 154. de le relire; car on sait qu'il manquait de mémoire. Je me borne à un exemple; c'est le Théologien qui parle :

« Le ciel te dit (à l'homme) : Je te fournis de lumière Ch. XCVII, le jour, afin que tu veilles; d'ombre la nuit, afin que tu fol. 99. dormes et reposes; pour ta récréation et commodité, je renouvelle les saisons, je te donne la fleurissante douceur du printems, la chaleur de l'été, la fertilité de l'automne, les froidures de l'hiver. Je bigarre mes jours, ores les alongeant, ores les accourcissant, ores je les taille moyens, afin que la variété te rende la course du temps moins ennuyeuse, et que cette diversité te porte à la délectation. L'air : Je te communique la respiration vitale, et offre à ton obéissance tout le genre de mes oiseaux. L'eau : Je te fournis de quoi boire, de quoi te laver; j'arrose et humecte les lieux secs et arides, et si te fais présent pour ton vivre de l'infinie diversité de mes pois-

sons. La terre : Je te soutiens, tu as de moi le pain de quoi se nourrissent tes forces, le vin de quoi tu esjouis tes esprits; tous les fruits que tu manges sont de moi, et si ta table se voit chargée d'un grand nombre de mes animaux, etc. »

Voici Montaigne, qui ne traduit plus l'ouvrage de Sebon, mais qui en fait l'apologie :

IV, 188. « ..... Qui lui a persuadé (à l'homme) que ce branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête, les mouvemens épouvantables de cette mer infinie, soient établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service? Est-il possible de rien imaginer si ridicule, que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses de toutes choses, se die maîtresse et emperière de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de connaître la moindre partie, s'en faut de la commander? Et ce privilège qu'il s'attribue d'être seul en ce grand bâtiment, qui ait la suffisance d'en reconnaître la beauté et les pièces, seul qui en puisse rendre grâces à l'architecte, et tenir compte de la recette et mise du monde : qui lui a scellé ce privilège? Qu'il nous montre Lettres de cette belle et grande charge, etc.

Ibid. 298. » ..... Nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absens, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle-même répondre; ou des biens que nous nous attribuons faussement, par la licence de notre opinion, comme la raison, la science et l'honneur : et à eux (aux animaux), nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la sécurité, l'innocence et la santé : la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche présent que nature nous sache faire.....

» ..... Pourquoi ne dira un oison ainsi : Toutes les pièces de l'univers me regardent, la terre me sert à marcher, le soleil à m'éclairer, les étoiles à m'inspirer leur influence ; j'ai telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voûte regarde si favorablement que moi ; je suis le mignon de nature. Est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert ? C'est pour moi qu'il fait et semer et moudre. S'il me mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon ; et si fais-je moi les vers qui le tuent et qui le mangent. — Autant en dirait une grue, et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol, et la possession de cette belle et haute région. V, 302

» ..... Or donc par ce même train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde, il luit, il tonne pour nous ; et le créateur et les créatures, tout est pour nous. C'est le but et le point où vise l'université des choses, etc. »

Ces contradictions assez fréquentes entre l'original et le traducteur doivent peu surprendre : Montaigne et Sebon ne se ressemblaient en rien, ni pour le génie, ni pour les lumières ; ils sont maintenant tous les deux à leur place. L'un, malgré le mérite de son traducteur, est profondément oublié ; l'autre, mis sans doute par son siècle bien au-dessous de Maître Raymond, a été mis par la postérité au nombre des premiers philosophes Français : et cette place ne lui sera pas contestée, quels que soient les systêmes de ses juges et les préjugés de ses censeurs.

Sur La Boëtie.

Pag. 62. *Les Œuvres posthumes d'Etienne de la Boëtie...*

1°. Montaigne dédia les vers latins de son ami au fameux Chancelier de l'Hôpital, que peu de gens savaient alors estimer, et dont il fut toujours l'admirateur. Il lui témoigne à la fin de l'Epitre combien il respecte

IX, 137. et honore *les qualités singulières qui sont en lui. Car quant aux étrangères et fortuites*, ajoute-t-il, *ce n'est pas de mon goût de les mettre en ligne de compte.* Il connaissait bien ce grand magistrat, qui ne s'était élevé que par son mérite, qui sacrifia tout à la vertu, et dont la disgrâce même fut un triomphe. Cette Epitre dédicatoire est de 1570.

Pag. 63. ...*cet ami rare, qui durant quatre années....*

2°. Montaigne, dans sa lettre au lecteur, à la tête
Ibid. 180. des Œuvres posthumes de La Boëtie, 1571, dit *que leur accointance prit commencement environ six ans avant sa mort.* Cette contradiction peut s'expliquer : il y avait à la vérité six ans qu'il le connaissait; mais il ne jouit que
II, 175. pendant *quatre années de la douce compagnie et société de ce personnage*. Ces expressions des Essais disent plus que celle d'*accointance.*

Ibid. ....*c'est dans un extrait de lettre particulière....*

3°. Cette lettre sur la mort de La Boëtie, complément naturel du Chapitre *de l'Amitié*, nous apprend aussi
IX, 160. que Montaigne avait un frère protestant, qu'il n'aimait pas moins que ses autres frères :

.... et ipse
II, 151. Notus in fratres animi paterni.

A la place du sceptique Montaigne, mettons un Zélé de la Sainte-Ligue, bien nourri de *Catholicon* : Beauregard n'aurait pas vécu longtems.

Pag. 65. ...*Parceque c'était lui, parceque c'était moi.*

4°. Ces mots sont, je crois, détournés de leur vrai sens dans ces vers d'un grand poëte :

» Riche du fonds d'autrui, mais riche par son fonds,
Montaigne les vaut tous : dans ses brillans chapitres,
Fidèle à son caprice, infidèle à ses titres,
Il laisse errer sans art sa plume et son esprit,
Sait peu ce qu'il va dire, et peint tout ce qu'il dit.

Sa raison, un peu libre et souvent négligée,
N'attaque point le vice en bataille rangée;
Il combat, en courant, sans dissimuler rien;
Il fait notre portrait en nous faisant le sien.
Aimant et haïssant ce qu'il hait, ce qu'il aime,
Je dis ce que d'un autre il dit si bien lui-même :
C'est lui, c'est moi. Naïf, d'un vain faste ennemi,
Il sait parler en sage, et causer en ami.
Heureux ou malheureux, à la ville, en campagne,
Que son livre charmant toujours vous accompagne. »

Imagination, Chant VI.

Pag. 71. .... *Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ai vécu.*

Paroles horribles, dit Port-Royal, *et qui marquent une extinction entière de tout sentiment de religion, mais qui sont dignes de celui* etc. Je sais bien que ces paroles ne doivent pas plaire à un sectateur de Jansénius; mais peut-être seraient-elles du goût des faciles partisans de Molina. Il suffit qu'elles élèvent l'âme de tout homme qui n'est ni l'un ni l'autre. Durs controversistes, voulez-vous donc ôter à l'homme vertueux la seule récompense qui lui reste quelquefois de sa vertu, le témoignage de son cœur? Logique, III, 20.

Pag. 75. *Il se contredit bien à l'aventure; mais la vérité, il ne la contredit point.*

C'est ce qui rend son caractère difficile à saisir : il nous échappera, si nous ne le cherchons pas dans tout son ouvrage. On le jugerait faussement sur quelques traits détachés, et même sur une trentaine de chapitres. Son troisième Livre, par exemple, écrit vers la fin de sa vie, nous donnerait de son auteur une idée fort incomplète. Souvent pour égayer sa vieillesse, il laisse *échapper d'un flux de caquet, flux impétueux parfois et* VII, 282.

nuisible, de longs détails qu'il eût abrégés quelques années plutôt. Il observe lui-même le changement qui
VII, 123. s'était opéré dans son esprit : *Si son compagnon a la colique, il semble qu'il l'ait aussi.* Il reparle éternellement de sa gravelle, de son manger, de son dormir, de ses moindres habitudes : ce n'est pas là tout Montaigne. Aussi Joseph Scaliger, qui n'était pas de bonne foi, reproche-t-il à l'ouvrage entier les défauts de ce Livre, où l'auteur veut qu'on apprenne son goût sur *les sauces*, *les raiforts*, *le blanc*, *le clairet*, etc. Il prête ces mots à M. du Puy : *Que diable a-t-on à faire de savoir ce qu'il*
VII, 6. *aime* (1)? N'eût-il pas dû se souvenir de ces aveux du sceptique? *Je ne puis assurer mon objet : il va trouble et chancelant, d'une ivresse naturelle. Je le prends en ce point, comme il est en l'instant que je m'amuse à lui. Je ne peins pas l'être, je peins le passage, non un passage d'âge en un autre, ou, comme dit le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure.*

Une erreur plus grave encore de ceux qui n'embrassent pas à la fois tout son ouvrage, et ne se pénètrent pas de sa manière, c'est de prendre le change sur la forme qu'il donne à ses idées, c'est de convertir des plaisanteries en raisonnemens, des ironies en assertions. N'a-t-on pas été jusqu'à prétendre ridiculement qu'il croyait à l'influence des astres? Pour n'avoir pas compris un petit stratagème de Montaigne, qui est souvent plus fin qu'on ne pense, on s'est formé de lui l'opinion la plus extravagante; les Port-Royalistes, ses ennemis, vont la réfuter en citant le passage même qu'on allègue pour
Logique, l'appuyer : « Une personne intelligente ne soupçonnera
III, 20. jamais Montaigne d'avoir cru toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire. Cependant quand il en a besoin

(1) Scaligerana I[a], 1666, p. 131; II[a], 1667, p. 158.

pour rabaisser sottement les hommes, il les emploie comme les bonnes raisons : *A considérer*, dit-il, *la domination et puissance que ces corps-là ont non seulement sur nos vies et conditions de notre fortune, mais sur nos inclinations mêmes,.... qu'ils régissent, poussent et agitent à la merci de leurs influences;.... pourquoi les privons-nous et d'âme et de vie et de discours?* L.II, C. 12.

Cette apologie, faite par ses détracteurs qui au moins l'entendaient, prouve qu'en tout genre les ennemis sont bons à quelque chose : un de ses admirateurs n'aurait pu mieux répondre.

Mais n'oublions jamais qu'il ne faut prononcer qu'avec la plus grande réserve sur les opinions d'un écrivain, et surtout d'un écrivain qui se joue à tout moment de son sujet, de son lecteur et de lui-même. Ne serait-il pas absurde de prendre au sérieux cette plaisante idée : *Ce serait à l'aventure impiété en Saint Augustin, si d'un* IV, 57. *côté on lui proposait d'enterrer ses écrits, de quoi notre religion reçoit un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfans au cas qu'il en eût, s'il n'aimait mieux enterrer ses enfans.* Cette décision Théologique révolte la nature, et n'est pas dans le caractère du philosophe : il veut rire. Mais trop souvent il a été jugé par des critiques superficiels, qui l'ont pris à la lettre. Supposons que des censeurs de cette force parcourent son troisième Livre; ils voyent dans la même page : *Les Dieux s'ébattent de* VIII, 43. *nous à la pelote, et nous agitent à toutes mains....* plus bas : *Les astres ont fatalement destiné l'état de Rome, pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre.* Et voilà Montaigne astrologue et polythéiste.

Pag. 79. .....*je conviens même qu'il lui échappe quelques saillies d'amour-propre....*

Les réflexions suivantes me semblent la meilleure justification de cet *égoïsme* si fréquent dans Montaigne : « En

ramenant son lecteur chez lui, il a toujours de quoi lui plaire et le réjouir. Ce n'est point un hôte importun. Quand la conversation lui manque, il a des amis qui la soutiennent, jusqu'à ce qu'il ait un peu respiré. On y entend avec plaisir les anciens, et même quelques modernes; et il se fait par ce mélange une variété qui plait toujours..... Qui est l'auteur qui n'a point eu ses défauts? Celui de parler franchement de soi-même n'est peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la suite du discours y oblige. » *Saint Evremont.* Mélanges.

VII, 414. C'est ce dernier défaut que Montaigne blâme dans Tacite, qui, racontant qu'il avait été préteur sous Domitien, ajoute qu'il ne le dit pas par jactance : *Quod non jactantiâ refero*. Annal. XI, 11. Selon lui, *le n'oser parler rondement de soi accuse quelque faute de cœur.*

Je crains si peu les censeurs qui le taxent de vanité, que je vais ajouter de nouveaux griefs moins connus, à ceux qu'on a rappelés tant de fois. Je les tire du Journal de ses Voyages. Il laissa ses armes à Plombières, et en beaucoup d'autres endroits; à Pise, il les fit *blasonner et dorer avec de belles et vives couleurs.* Ensuite il les encadra, et les cloua au mur de sa chambre, *sous la condition qu'elles y resteraient.* Son hôte, le capitaine *Paulino*, le lui promit *et en fit serment.* Il laissa de même à Lorette son portrait, et ceux de sa femme et de sa fille. C'était alors un grand honneur que de figurer dans *la Santa Casa. A peine est reçu à donner qui veut, au moins c'est faveur d'être accepté.* Jamais il ne néglige d'observer, surtout en Allemagne, qu'on lui envoie le vin d'honneur. A Augsbourg, il cacha son nom et sa qualité, pour qu'on le crût plus grand seigneur qu'il n'était : il fut traité comme baron et chevalier par les bourguemestres.

Il nous a transmis dans ses Essais la copie *d'une Bulle authentique de bourgeoisie Romaine* (plaisante alliance de mots), *qui lui fut octroyée en lettres dorées, et octroyée avec toute gracieuse libéralité.* Il ne dissimule pas combien il ambitionnait cette faveur : « Je recherchai pourtant et employai tous mes cinq sens de nature pour obtenir le titre de citoyen Romain, ne fût-ce que pour l'ancien honneur, et religieuse mémoire de son autorité. J'y trouvai de la difficulté. Toutefois je la surmontai, n'y ayant employé nulle faveur, voire ni la science seulement d'un Français. L'autorité du Pape y fut employée, par le moyen de Philippo Musotti, son Maggiordomo, qui m'avait pris ès singulière amitié, et s'y péna fort; et m'en fut dépêché lettres 3°. *Id. Martii*, 1581, qui me furent rendues le 5 d'Avril, très-authentiques, en la même forme et faveur de paroles, que les avait eues le seigneur Jacomo (Giacomo) Buon-compaignon, duc de Sero, fils du Pape. C'est un titre vain; tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. » VIII, 162. Voyages.

On pourrait croire aussi qu'il était engoué de sa noblesse, car il fait sonner bien haut son titre de gentilhomme; et j'ajoute à toutes les accusations de ses ennemis, que dans l'Epitre dédicatoire de la *Ménagerie* de Xénophon, traduite par La Boëtie, il appelle Xénophon un *Gentilhomme de marque.* Le mot est singulier; cependant, comme cette vanité de gentillâtre serait plus ridicule que toute autre, je vais laisser Montaigne se justifier lui-même : « La noblesse est une belle qualité, et introduite avec raison; mais d'autant que c'est une qualité dépendant d'autrui, et qui peut tomber en un homme vicieux et de néant, elle est en estimation bien loin au-dessous de la vertu. C'est une vertu, si ce l'est, artificielle et visible, dépendant du temps et de la fortune, diverse en forme selon les contrées, vivante et mortelle, IX, 121. VII, 144.

sans naissance non plus que la rivière du Nil, généalogique et commune, de suite et de similitude, tirée par conséquence, et conséquence bien faible. La science, la force, la beauté, la bonté, la richesse, toutes autres qualités tombent en communication et en commerce : cette-ci se consomme en soi, de nulle emploite au service d'autrui. On proposait à un de nos Rois le choix de deux compétiteurs en une même charge, desquels l'un était gentilhomme, l'autre ne l'était point : il ordonna que sans respect de cette qualité, on choisît celui qui aurait le plus de mérite... » etc. Voyez aussi son chapitre des *Noms*, le 46ᵉ du Iᵉʳ Livre, où il se raille avec finesse
III, 122. de la vanité des nobles : « Qui empêche mon palefrenier de s'appeler Pompée le Grand? Mais après tout, quels moyens, quels ressorts y a-t-il qui attachent à mon palefrenier trépassé, ou à cet autre homme qui eut la tête tranchée en Egypte, et qui joignent à eux, cette voix glorifiée, et ces traits de plume ainsi honorés, afin qu'ils s'en avantagent?...... »

Pag. 79. *Nous dira-t-il par quel rare désintéressement.....*

Il nous reste des preuves certaines que Montaigne aurait pu, s'il en avait eu la volonté, se mêler aux affaires politiques. Ses goûts paraissaient d'abord l'y porter; l'appareil brillant de la cour ne lui déplaisait
VIII, 80. pas; il aimait la capitale : *Je ne me mutine jamais tant contre la France, que je ne regarde Paris de bon œil; elle a mon cœur dès mon enfance*, etc.

Il connaissait l'art des négociations, Liv. III, Ch. 1 :
VI, 379. *En ce peu que j'ai eu à négocier entre nos princes, en ces divisions et subdivisions, qui nous déchirent aujourd'hui, j'ai soigneusement évité.......* etc.

Les occasions même ne lui manquèrent pas : consultons les Mémoires de Jacques-Auguste de Thou, *De vitâ suâ,*

Lib. III, Cap. 9 : « Ante tumultum Parisiensem, et posteà, Autrici et Rotomagi fuerat, in aulâ et tunc Blesis erat Michaël Montanus..... (*On voit qu'il avait suivi la cour*) ...... Quùm verò de causis horum motuum dissereret, sic aiebat, nam se aliquandò inter Navarrum Guisiumque, quum simul in aulâ essent, medium interposuerat : Guisium amicitiam Navarri omni officio et sedulitate ambivisse; ab eo, quem amicum, quem placatum habere expetiverat, delusum et dissimulatione exclusum; quum se hostem, eumque infensissimum habere sentiret, ad extremum armorum remedium, ut se decusque familiæ tueretur, confugere necesse habuisse; hæc alienati animi inter eos initia in hoc belli incendium postremò exarsisse, cujus non alium exitum videat, quàm alterutrius exitium, quùm et Guisius, incolumi Navarro, de vitâ propriâ et suorum salute desperet, et Navarrus, superstite Guisio...; Navarrum, nisi à suis deseri metueret, ultrò ad sacra majorum paratum redire; et Guisium, si periculum absit, ab Augustanâ Confessione, cujus gustum aliquem sub Carolo Cardinali patruo quondam habuerit, non abhorrere : ità, quum inter eos communicaret, utrumque sentire animadvertisse. »

Ce morceau précieux, où Montaigne dévoile à de Thou les sentimens secrets du Roi de Navarre et du duc de Guise, fait assez voir qu'il avait obtenu leur confiance. Il était donc sur le chemin de la faveur et de la fortune; mais il fut sage, et revint à sa *Librairie* faire un chapitre *sur l'incommodité de la grandeur*. Le VII° du III°. Livre.

Voyages de Montaigne.

Pag. 85. *Enfin cent quatre-vingts ans après sa mort...*

1°. L'édition de ce manuscrit, découvert dans le château de Montaigne par M. Prunis, chanoine régulier de

Chancelade en Périgord, fut donnée en 1774 par M. de Querlon. Mais je crois qu'on n'aurait pas dû tout imprimer : des extraits choisis avec goût auraient satisfait davantage. Peut-on lire sans ennui trois volumes, dont le style vieilli, outre le défaut d'exactitude grammaticale, et les gasconismes familiers à l'auteur, est presque toujours traînant, lourd, obscur, et si loin de celui des *Essais?* Le fond des choses dédommage rarement le lecteur. A-t-il besoin de savoir si tel jour, à telle heure, Montaigne, en sortant de ses éternelles eaux minérales, a rendu des pierres ou du sable; si dans telle ville, à telle auberge, il a eu des rideaux à son lit? Mille particularités de ce genre, malgré l'intérêt qu'inspire un nom célèbre, n'ont pas contribué à faire goûter l'ouvrage; et maintenant il est presque oublié, quoique plusieurs pages eussent mérité de ne l'être pas. L'aperçu rapide que j'en donne ici n'est donc pas déplacé.

Pag. 86. *Je me garderai bien, en le suivant dans sa route.....*

VI, 289. 2°. Montaigne devait *à la libéralité des ans* la colique néphrétique et la gravelle : il espérait en être guéri par les eaux minérales. De là ses nombreuses et longues di-
Ibid. 345. gressions sur presque *tous les bains fameux de la Chrétienté.* Il nous apprend au même chapitre (le 27e du
Ibid. 347. IIe Livre), qu'il aimait beaucoup le séjour de ces eaux.

Ibid. ...... *nous sommes de moitié dans son enthousiasme.*

3°. Il porte cet enthousiasme pour tout ce qui est nouveau, jusqu'à regretter de n'avoir pas amené avec lui un cuisinier pour apprendre la cuisine Allemande et Italienne. Cet art, si cultivé jadis chez les Grecs et les Romains, commençait à renaître en Italie. Voy. T. III, pag. 194, le sérieux entretien de Montaigne avec le maître d'hôtel du cardinal *Caraffa.* Et ce qui doit

être remarqué à cause du contraste, c'est que l'art de l'escrime nous vient aussi des Italiens.

Il ne manque pas d'observer à Lanspergs une horloge qui sonne les quarts-d'heure; il parle de celle de Nuremberg, qui sonne les minutes. Les horloges étaient rares, même en Italie. Il décrit la fameuse poterne d'Augsbourg, et à Brixen, un tourne-broche à roues. Florence, qui depuis est devenue beaucoup plus belle et plus riche, lui sembla d'abord peu digne de son surnom (1) : c'était pourtant sous les Médicis; mais il y admira des dévidoirs, avec lesquels une seule femme faisait tourner d'un seul mouvement cinq cents fuseaux à la fois.

L'hydraulique avait fait aussi des progrès rapides : il en remarqua les effets les plus merveilleux à Pratolino, maison du duc de Toscane, et à Tivoli, chez le duc de Ferrare. La faïence venait d'être inventée à Faenza; on la connaissait encore très-peu dans les pays étrangers. Notre voyageur, qui en vit alors pour la première fois, la compare à la porcelaine, et la préfère de beaucoup à la vaisselle de bois, dont on se servait généralement en France, et même à l'étain, qui était fort rare. etc.

Pag. 94. *Quoi de plus intéressant pour l'histoire....*

4°. Grégoire XIII avait été marié. Montaigne le loue dans ses Essais d'avoir enrichi la ville de Rome d'églises, d'hôpitaux, de collèges, etc. *en quoi il lairra sa mémoire* VII, 298.
recommandable à longtems. Il s'est immortalisé aussi par la réforme du calendrier, qui prit de lui le nom de *Grégorien*. Montaigne, qui avait alors 48 ans, se crut trop vieux pour renoncer à ses anciennes habitudes : il garda les dix jours de 1582. Les Protestans les gardèrent comme lui, non par habitude, mais parceque cet utile changement venait de Rome; tandis qu'en France on

(1) *La Bella.*

l'établissait par un édit, la diète d'Augsbourg ordonna de respecter le vieux style de Jules-César, *qui était bon*, dit Voltaire, *du temps de Jules-César, mais que le temps avait rendu mauvais*. Annales de l'Empire, an 1582.

Pag. 95. ....*sur le rapport d'un* Frater *français*, *qui probablement ne l'entendit guère plus.*

5°. Je dis souvent que Montaigne n'était pas compris de son siècle : en voici une preuve entre mille. L'ignorance, qui était alors le partage de nos aïeux, se divisait
III, 210. en *abécédaire* et *doctorale*, la première qui *va devant la science*, la seconde qui vient après la science. Or, suivant
Ibid. 213. lui, les Essais ne peuvent plaire *ni aux esprits communs et vulgaires*, qui croyaient à la magie, à l'astrologie, aux autres chimères occultes; *ni aux singuliers et excellens*, qui les y faisaient croire, et souvent y croyaient eux-mêmes. *Ceux-là n'y entendraient pas assez* : voilà l'ignorance abécédaire. *Ceux-ci y entendraient trop*, c'est-à-dire, encore moins : voilà l'ignorance doctorale,
Ibid. 211. celle de tant d'ineptes raisonneurs, qui, *après avoir pénétré une plus profonde et abstruse lumière ès écritures, et senti le mystérieux et divin secret de la police ecclésiastique*, étaient devenus plus ignorans que les ignorans mêmes, à force de leur inculquer l'ignorance. C'est pour ne pas tomber entre leurs mains que Montaigne déclare
Ibid. 219. hautement qu'il *tient pour absurde et impie*, tout ce qui a pu lui échapper de contraire *aux saintes résolutions et prescriptions de l'Eglise Catholique*, *Apostolique et Romaine*, *en laquelle je meurs*, dit-il, *et en laquelle je suis né. Il soumet ses écrits au jugement de ceux à qui il touche de régler non seulement ses actions et ses écrits, mais encore ses pensées*; et comme il craindrait de penser sans leur aveu, il s'en remet adroitement *à l'autorité de leur censure*, *qui peut tout sur lui*. Ils n'avaient pas la sottise de le censurer : c'est alors que les esprits *communs et vulgaires* l'auraient entendu.

Quels lecteurs restait-il donc aux Essais? *Ils pourraient vivoter*, dit l'auteur, *en la moyenne région*. Mais il suffit d'ajouter qu'il se compte parmi ces *métis*, pour démontrer qu'il n'était guère entendu que de lui-même.

Pag. 97, Note. *Qui ne voudrait avoir toute la vie de Montaigne.....*

6°. Si j'étais sûr qu'on voulût bien me croire, je ferais le voyage de Périgord, et à mon retour je publierais des *Mémoires de Montaigne*, où l'on trouverait ces fragmens en forme de Journal :

Lundy, 9 Aoust, 1563. Dès que j'eus apprins la maladie de La Boëtie, je coureus à son logis, où je treuvai tout effaréz Madamoiselle de la Boëtie, sa femme, et Monsieur de Bouillonnas, son oncle. Il me fasche à me ramentevoir comme ce bon frère estoit changé.

Je le feus reveoir tous les jours suivants jusques au samedy. Nonobstant les félonnes douleurs qui le travailloient, il ne se plaignoit pas; ains il les souffroit quiétement, et il avoit l'air tout escarbillat de me veoir......

Samedy, 14. J'y allay, et ne le quittay plus. Je dis cela icy bien courtement; les détails sont dans la lettre à Monseigneur de Montaigne, mon père.....

Mercredy, 18. Je restay tout seul dans le monde. Ce coup imprémédité m'estonna l'imagination, et ne sçeus pas y résister. J'écrivis vers ces temps mon chapitre de l'Amitié..... Le 27e du 1er Liv.

May, 1564. Je fis porter dans ma Librairie la Bibliotheque de mon amy Estienne de la Boëtie,

dont il m'avoit laissé la possession. Je dictay en
Le 10e du Liv. II. la rangeant un Chapitre des Livres, qui me faict plaisir à relire, pour ce que je m'y retreuve le mesme.

Avril, 1572. Un mien valet me joua lors un tour bien meslouable. Comme je luy avois veu l'air intelligent, le boutehors aisé, et qu'il avoit un lopin de suffisance livresque, je l'avois prins pour luy dicter mes fantaisies. Il se pourveut de ma débonnaireté. Je luy avois faict écrire des petites réflexions sur la réformation de Luther, et sur la mule du Pape. Le lendemain, après avoir bien ahanné à les chercher, et tourneboulé mes pulpitres, plus ne treuvay mes sornettes. Le frippon les avoit soufflées, et prins la poste. J'approfitay ce malencontre, dont je suys pieça consolé, et me souvins de ne me fier à l'apparence.

Janvier, 1579. Madamoiselle de Montaigne, ma femme, est bien vertueuse et bonne ménagère, mais elle ne veult pas tousjours m'entendre. Elle grondoit tout à l'heure bien aigrement ma petite Léonore. Moy qui veulx plus de douceur en l'éducation, je m'interposay, et fis à l'adventure un peu trop le maistre. Ma bonne femme se mit bien fort en colère, et je ne l'en ayme pas moins. Pourtant n'ay-je peu aussi m'empescher de courir
Ch. XXXI, du Liv. II, VI, 166. à ma Tour, et d'écrire une petite leçon, qui n'est pas méchante, sur l'entestement et la criaillerie. C'est la seule fois qu'elle m'a servi de theme en sujet de telle sorte : car c'est la meilleure ame

du monde, et à quy je suis attaché. Mais le pesché est faict. Dieu me le pardoint.

Détracteurs de Montaigne.

Pag. 102. *L'auteur profond de la* Recherche de la vérité, *le R. P.....*

1°. « Je n'ai pas, dit-il (1), beaucoup d'estime pour tout le Livre de Montaigne.... le plaisir qu'on trouve à le lire naît principalement de la concupiscence.... Il s'est plutôt fait un pédant à la cavalière, et d'une espèce toute singulière, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux et honnête homme.... Il n'y a que les démons, et ceux qui participent à l'orgueil des démons, qui se plaisent d'être adorés; et c'est vouloir être adoré, non d'une adoration extérieure et apparente, mais d'une adoration intérieure et véritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous; c'est vouloir être adoré comme Dieu veut être adoré, c'est-à-dire, en esprit et en vérité. (*Donc Montaigne est un démon*)... Il ignorait la nature de l'esprit humain, puisqu'il appelle les animaux, nos confrères et nos compagnons... ses idées sont fausses, mais belles (*contradiction*); ses expressions irrégulières ou hardies, mais agréables.... on voit dans tout son Livre un caractère d'original, qui plaît infiniment.... » Mallebranche conclut de tous ces reproches, dont quelques-uns sont des éloges, que ceux qui admireront Montaigne auront été seulement gagnés par la force de son imagination. C'est toujours à l'imagination qu'il en veut; il n'a pas tort : car la sienne, quoiqu'il soit grand raisonneur, le fait quelquefois déraisonner.

(1) *Recherche de la Vérité*, Liv. II, Part. 3.

I, 70; On a dit, après lui et après Baudius, que Montaigne
V, 477. assurait faussement qu'il n'avait pas de mémoire. On en donne pour preuve ses nombreuses citations. Mais outre qu'elles ne sont pas toujours exactes, et qu'il lui arrive de se contredire, même en ne citant pas, ceux qui ont écrit savent, comme moi, qu'il ne faut pas beaucoup
IX, 43. de mémoire pour citer, et citer souvent. *A faute de mémoire naturelle*, dit l'oublieux Montaigne, *j'en forge de papier :* voilà tout le secret.

Pag. 103. ...*les Essais ne sont qu'*un tissu d'histoires, de petits contes....

2°. Mallebranche savait trop bien que toutes ces anecdotes signifiaient plus qu'elles ne semblaient dire; et quand il ne s'en serait pas aperçu, le conteur
II, 342. *d'histoires* le lui aurait appris : « Pour en ranger davantage, je n'en entasse que les têtes. Que j'y attache leur suite, je multiplierai plusieurs fois ce volume. Et combien y ai-je épandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui voudra éplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ni elles, ni mes allégations ne servent pas toujours simplement d'exemple, d'autorité, ou d'ornement. Je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matière plus riche et plus hardie, et souvent à gauche, un ton plus délicat, et pour moi qui n'en veux en ce lieu exprimer davantage, et pour ceux qui rencontreront mon air. »

Huet, qu'on surnomme toujours *le savant*, appelle aussi *Montaniana* le Livre de Montaigne. Sans doute ces messieurs avaient leurs raisons; mais ils n'étaient pas juges compétens. L'Evêque d'Avranches n'a cependant pas l'air si furieux que le Père de l'Oratoire, attaqué dans son honneur par un philosophe qui rit des systêmes.

Pag. 104. ....*donner le nom de* sot projet *à l'ouvrage utile et charmant....*

3°. On paraît convenir aujourd'hui que Pascal était né pour les sciences, et voilà ce qui fait de ses *Provinciales* un ouvrage étonnant. Mais s'il a poli et perfectionné la prose française, il sentait peu la poésie. Comment donc aurait-il goûté un écrivain dont le style est toujours libre, toujours poétique? S'il ne pouvait l'aimer, s'il devait même désapprouver dans son Livre une philosophie qui n'était pas la sienne, devait-il à son tour lui prêter ouvertement *des sentimens horribles et payens,* qu'il n'a pas? Devait-il avancer que Montaigne *inspire la nonchalance du salut,* ou que du moins il en *détourne?* Montaigne n'a jamais rien dit contre *le salut.*

L'erreur de ces hommes de génie, dont la postérité a réformé les jugemens, vient à l'appui d'une vérité, que certains critiques devraient retenir : *La vraie touche des esprits, c'est l'examen d'un nouvel auteur; et celui qui le lit, se met à l'épreuve plus qu'il ne l'y met.*

Préface de Mademoiselle de Gournay.

Admirateurs et imitateurs de Montaigne.

Pag. 105. *Juste-Lipse, qui le connaissait mieux que tout autre....*

1°. Ils entretenaient, à ce qu'il semble, un commerce de lettres. Ce fragment d'une de celles de Juste-Lipse prouve qu'il connaissait à fond le caractère de Thalès : *Turbæ apud vos magnæ; si ingenium tuum novi (ut è scriptis novi, in quibus non fallax tui imago) quiescis.* Il fait assez voir la grande idée qu'il en avait conçue, dans une lettre à Mademoiselle de Gournay : *Adeò satis te nosse videor è pauculis scriptis, atque adeò vel sine scriptis. Ex uno judicio tuo, quod de viro illo magno*

fecisti, non ego te judicem? Et dans une autre à un tiers : *Profectò vir ille magnus est, et factus ad mores judiciumque formandum, sed maximè ad robur animis ingignendum, sine quo quid nisi fluctus hæc vita?* De pareils jugemens ne lui font pas moins d'honneur qu'à Montaigne. Il fut, je crois, le seul des savans d'alors qui comprît tout le mérite des Essais. Les autres étaient plutôt faits pour relever avec des injures une citation inexacte, que pour sentir une idée neuve. On en peut juger par Joseph-Juste Scaliger, moins bon littérateur et pédant encore plus inflexible que son père Jules César : Montaigne lui avait préféré Juste-Lipse ; et quand l'amour-propre est blessé, les érudits ne pardonnent rien.

Pag. 110. *L'historien de la nature, Buffon lui-même....*

2°. La ressemblance de ces deux morceaux est frap-
III, 359. pante : il est curieux de les rapprocher. MONTAIGNE : « Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à notre sommeil même, pour ressemblance qu'il a de la mort. Combien facilement nous passons du veiller au dormir! Avec combien peu d'intérêt nous perdons la connaissance de la lumière et de nous !.... Mais ceux qui sont tombés par quelque violent accident en défaillance de cœur, et qui y ont perdu tous sentimens, ceux-là, à mon avis, ont été bien près de voir son vrai et naturel visage. Car quant à l'instant et au point du visage, il n'est pas à craindre qu'il porte avec soi aucun travail ou déplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir. Nos souffrances ont besoin de temps, qui est si court et si précipité en la mort, qu'il faut nécessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre, et celles-là peuvent tomber en expérience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes

par imagination que par effet. » Lisez plus loin comment il épia la mort dans une chûte terrible de cheval, où il fut près d'expirer : « Il me semblait que ma vie ne III, 365.
me tenait plus qu'au bout des lèvres; je fermais les yeux, pour aider, ce me semblait, à la pousser hors, et prenais plaisir à m'allanguir et à me laisser aller. C'était une imagination qui ne faisait que nager superficiellement en mon âme, aussi tendre et aussi faible que tout le reste, mais à la vérité non seulement exempte de déplaisir, ains mêlé à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil. Je crois que c'est ce même état où se trouvent ceux qu'on voit défaillans de faiblesse, en l'agonie de la mort, et tiens que nous les plaignons sans cause, estimant qu'ils soient agités de griéves douleurs, ou avoir l'âme pressée de cogitations pénibles. C'a été toujours mon avis, contre l'opinion de plusieurs, et même d'Estienne de la Boëtie, que ceux que nous voyons ainsi renversés et assoupis aux approches de leur fin, ou accablés de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caduc... ou blessés en la tête, que nous oyons rommeler et rendre parfois des soupirs tranchans, quoique nous en tirons aucuns signes, par où il semble qu'il leur reste encore de la connaissance, et quelques mouvemens que nous leur voyons faire du corps; j'ai toujours pensé, dis-je, qu'ils avaient l'âme et le corps ensevelis et endormis, et ne pouvais croire qu'à un si grand étonnement de membres et si grande défaillance des sens, l'âme pût maintenir aucune force au dedans pour se reconnaître; que par ainsi, ils n'avaient aucun discours qui les tourmentât, et qui leur pût faire juger et sentir la misère de leur condition, et que par conséquent, ils n'étaient pas fort à plaindre.... Je ne veux Ibid. 374.
pas oublier ceci, que la dernière chose en quoi je me

pus remettre, ce fut la souvenance de cet accident.... Quand ma mémoire vint à s'entr'ouvrir..., il me sembla que c'était un éclair qui me frappait l'âme de secousse, et que je revenais de l'autre monde. »

Buffon. « Qu'on interroge les médecins et les ministres de l'église, accoutumés à observer les actions des mourans, et à recueillir leurs derniers sentimens; ils conviendront qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation, causée par des mouvemens convulsifs, semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleurs; et même ces terribles agonies effraient plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent le malade: car combien n'en a-t-on pas vu qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti! Ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée........ La douleur de l'âme ne peut être produite que par la pensée; celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à sa faiblesse: dans l'instant de la mort naturelle, le corps est plus faible que jamais; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.....

» ...... Maintenant supposons une mort violente; un homme, par exemple, dont la tête est emporté par un boulet de canon, souffre-t-il plus d'un instant? A-t-il dans l'intervalle de cet instant une succession d'idées assez rapides, pour que cette douleur lui paraisse durer une heure, un jour, un siècle? Une douleur très-vive, pour peu qu'elle dure, conduit à l'évanouissement ou à la mort. Nos organes n'ayant qu'un certain degré de force ne peuvent résister que pendant un certain temps à

un certain degré de douleur; si elle devient excessive, elle cesse, parcequ'elle est plus forte que le corps, qui, ne pouvant la supporter, peut encore moins la transmettre à l'âme avec laquelle il ne peut correspondre que quand les organes agissent; ici l'action des organes cesse : le sentiment intérieur qu'ils communiquent à l'âme doit donc cesser aussi. »

Pag. 110. *Les idées vertueuses de Mably sur la politique.....*

3°. *Les entretiens de Phocion* et le traité de *Beccaria* furent couronnés, le premier en 1763, l'autre en 1765, par la société de Berne, comme les ouvrages les plus utiles à l'humanité. Ce choix avait été fait parmi tous les écrits du temps. La République décerna le prix à Beccaria, *comme une marque d'estime due à un bon citoyen, qui ose élever la voix en faveur de l'humanité contre les préjugés les plus affermis.*

Ibid. *Que dis-je? Est-il un homme qui ne l'admire pas s'il connaît.....*

4°. J'aime à voir dans quelques chapitres des Essais le germe de l'Esprit des lois : cette idée ne me paraît pas sans fondement. Combien de fois Montaigne ne s'indigne-t-il pas de l'insuffisance et de la barbarie des lois anciennes? En lisant ces plaintes d'un citoyen sage et fidèle, Montesquieu s'étonne que ces vieux codes gouvernent encore la France et une partie des nations policées; il en rougit pour l'humanité, il veut dessiller enfin les yeux des peuples, il réfléchit, il médite longtems sur les vrais principes de la législation, et il conçoit le plan de cet auguste édifice, qu'il mit trente ans à construire.

Pag. 111. *Mais quel est ce philosophe modeste, entouré d'enfans.....*

5°. Rousseau, à ne considérer d'abord que le style, a beaucoup de ressemblance avec Montaigne qu'il imite.

Dans sa jeunesse, il avait longtems étudié nos vieux écrivains ; il prit d'Amyot son harmonie douce et coulante, son élégance continue, et de Montaigne, le naturel, le feu de l'élocution, et ces figures sagement hardies, qui peignent toujours à la pensée. *Toutes les fois*, dit-il quelque part, *qu'à l'aide d'un solécisme*, *je pourrai me faire mieux entendre*, *ne pensez pas que j'hésite*. Il s'est bien fait entendre sans avoir besoin de solécismes, et sa phrase est exagérée ; mais elle prouve qu'il était aussi peu esclave du purisme que l'écrivain Gascon.

Une telle sympathie ne nous surprendrait pas moins, si nous examinions leur caractère et leur philosophie. Même amour pour la retraite et la liberté, même goût pour les voyages, même simplicité de mœurs, parfois même (1) bizarrerie ; et, ce qu'on ne pardonne pas au citoyen de Genève comme à celui de Rome, même penchant à parler de soi. Leurs opinions, outre les points que j'indique dans l'Eloge, s'accordent sur bien d'autres encore. Ils aiment tous deux à soutenir le pour et le
Ess. V, 492. contre ; car Rousseau jette aussi quelquefois *la plume au vent*. Comparez leurs idées sur les lois, le duel, le suicide, les médecins et les miracles. Avant que le Genevois concourût pour l'Académie de Dijon, Montaigne
IV, 339. avait dit : « L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence ; la curiosité, la subtilité, le savoir traînent la malice à leur suite ; l'humilité, la crainte, l'obéissance, la débonnaireté, qui sont les pièces principales pour la conservation de la société humaine, demandent une âme vide, docile, et présumant peu de soi. » Voy. aussi
II, 32. Liv. I, Ch. 24 : « Les exemples nous apprennent.... que

(1) On raconte de Montaigne qu'il lui prenait la fantaisie de s'habiller tout en blanc : c'est bien là Rousseau avec sa robe et son bonnet d'Arménien.

l'étude des sciences amollit et efféminé les courages, plus qu'il ne les fermit et aguerrit..... Quand notre Roi Charles huitième, quasi sans tirer l'épée du fourreau, se vit maître du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite attribuèrent cette inespérée facilité de conquêtes, à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusaient plus à se rendre ingénieux et savans, que vigoureux et guerriers. »

Veut-on retrouver Rousseau, et ses éloges des sauvages, qu'on lise le Chap. des *Cannibales* : « Ils sont II, 224.
sauvages, de même que nous appelons *sauvages* les fruits que Nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et detournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt *sauvages*. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, les accommodant au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve, à notre goût même, excellente à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture. » Plus loin il fait l'apologie des Anthropophages, moins barbares que les Chrétiens : « Je pense qu'il y a plus de Ibid. 236.
barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à déchirer par tourmens et par gênes, un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé. Chrysippus et Zénon, chefs de la secte Stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre charogne, à quoique ce fût,



pour notre besoin.....; mais il ne se trouva jamais une opinion si déréglée, qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison; mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. » Ses contemporains le justifiaient. Il finit ce chapitre, rempli d'exemples de la vertu, de la bravoure et du bon sens des sauvages, par ces mots remarquables et vraiment plai-
II, 251. sans : *Tout cela ne va pas trop mal; mais quoi, ils ne portent point de haut-de-chausse!*

Pag. 114. VOLTAIRE. — *Indigné de la lecture de vos histoires*, etc.

6°. C'est l'histoire du Géant : « Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un Géant haut de soixante et dix pieds; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ses cheveux, de quelle grandeur est son pouce, quelles dimensions ont ses ongles. On crie, on cabale, on se bat; ceux qui soutiennent que le petit doigt du Géant n'a que quinze lignes de diamètre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaisseur. Mais, messieurs, votre Géant existe-t-il? dit modestement un passant. Quel doute horrible, s'écrient tous ces disputans, quel blasphême! quelle absurdité! Alors ils font tous une petite trève pour lapider le passant, et après l'avoir assassiné en cérémonie de la manière la plus édifiante, ils se battent entre eux comme de coutume, au sujet du petit doigt et des ongles. »

Lettres Philosophiques, ou *sur les Anglais*.

Ibid. *J'avoue même que je fus quelquefois* songecreux.......

Titre d'une petite pièce de vers qu'on lui attribue, où il se jette entre les bras du néant, lui et ses ouvrages. C'est ainsi que son imagination versatile lui faisait tour

à tour enfanter mille chimères contradictoires. Celle-ci heureusement ne semble pas lui avoir plu; elle était indigne de lui. Montaigne s'accuse aussi d'être *songe-creux*; mais il ne l'est pas à ce point : le scepticisme devient alors de la folie. I, 162.

Pag. 114. *Pauvres marionettes de l'éternel Demiourgos........*

Questions sur l'Encyclopédie. — C'est l'ouvrage où Voltaire a le mieux saisi la manière de Montaigne. On y retrouve la gaieté, la finesse et les grâces, qui charment dans les Essais. On désirerait seulement que l'auteur y eût mis, avec plus de raisonnemens, moins de grossièretés, de mauvaises pointes et d'injures. Mais plusieurs articles sont des chefs-d'œuvre : on n'a jamais porté plus loin l'art de la plaisanterie. Les deux fragmens qui suivent complèteront les idées que j'ai citées dans le texte :

« Jouissons de ce que nous avons, et ne croyons pas être la fin et le centre de tout. Voici sur cette maxime quatre petits vers d'un Géomètre; il les calcula un jour en ma présence : ils ne sont pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te point;
Tu te fais centre : encor si c'était ligne !
Mais dans l'espace à grand'peine es-tu point.
Va, sois zéro : ta sottise en est digne. »

Articl. *Calebasse.*

Ces quatre vers, si bien *calculés*, sont la substance de certains Chapitres des Essais.

De l'âme l'auteur passe à l'instinct : « Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu, c'est l'instinct. Et qu'est-ce que l'instinct? Oh! oh! c'est une forme substantielle, c'est une forme plastique, c'est un je ne sais quoi, c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la

plupart des choses *Je ne sais quoi*, tant que votre philosophie commencera et finira par *Je ne sais*; mais quand vous affirmerez,...... etc. »

— On s'étonnera du rapprochement que j'ai hasardé à la fin de cet éloge entre deux hommes si différens sous tant de faces; mais si l'on veut réfléchir à leur caractère, si l'on observe que je parle seulement de Voltaire philosophe, si l'on se demande enfin ce que l'un aurait fait à la place de l'autre, on me pardonnera peut-être. Il faut convenir cependant que le bon gentilhomme avait une prudence étudiée, dont la fougue de Voltaire le rendait incapable : Montaigne fut à peine censuré par la cour de Rome; Voltaire se serait fait brûler.

FIN.

LA MORT DE ROTROU,

POËME;

LA MORT DE ROTROU,

CHANT LYRIQUE;

BRENNUS,

OU

LES DESTINS DE ROME,

DITHYRAMBE.

M

Nous avons donné *l'Eloge de Montaigne*, tel qu'il a été remis au Secrétariat de l'Institut. L'auteur, dans les deux pièces sur *la mort de Rotrou*, s'est permis des retranchemens. Voici comme la seconde Classe les avait jugées :

« Le noble et touchant dévouement de l'auteur de Venceslas était bien digne d'exciter la verve de nos jeunes poëtes. La lutte a été aussi heureuse que brillante : de vingt-une pièces admises au concours, cinq ont été distinguées, non par un égal degré de talent, mais par divers genres de mérite dignes d'estime et d'encouragement..... Le N° 6, ayant pour épigraphe : ..... *Cui mens divinior*..... et le N° 9 :

Non ille pro caris amicis,
Aut patriâ, timidus perire.....

ont été jugés dignes d'être mentionnés, comme offrant des détails heureux et des tirades bien écrites. »

Dans le poëme lyrique, je donne à Racine un peu plus de vingt ans : Corneille commençait à vieillir. Si l'on tenait aux dates, on pourrait donc supposer que cette rencontre de Corneille et de Racine n'arriva que plusieurs années après la mort de Rotrou; mais je serais fâché de la supposition.

Voy. pour le Dithyrambe, l'histoire de Tite-Live, V, 32-50.

LA MORT DE ROTROU,

POËME.

........*Cui mens divinior*.....
HORAT. *Sat.* I, 4, v. 42.

Qu'il se taise à jamais le préjugé trompeur,
Qui refuse aux talens le sublime du cœur !
Combien de fois j'ai vu cette auguste harmonie !
Oui, la vertu s'allume au foyer du génie.
J'ai vu, le cœur frappé de ses propres tableaux,
Le poëte égaler, surpasser ses héros :
Avec cette énergie, et cet esprit de flamme,
Qui des Grecs, des Romains célébra la grande âme,
Il cherche les dangers, il voit son dernier jour,
Et mérite en mourant qu'on le chante à son tour.
Souvent il s'est armé du glaive et de la lyre ;
L'amour de la patrie échauffe son délire ;
Il triomphe : admirez ses vertueux transports,
Entendez retentir ses plus mâles accords !
Tel cet homme inspiré, qui sur l'antique scène
Fit du char de Thespis descendre Melpomène,
Eschyle, défendant son pays insulté,
Aux champs de Marathon vengea la liberté ;
Et couronné deux fois des lauriers de la gloire,
Triompha de Xerxès, et chanta sa victoire.

Mais qu'ils sont bien plus grands les citoyens obscurs,
Qui bravent ces périls dans leurs modestes murs !
Ici, point de lauriers ; et ta faulx meurtrière,
O mort, tombe souvent sur une ville entière :
Partout les pleurs, le deuil ; l'espoir même n'est plus ;
Le citoyen est seul, seul avec ses vertus.

O de ton dévoûment généreuse victime,
Auteur de Venceslas, poëte magnanime,
De Corneille envié fidèle défenseur,
Fameux par tes écrits, mais plus grand par ton cœur;
Quoi! ta vertu sublime honora les poëtes,
Et leurs lyres pour toi restaient encor muettes!
Que ton ombre pardonne un téméraire effort:
Je ne te loûrai pas..... Je chanterai ta mort.

Dreux allait succomber; le ciel, le ciel sévère
Avait sur ses remparts envoyé sa colère.
Un fléau destructeur, qui croît avec le temps,
Lui ravit tous les jours ses pâles habitans;
Et les infortunés qui respirent encore,
En proie à l'air impur dont le feu les dévore,
Tourmentés du poison qui brûle leur cerveau,
Dans un affreux délire attendent le tombeau.
Le trépas en tous lieux suit de près l'épouvante;
L'enfant meurt dans les bras de sa mère expirante;
Le fils, à son vieux père, offre un débile appui....
Il chancelle frappé, tombe et meurt avant lui.
Bientôt contre les cieux l'homme irrité murmure;
L'égoïsme et la rage étouffent la nature;
Il n'est plus de parens : on a tout oublié,
Reconnaissance, amour, tout, jusqu'à l'amitié.
Les malheureux hélas! se craignent et s'abhorrent;
L'art n'ose soulager les mourans qui l'implorent;
Et la Religion, qui des derniers momens
Dissipe la terreur et calme les tourmens,
Sur le seuil quelquefois s'arrête épouvantée;
Leur asyle est désert : la Mort seule est restée.

Misérables, quel Dieu viendra vous secourir?
A vous mêmes livrés, vous allez tous périr!
Non, Rotrou vit encore : en vain l'épidémie
Des premiers magistrats avait tranché la vie;
Son devoir, son bonheur est de les remplacer.
Voyez-vous sur ses pas le peuple s'élancer?

Il admire, il bénit ce grand homme qu'il aime ;
Famille, amis, parens, ministres de Dieu même,
Lui seul remplace tout. De ces funestes lieux
Sans crime il pouvait fuir le ciel contagieux ;
Mais l'humanité parle à son âme attendrie :
Qu'il meure ; il veut du moins, quitte envers sa patrie,
Jusqu'au terme fatal, dans les cœurs éperdus,
S'efforcer de nourrir le calme et les vertus.
Il paraît : et soudain les désordres s'appaisent ;
Les cris de la douleur, les murmures se taisent.
Que dis-je ? du trépas il détourne les coups :
Ceux qu'il rend à la vie embrassent ses genoux,
Et du bien qu'on lui doit il jouit en silence ;
Son cœur, Dieu qui voit tout, voilà sa récompense.
Son zèle est trop souvent frustré par le succès ;
Il gémit, et ses pleurs sont encor des bienfaits.

L'effroi de ses amis, la tendresse d'un frère
Aux maux qu'il ne craint pas ont voulu le soustraire.
Rotrou cédera-t-il ? N'est-il plus citoyen ?
Non, la patrie est tout, et ses jours ne sont rien.
De leurs regrets touchans son âme est tourmentée ;
Par l'héroïsme enfin sa réponse est dictée :

« Amis, cruels amis, qu'exigez-vous de moi ?
Que j'abandonne un poste où m'a placé mon Roi ?
Je comprends vos terreurs et votre impatience ;
Mais je dois avant tout croire ma conscience.
Vous mêmes, si ces murs, où règne le trépas,
Vous étaient confiés, vous n'en sortiriez pas ;
Je vous verrais ici braver la mort présente ;
La voix, la tendre voix de l'amitié tremblante
Sur vos cœurs résolus n'aurait aucun pouvoir,
Et vous n'entendriez que celle du devoir.

Tu meurs, me dites-vous, et la gloire t'appelle....
La gloire.... oui, je l'aimai : notre scène nouvelle
S'épura, s'enrichit par mes nombreux travaux ;
J'eus même le bonheur d'enfanter des rivaux.

Ah ! j'ai fait plus encore : un poëte, un grand homme
Vint pour nous révéler les grands destins de Rome ;
Alors que tu forçais l'envie à t'admirer,
Quoi ! du nom de ton père osas-tu m'honorer,
Corneille ? L'avenir ne voudra pas le croire :
Moi, ton père ! voilà mon seul titre à la gloire.

Pourquoi me plaignez-vous ? Dans ces murs consternés,
Si Dieu tranche le fil de mes jours condamnés,
J'expire satisfait, mon attente est remplie :
Grand Dieu, tu m'as fait voir le siècle du génie,
Frappe, je puis mourir.... Mais non, suspends ton bras,
De ces lieux dévorans ne me retire pas ;
Laisse-moi, que je veille au salut de mes frères ;
Mes soins, Dieu de bonté, soulagent leurs misères :
Toi-même, fais sur eux descendre ton secours,
Et reprends aussitôt mes inutiles jours.

Je ne vous cache rien, tout espoir m'abandonne,
Cet air brûlant m'épuise, et la mort m'environne.
Mais dès longtems mon cœur la brave sans effort ;
Je la vois tous les jours, je vis avec la mort.
Elle n'est plus pour nous qu'un spectacle ordinaire ;
Et déjà, ce matin, la cloche funéraire
De vingt infortunés, qui sont morts dans mes bras,
O douleur ! a vingt fois annoncé le trépas !
Chacun est occupé de son heure suprême ;
Chacun la voit venir, et je l'attends moi-même.
Dès que le ciel voudra, je ne l'attendrai plus....
Adieu. Vous recevrez les pleurs qui vous sont dus. »

Sans cesse il parcourait sa malheureuse ville :
Un jour il aperçoit l'humble et modeste asyle,
Où, cher à tout le peuple, et respecté longtems,
Un pâtre vertueux meurt avec ses enfans ;
Et tous ses vieux amis, qu'il secourut naguère,
Le plaignent, en fuyant l'homicide chaumière.
Il entre. Quel spectacle ! En ce séjour d'horreur
Le fléau paraissait concentrer sa fureur.

La mort allait saisir le père de famille ;
Et sa femme éplorée, et ses fils, et sa fille,
Un enfant, qui déjà pleurait dans son berceau,
Allaient être engloutis sous le même tombeau.
Consumés par la faim et par la maladie,
Pâles, traînant à peine un reste affreux de vie,
Ensemble ils s'écriaient : Secourez-nous, hélas !
Hélas ! les cœurs glacés ne les entendaient pas.
Rotrou leur apparaît comme un ange propice :
Son courage a fléchi la céleste justice ;
Du poison dans leur sein il arrête le cours,
Il leur donne la vie, en prodiguant ses jours.
Mais quoi ! du bien qu'il fait doit-il être victime ?
La Mort peut-elle ?... Arrête, ô Mort ! quel est son crime ?
Eut-il trop de vertu ?.... Dieu, vois tous ces mortels
Se prosterner en foule au pied de tes autels !
Ils t'invoquent pour lui : la sœur lui doit son frère ;
A l'orphelin tremblant il a rendu sa mère.
Ce fléau, que loin d'eux il osa détourner,
Contre leur bienfaiteur viendrait-il s'acharner ?
Que vois-je ? Entre leurs bras il chancelle, il succombe ;
La Mort, la Mort s'avance en lui montrant sa tombe,
D'un œil tranquille et ferme il la voit arriver.....
Il meurt en regrettant ceux qu'il n'a pu sauver.

L'espoir meurt avec lui. Longtems la ville entière
En vain chercha des yeux celui qui fut son père,
Et ne s'occupant plus de ses propres douleurs,
Oublia tous ses maux pour lui donner des pleurs.

. . . .

Corneille, en apprenant ce zèle magnanime,
Reconnut ces héros, qui, d'une âme sublime,
S'immolaient au devoir, et ne préferaient pas
L'opprobre de la vie à l'honneur du trépas.
Comme il fut orgueilleux d'avoir aimé cet homme
Dont le cœur atteignait à la hauteur de Rome !
Racine, à Port-royal, Racine jeune encor,
Qui déjà méditait son glorieux essor,

Et pour qui la vertu brilla de tant de charmes,
Sur un trépas si beau versa de douces larmes.

Et vous, vous qui deviez ne l'oublier jamais,
Vous charger de sa gloire et payer ses bienfaits,
Dignes concitoyens du généreux poëte,
Votre reconnaissance est encore imparfaite :
Hâtez vous ! D'une tombe il veut être honoré.
Ah ! placez avec moi sur le marbre sacré
Le socle de Thalie et le cothurne antique,
Mais placez-y surtout la couronne civique.
De l'homme bienfaisant la tombe est un autel,
Courez, entourez la d'un feston immortel ;
Célébrez ses vertus, et fiers de sa mémoire,
Sur la pierre fidèle inscrivez son histoire :
« C'est moi qui fus Rotrou.... mais ne me pleurez pas ;
J'ai défendu le Cid, et j'ai fait Venceslas. »
Ajoutez : « Je suis mort pour sauver ma patrie. »

Un jour si de nos cœurs l'espérance est remplie,
O noble citoyen, si de ton dévoûment
S'élève dans tes murs l'auguste monument ;
J'irai, j'embrasserai la tombe où dort ta cendre,
Je redirai ta gloire, et je croirai t'entendre ;
Et quand sous tes lauriers j'aurai pu te bénir,
Je m'en retournerai plein d'un grand souvenir.

Si ton urne jamais ne reçoit ma guirlande,
Reçois du moins, reçois ma poétique offrande :
Oui, du chantre inspiré l'hymne religieux
Touche encor l'homme juste, et monte vers les cieux.

LA MORT DE ROTROU,

CHANT LYRIQUE.

Non ille pro caris amicis,
Aut patriâ, timidus perire. HORAT. Carm. IV, 9.

VOYEZ-VOUS ce poëte, au sein de la victoire,
Expirer à cent ans, et passer de la gloire
A l'immortalité ?
Il meurt, mais couronné des mains de Melpomène;
Il meurt, mais il triomphe, et les échos d'Athène
Ont au loin répété :

Dieux, au chantre de la patrie
Vous deviez un trépas si beau :
La gloire accompagna sa vie,
Et la gloire ouvre son tombeau.

Entendez, entendez les accens du courage;
L'audacieux Tyrtée au milieu du carnage
Enflamme les héros.
Poëte des combats, il les brave, il les chante,
Sa lyre a triomphé; Sparte reconnaissante
Retentit de ces mots :

Honneur à toi, de notre empire
Sublime et belliqueux appui;
C'est Mars lui même qui t'inspire,
Et tu nous venges comme lui.

Ces cris, ces souvenirs, ces antiques merveilles
De Racine, encor jeune, éveillent les regrets :
« Quoi ! ne puis je à ces noms, qui lassent nos oreilles,
Opposer quelque nom Français ?

Sophocle honore et charme Athène qui l'admire,
Mais pour Athène il ne meurt pas ;
Tyrtée est un grand homme, un héros, mais sa lyre
N'a célébré que les combats.... »

Racine, dans les champs où la Blaise serpente,
Près de l'Eure superbe, errait silencieux;
D'un bois de noirs cyprès l'ombre fraîche et naissante
A soudain attiré ses yeux.

Il voit sous le toit de feuillage
Un peuple entier porter ses pas ;
Il y voit l'imposante image
Et tout l'appareil du trépas.
Là, sur une tombe sacrée,
De myrte et de lierre entourée,
Soupire Melpomène en deuil ;
La Gloire y gémit avec elle ;
La Reconnaissance fidèle
Arrose de pleurs le cercueil.

« C'est lui qui m'a nourri, qui m'a servi de père,
Disait un jeune enfant : de quel digne retour
Honorer sa mémoire et payer son amour ?
Ma mère allait périr, il m'a rendu ma mère,
Je lui dois ma mère et le jour. »

« Reçois mes pleurs, disait une épouse sensible,
Toi qui viens de ravir au trépas inflexible
Mon amant, mon époux.....
Il nous a tous sauvés, et lui-même il succombe !
Donnez, donnez des fleurs, que j'en couvre sa tombe,
Il n'est mort que pour nous. »

« Non, non, s'est écrié d'une voix affaiblie
Un vieillard, qui de loin s'avance avec lenteur :
C'est moi seul, de sa mort c'est moi qui suis l'auteur;
Dans mes bras, au moment qu'il me rendait la vie,
J'ai vu périr mon bienfaiteur. »

Racine l'écoutait. Ce concours, ces guirlandes,
Ce tombeau pour autel, et ces pleurs pour offrandes,
L'ont d'un trouble incertain doucement agité.
Dieu ! quel pressentiment dans son cœur vient de naître !
Oh ! qu'il voudrait connaître
Celui qui mérita d'être ainsi regretté !

Un homme en cheveux blancs, modeste et solitaire,
S'éloignait tout pensif du bosquet funéraire :
Il semblait prendre part à ce culte pieux.
Ses yeux, où se peignait son âme pénétrée,
Se détournaient souvent de l'urne révérée
Pour s'élever aux cieux.

« Adieu, s'écriait-il, ô mon ami, mon père,
Adieu !.... mais qu'il est beau de mourir comme toi !
La gloire jusqu'au bout éclaira ta carrière ;
Je t'aimais : ses rayons ont rejailli sur moi.

Oui, je m'enorgueillis de l'honneur de la France ;
Je me plais dans ces lieux où vit ta récompense :
Qui meurt pour son pays renaît, et ne meurt pas.
O mon ami, du haut de la voûte éternelle,
Ta demeure nouvelle,
C'est toi qui me défends de pleurer ton trépas. »

Racine a vu Corneille, et longtems en silence
Il le contemple : enfin le jeune homme éperdu
S'approche, l'interroge, et plein de sa présence,
A sa bouche, à sa voix écoute suspendu :

« O mon fils, que dans ta jeune âme
S'imprime un si grand souvenir ;
Et s'il t'élève, s'il t'enflamme,
Je t'annonce un noble avenir.
Celui qu'on pleure en ce bocage,
Sur notre scène encor sauvage,
Marcha d'un pas plus affermi.
A la vertu toujours fidèle,

En héros il est mort pour elle :
C'est Rotrou ; je fus son ami.

L'art de Sophocle et d'Euripide
Illustrait son docte repos ;
Soudain, le poëte intrépide
A surpassé tous ses rivaux.
Les princes de la scène antique
Sur le cothurne pathétique
Avec gloire ont su s'élever :
Comme eux, honneur de la patrie,
Il charma sa ville attendrie ;
Plus grand, il vient de la sauver.

La dévorante épidémie
En souillait les tristes remparts ;
L'air en feu desséchait la vie,
La Mort errait de toutes parts.
Déjà la fièvre triomphante
A de la cité gémissante
Moissonné les vieux magistrats.
Plus de secours, plus d'espérance ;
Partout la terreur, le silence :
Rotrou lui seul ne tremble pas.

Il paraît : dans ces murs qu'il aime
O quels supplices déchirans !
La Religion elle-même
Pâlit à l'aspect des mourans.
Du désespoir naît la licence ;
Le cœur aigri par la souffrance
De l'honneur n'entend plus la voix ;
On craint, on s'irrite, on murmure :
Rotrou remplace la nature,
La Religion et les lois.

Vous tous, que sa main paternelle
A secourus dans vos tourmens ;

Vous tous, qui devez à son zèle
Le fil renoué de vos ans ;
Dites-nous, si de vos misères,
L'ami, le sauveur de ses frères,
Un seul moment fut abattu ?
Dites-nous, si la Mort présente,
De sa faulx toujours menaçante,
Jamais étonna sa vertu ?

Un jour, de ces maux qu'il soulage
Il sent le poison destructeur ;
Mais qui peut vaincre son courage ?
Sa patrie est tout pour son cœur.
Malgré le feu qui le dévore ;
Il vient la soulager encore.... ;
La nuit s'écoule.... Il ne vient plus....
Toi qu'il n'a pas abandonnée,
Souviens-toi, ville infortunée,
Des citoyens qu'il t'a rendus.

C'en est fait, le malheur d'une tête si chère
Semble enfin d'un Dieu juste appaiser la colère ;
Deux jours après sa mort a cessé le fléau.
Il n'est plus ; mais nos cœurs garderont sa mémoire,
Le père à ses enfans contera son histoire ;
Les poëtes diront en montrant son tombeau :

Il prouva que l'âme agrandie
Suit le noble essor des talens,
Et qu'à leur puissante énergie
Elle doit ses plus beaux élans.

Et moi, moi son ami, son ami le plus tendre,
Je viendrai tous les ans dans ces funèbres lieux :
Il me verra du haut des cieux
Payer mon tribut à sa cendre.

Marchons vers le bocage ; ô mon fils, suis mes pas.
Laisse couler tes pleurs ; que ta bouche attendrie

Presse la tombe, où dort l'auteur de Venceslas
Et le sauveur de sa patrie.

Va, la gloire vit peu de jours,
Tôt ou tard l'homme oublie une dette importune;
Mais sois l'ami de l'infortune,
Fais le bien, tu vivras toujours.

Oui, le guerrier lui-même est armé du tonnerre
Pour le bien des peuples vaincus :
Ces héros, héros dans la guerre,
Qui dans la paix ne le sont plus,
Le monde a-t-il besoin de leur gloire éphémère?
Mortels, il n'est de grand, de réel sur la terre
Que l'héroïsme des vertus. »

Il parlait : une auguste vie
Dont l'honneur illustra le cours,
Les dons de l'âme et du génie
Prêtaient leur force à ses discours.
Il éprouve une sainte ivresse,
Son front ridé par la vieillesse
S'embellit d'un éclat nouveau;
Son œil brille d'un feu sublime;
Et du poëte magnanime
Il semble envier le tombeau.

Ces éloquens regards, et cette âme Romaine,
Ont ravi tous les sens du jeune homme enchanté :
Enfin il a pu voir du père de la scène
La grandeur et la majesté!

Cette imposante voix frappe encor son oreille;
Rotrou, sur son tombeau, célébré par Corneille,
L'émeut plus vivement :
Ah! ton cœur généreux, ton cœur naïf et tendre,
O toi qui fus Racine, était fait pour comprendre
Un si beau dévoûment!

Que vois-je? Est-ce Rotrou que la gloire environne?
De l'antique laurier son ami le couronne;
Et Racine en pleurant les admire tous deux.
Des airs j'entends descendre une voix immortelle:
Qui que tu sois, dit-elle,
O Poëte, sois juste et bienfaisant comme eux.

Vertueux citoyen, je dépose ma lyre,
Mais ton grand nom pour moi sera toujours sacré;
Oui, je suivrai toujours les leçons qu'il m'inspire:
Par ton trépas je l'ai juré.

BRENNUS,

OU

LES DESTINS DE ROME,

POËME DITHYRAMBIQUE.

Hic vir, hic est.... Æneid. VI, 792.

Courez, Gaulois, courez au chêne prophétique !
Quels cris troublent soudain le silence des bois ?
Le Gui, le Gui sacré ! Les monts de l'Armorique
Ont retenti trois fois.

Rassemblez à l'autel vos phalanges guerrières ;
Le Grand-Druide enfin va se montrer à vous,
Il parle : de vos Dieux écoutez les mystères,
Profanes à genoux !

« Terrible Hésus, Dieu de la guerre,
Brave Ogmi, généreux Hermès,
Taranis, maître du tonnerre,
Et toi, suprême Teutatès,
Vous emparez-vous de mon âme ?
Est-ce votre céleste flamme
Que je ne puis plus contenir ?
Oui, mon œil plonge au sein des âges,
Et je pénètre les nuages
De l'impénétrable avenir.

Par delà les Alpes glacées,
Il est un peuple, un peuple Roi,
Qui dans ses fureurs insensées
A dit : L'univers est à moi !

De sa longue et vaste puissance,
Fils des Gaulois, votre vaillance
Doit être le fatal écueil;
Et des destins de cette Rome
Les destins plus forts d'un grand homme
Un jour terrasseront l'orgueil.

Sous ses lois, avec plus de gloire,
O Tibre, couleront tes flots;
L'amour, autant que la victoire,
Te rendra sujet du héros.
Respecté d'un peuple fidèle,
Des Rois il sera le modèle
Et l'effroi de ses ennemis:
Guerriers, quelle noble espérance!
Peuple, réjouis-toi d'avance
Des beaux jours qui te sont promis!»

Il se taisait: Brennus accepte le présage,
Il se lève, et déjà sa bravoure sauvage
Maudit le nom Romain;
Son œil impatient interroge l'armée,
Il cherche des héros, et sa longue framée
Étincelle en sa main:

«Si la gloire a pour vous des charmes,
Je pars, guerriers, prenez les armes;
Oui, je suis l'homme du destin!»

Le Druide étonné se retire en silence.
Brennus furieux
Agite sa lance,
Et l'éclair brille dans ses yeux.
Sa noble assurance
De ses fiers soldats
Accroît la vaillance:
Bientôt sur ses pas
Leur troupe s'élance,

Ivre d'espérance,
Et chante en cadence
Le Dieu des combats.

Qui pourrait enchaîner leur fougue téméraire?
Des Alpes devant eux s'applanit la barrière:
O peuples, armez-vous; tremblez, enfans de Mars!
Leur avide fureur semble saisir sa proie,
Et Brennus avec joie
Au loin de Clusium leur montre les remparts.

Mais Rome sur ses murs a détourné l'orage;
Ses députés, brûlant d'un funeste courage,
Alimentent le trouble et les dissensions.
Le ciel impitoyable, et juste en sa colère,
Venge sur Rome entière
Le droit des nations.

Du peuple et du Sénat le délire s'empare;
A d'orgueilleux tribuns, que leur jeunesse égare,
Le sort de l'Empire est commis:
A peine ont-ils compté cette horde barbare
Au nombre de ses ennemis.

« Vainqueurs jusqu'à présent des torrens, des montagnes,
Préludons, dit Brennus, à de nouveaux exploits.
Ces villes, ces côteaux, ces fertiles campagnes
Fleuriront sous vos lois.

Tous les Dieux sont pour nous; les Dieux que Rome adore
Pour elle ne combattent plus:
La perfide les déshonore,
Elle a produit les Fabius.
Je promets au guerrier dont le bras les immole
L'honneur de commencer l'assaut du Capitole,
Et d'y monter avant Brennus. »

O toi qui reçus les victimes,
Fleuve marqué par les destins,
Apprends-nous combien tes abîmes
Ensevelirent de Romains;
Allia, tu vis sur tes rives,
Tu vis les Aigles fugitives
Tromper l'orgueil de ces tyrans:
De nos pères dis-nous la gloire;
Ne gardes-tu pas la mémoire
De tes farouches conquérans?

Couvert, jonché de morts par ces vainqueurs terribles,
Du sang de tes Romains, jusqu'alors invincibles,
Pour la première fois ton sein fut abreuvé;
Et le Tibre, grossi de ton onde fidèle,
Annonça tout sanglant à la ville éternelle
Que son jour était arrivé.

« Rome! dit le monarque, aveugle d'espérance,
C'est à Rome qu'il faut courir;
Les Dieux, peuple insolent, m'ont promis ta puissance;
Rome, Rome, tu vas périr! »

Animés d'un nouveau courage,
Avec lui volent ses guerriers;
Ils frappent leurs noirs boucliers,
Leur voix appelle le carnage,
Leur voix fait retentir les accords belliqueux
De l'antique *bardit* chanté par leurs aïeux.

Entends-tu, plaintive Italie,
Ces hymnes de vengeance et ces cris redoublés?
Les monts d'Étrurie
En sont ébranlés.
Les peuples d'Ombrie
Courent effrayés:
De votre patrie,
Latins, vous fuyez!

Falisque tremblante
Ne résiste pas :
Partout l'épouvante
Devance leurs pas.
Tels les vents de l'Ourse,
Les fiers Aquilons,
En noirs tourbillons
Brisent dans leur course
Les riches moissons ;
Tel, ivre de rage,
Le Gaulois sauvage
Embrâse ou ravage
Les champs, les cités,
Et s'ouvre un passage
Sur les débris fumans des murs ensanglantés.
La valeur Romaine
N'oserait encor
Arrêter l'essor
Des fils de la Seine ;
Et leur souverain,
Brennus, à leur tête,
Poursuit sa conquête
La flamme à la main.

Enfin il arrive aux portes,
Rien n'y retarde ses pas ;
Et suivi de ses cohortes,
Il entre avec le trépas.
Mais Rome est abandonnée,
De la ville condamnée
Tous les habitans ont fui ;
Hésus guide un Roi qu'il aime :
Mars, Vesta, Jupiter même
Ont disparu devant lui.

Seuls, dès qu'on entendit les clameurs du Barbare,
Les vieux triomphateurs, les princes du Sénat,

Entourés de leur pompe, aux ombres du Ténare
S'étaient dévoués pour l'État.

Assis, près des autels, sur leurs chaises Curules,
Ils lèvent sans pâlir un front majestueux :
Tremblans à leur aspect, les Barbares crédules
Prenaient ces Romains pour des Dieux.

De leur étonnement timide
Brennus fait rougir ses soldats,
Et de sa francisque homicide
Il renverse un des magistrats.
Les vieillards, l'œil ferme et tranquille,
Le front sous le glaive immobile,
Sont massacrés en un moment;
Pour le salut de la Patrie,
A Pluton ils offraient leur vie :
Pluton reçoit leur dévoûment.

Mais de la flamme vengeresse
Le Gaulois arme sa fureur :
Brennus, environné d'horreur,
Frémit d'orgueil et d'alégresse;
Les temples, les palais croulent de toutes parts :
Il fixe un œil charmé sur les débris épars.

Brennus, achève ta victoire,
Tu n'as pas triomphé partout;
Quoi! tu veux jouir de ta gloire,
Et le Capitole est debout!
Des Romains et de l'Italie
Vois-tu l'invincible Génie,
Qui plane au loin sur ses créneaux?
De sa puissance il les entoure;
A sa voix renaît la bravoure,
Les citoyens sont des héros.

Là, Manlius défend et les Dieux et la ville :
Le vainqueur les poursuit dans leur dernier asyle ;
Mais sur la roche aiguë à peine est-il monté,
Un pouvoir irrésistible
L'arrête, un bras invisible
D'en haut l'a précipité.

Brennus, le fier Brennus a connu l'épouvante ;
Il s'indigne, et trois fois vers la roche sanglante
Conduit, le fer en main, ses farouches soldats.
Vaine rage ! Trois fois leur phalange insensée
Par un bras triomphant retombe repoussée,
Il court, et ses guerriers expirent sous ses pas.

Il veut gravir encore, il retourne..... A sa vue
Le Génie éternel de l'Empire Romain,
Du Capitole altier s'élève dans la nue ;
Brennus tremble : son glaive échappe de sa main.

Tels, du gouffre entr'ouvert des ténébreux royaumes,
On voit ou l'on croit voir s'élever ces fantômes,
Qui vont, seuls et muets, s'asseoir sur des tombeaux ;
Tel le spectre imposant, comme un colosse immense,
Tout pâle, mais terrible, annonçait la vengeance,
Et de sa toge auguste agitait les lambeaux :

« Cruel, l'ambition t'égare,
Rome n'est pas encore à toi.... »
« Elle est à moi, dit le Barbare,
Elle est à vous, guerriers ; vengez-vous, vengez-moi ! »

Le Gaulois se ranime, il remonte, il s'épuise,
Il tombe.... Oui, dit Brennus, Rome nous est promise,
Rome est à nous ! Vainqueurs, reprenez votre essor.
Tantôt, lion superbe, il s'élance à leur tête ;
Tantôt en rugissant, hors d'haleine, il s'arrête
Pour s'élancer encor.

La faim secondait sa furie,
L'Empire allait être accablé :
Parais, sauveur de la patrie,
Camille, grand homme exilé !...
Viens punir ces âmes ingrates :
Quoi donc ! tes braves Ardéates
Envain seraient-ils attendus ?
Souffrent-ils que Rome périsse ?
Elle pleure son injustice,
Elle tremble et n'espère plus.

Rome, vois-tu quels maux funestes,
Non moins terribles que la faim,
Des Gaulois attaquant les restes,
Creusent leur tombe dans ton sein ?
La mort apparaît plus affreuse,
La contagion désastreuse
Enchaîne leur activité :
Dans l'air impur qui les dévore,
La rage nourrit seule encore
Et leur bravoure et leur fierté.

Brennus, toujours plus téméraire,
S'affaiblit, mais ne cède pas.
Que dis-je ? Rome la première
Pour l'implorer lui tend les bras....
O crainte imprudente et frivole !
Rome sait que son Capitole
Doit régir l'univers dompté ;
Et d'un vainqueur, Rome avilie
Achète une coupable vie,
Et marchande sa liberté !

Sur les débris du temple où siégeait la Victoire,
Dont le Romain longtems se dit le nourrisson,
Dans ce forum plein de sa gloire,
On pèse l'or de sa rançon !

Le Gaulois avec insolence
Surcharge de faux poids la honteuse balance ;
Les reproches, les cris ne sont pas entendus.
Brennus même y joint son épée :
« De votre sang, dit-il, la voyez-vous trempée ?
Malheur aux vaincus ! »

Vaincus, il vous restait un citoyen fidèle,
Votre fortune est dans ses mains ;
Il fond sur vos tyrans, le fer brille, on se mêle,
Sa voix fait naître des Romains.

Ils ont cru voir un Dieu ; du Dieu de la patrie
L'exemple les enflamme tous ;
Ils ont cru voir de leur ville chérie
Combattre avec eux le Génie :
Romains, la victoire est à vous !

Dans vos murs dévastés les flots d'un peuple immense
Tout à l'heure étaient répandus.
Camille, un vrai Romain s'avance,
Le destin change, ils ne sont plus.
Rome, tu devais vaincre ; un jour les Gaules même
Devaient plier enfin sous ton pouvoir suprême....
Mais les temps n'étaient pas venus.

Brennus échappe seul à ce sanglant carnage,
Mille fois de la mort son féroce courage
Avait bravé les coups ;
Et pour mieux le punir de tant de barbarie,
Le ciel sauva toujours sa misérable vie
De son propre courroux.

Il revient furieux, vers le Druïde il vole,
Il menace d'Hésus la mensongère idole :
Les prêtres indignés tremblent d'un saint effroi.

« Tu vas tomber, dit-il, tu vas payer mes larmes !
Je suis seul.... mes guerriers, mon espoir et mes armes !
Où sont-ils ? rends-les moi. »

Il brise en frémissant les images divines :
« Dieux, vous m'avez trompé, je foule vos ruines.... »
Et sa fureur insulte au marbre fracassé.
Mais qui résiste aux Dieux ? D'un air morne et sinistre
Leur auguste ministre
Épouvante en ces mots le monarque insensé :

« Jeune orgueilleux, qu'oses-tu faire ?
Envain tu détruis nos autels.
Crois-tu dans l'argile grossière
Anéantir les Immortels ?
Les Dieux survivent à leurs temples ;
Avec joie envain tu contemples
Leurs simulacres outragés :
En éclairant ton ignorance,
Je veux châtier ta démence,
Écoute, et nous serons vengés.

Le Tibre, je l'ai su du grand Dieu qui m'inspire,
Oui, le Tibre est promis aux lois de notre Empire ;
Je ne rétracte point ce que j'ai révélé.
Mais devais-tu, Brennus t'arroger mes oracles ?
C'est pour un temps plus mûr, plus fécond en miracles,
Pour le temps des héros que les Dieux ont parlé.

Les Dieux sont amis de la terre :
Leur justice hélas ! quelquefois,
Comme des démons de la guerre
Du fond de l'Ifurin a suscité des rois ;
Mais les rois que leur bienveillance
A la postérité qui lentement s'avance
De loin se plait à désigner,
Foulent aux pieds la haine et la vengeance :

Ils leur commandent la clémence,
En leur permettant de régner.

Et Brennus, endurci par un cruel délire,
Traîne au loin le ravage et la mort sur ses pas!
Non, les Dieux ne choisiront pas
Un roi qui ne sait que détruire.

O temps, si mes regards percent tes profondeurs,
Si des Dieux que la Gaule honore
Souvent l'esprit sacré daigne éclairer nos cœurs,
Dans vingt siècles je vois éclore
Les jours prédestinés du siècle des grandeurs.

Un guerrier redoutable, heureux époux, bon père,
Envoyé, protégé du ciel,
Qui répand les bienfaits de son règne prospère
De la Seine au Danube, et du Tibre à l'Yssel,
Homme admirable, universel,
Qui peut tout vouloir et tout faire :
Voilà le vrai héros nommé par les destins,
Le vengeur que le monde espère,
Le vengeur promis aux Romains.

Je vois se réjouir de l'amour d'un grand homme
Ces bords, que tu livras au fer de tes guerriers;
Son char triomphateur, dans les remparts de Rome,
Marche ceint d'oliviers.

Je vois, du couchant à l'aurore
Son trône respecté du reste des humains,
Et j'entends les hauts faits de ses contemporains,
Dont vingt siècles suivans retentissent encore.

Hésus, de mes prédictions
Que ton peuple à jamais conserve la mémoire;
Et quand naîtra l'homme de la Victoire,
Qu'on redise en pleurant : Salut, fils de la Gloire,
Salut, l'espoir des nations!

Et vous, vous qui vivrez sous son heurenx empire,
O Bardes des grands jours, accordez votre lyre
Pour rendre hommage à ses vertus;
Célébrez la douceur de ses lois salutaires,
Et maudissez le nom des guerriers sanguinaires,
Maudissez le nom de Brennus.

Il dit : le Roi, frappé de sa sublime audace,
S'éloigne, et les échos répètent sa menace;
Mais le prêtre inspiré ne s'épouvante pas :
Et seul, il chante encor les brillantes années,
Par le ciel destinées
Aux nobles descendans du peuple des combats.

FIN.

